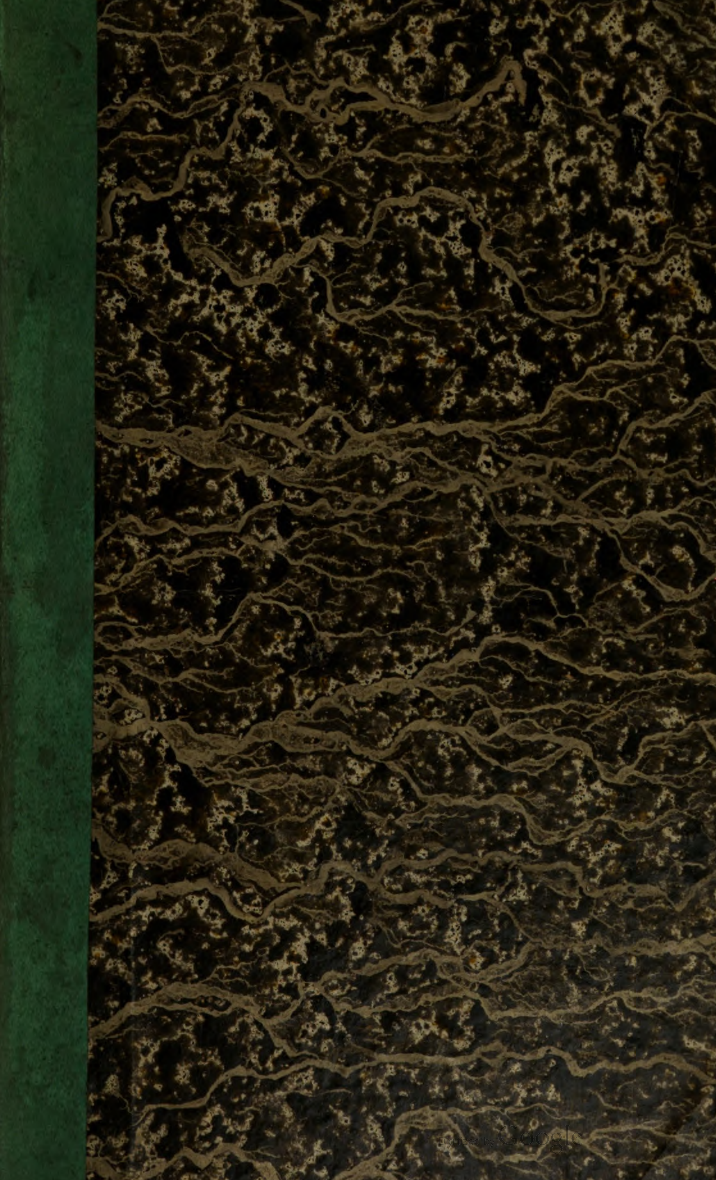
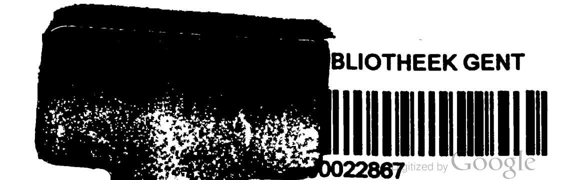



BLIOTHEEK GENT
0022867

LETTRES
HISTORIQUES
ET
PHILOLOGIQUES
DU COMTE
D'ORRERI,
SUR
LA VIE ET LES OUVRAGES
DE SWIFT.

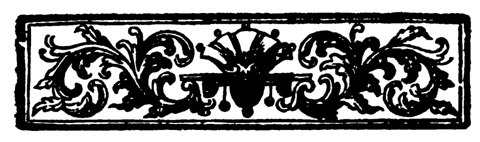
Pour servir de supplément au Spectateur Moderne de Steele.

Hæc sunt quæ nostrâ liceat te voce moneri
Vade, age, ... , Virg.

A LONDRES,
Et se trouve à Paris,
Chez LAMBERT, Libraire, rue & à côté de la Comedie Françaife, au Parnasse.

M. DCC. LIII.





A

MONSEIGNEUR

LE MARÉCHAL

DE BELLEISLE,

DUC DE GISORS,

Comte de la Ferriere, Vicomte d'Auvillars, Baron de Lesignan, Seigneur de Puylaurens & autres lieux, Pair de France, Général des Armées du Roi, Prince du Saint Empire Romain, Chevalier des Ordres de Sa Majesté & de la Toison d'Or, Gouverneur des Ville & Citadelle de Mets & du Pays Messin, Commandant en chef dans les trois Evêchés, frontiere de Champagne & du Pays de Luxembourg, Lieutenant-Général des Duchés de Lorraine & de Bar, & l'un des quarante de l'Académie Française.

MONSEIGNEUR,

Si le livre que je présente à VOTRE GRANDEUR,

étoit, ou un excellent traité de Tactique, ou de bons Mémoires d'État; la voix publique, en déférant au grand Capitaine, & au profond Négociateur, l'offrande d'un pareil Ouvrage auroit déja prévenu mon choix. Mais l'assemblage des qualités dont se forment les Cyneas, & les Scipions, loin d'exclurre le goût des Lettres' lui donne encore un nouveau prix. J'use donc, MONSEIGNEUR, du droit acquis à tous les Écrivains sur les

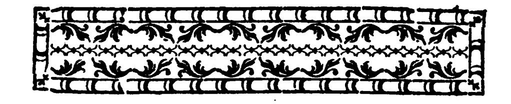
noms illuſtres pour décorer mon Livre du Vôtre. C'eſt le premier eſſai de ma plume, & ce ſera le premier gage de la protection dont vous voulez bien m'honorer.

Je ſuis avec un très-profond reſpect,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE GRANDEUR,

Le très-humble, & très-obéiſſant Serviteur,

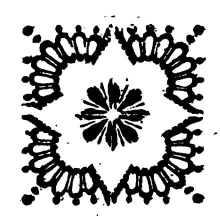


AVERTISSEMENT.

Les Œuvres du Docteur Swift, *ou du moins ce qu'on a traduit en France a été si bien reçu du Public, que tout ce qui peut contribuer à les mettre dans un nouveau jour ne peut qu'en augmenter le prix. Les Lettres dont on donne ici la traduction, sont connoître tout à la fois & le génie de l'Auteur & celui de ses Ouvrages. Elles sont du Comte* d'Orreri, *qui étoit l'admirateur de* Swift *& le dépositaire de ses plus secretes pensées, Son but, en*

écrivant ces Lettres, n'a pas été ſeulement de développer le caractere & les talens du Docteur; mais encore de former l'eſprit & le cœur d'un fils qui lui étoit cher: la franchiſe & la verité, ſont dans le recit des faits, ſoit dans les portraits qu'il trace, ſont comme le corps de ſes écrits, & les réflexions en ſont l'ame. Il ne les épargne point, parce qu'il a beaucoup moins en vue de travailler à la gloire de ſon ami, que d'inſtruire & de précautionner un jeune homme contre l'abus qu'on peut faire des talens. Ces Lettres, où il regne de l'agrément, de l'érudition & de la variété, ont eu en Angleterre un ſi grand ſuccès, qu'en les natu-

ralisant en notre langue, on a cru faire un vrai plaisir aux amateurs de la Littérature Angloise.



LETTRES



LETTRES DU COMTE D'ORRERI.

LETTRE PREMIERE.

A Monsieur Hamilton Boyle à Oxford.

MON CHER HAMILTON,

Je ne saurais assez vous exprimer combien j'ai été sensible à l'attention que vous avez eu de m'écrire. Vos Lettres me sont

toujours un nouveau plaisir, & en les lisant je joins la tendresse d'un pere à l'affection d'un ami. Elles me rappellent ces momens délicieux qui accompagnent une vie studieuse dans le séjour agréable des Muses, d'où vous les avez écrites. Environné des meilleurs Auteurs & libre de converser avec eux, il vous sera facile d'orner votre esprit, & d'apprendre à penser juste. J'aurai le bonheur de vous voir vous former de jour en jour pour la société, & vous rendre capable d'exercer vos talens avec distinction à l'avantage de votre patrie, en posant les fondemens d'une solide réputation.

Pour ce qui me regarde, des obstacles imprévus, l'état embrouillé de mes affaires, une santé faible, & nombre d'autres incidens fâcheux ont tous contri-

bué à me rendre, même dès ma jeunesse, peut-être un peu trop ami de la retraite. L'âge & le tems loin de m'en faire perdre le goût, n'ont servi qu'à le fortifier. Mais je n'ai pas laissé languir mon esprit dans une molle oisiveté ; & si j'ai consacré aux vivans quelques momens de mon loisir, j'en ai donné la plus grande partie aux morts. J'ai trouvé même avec eux plus de satisfaction réelle que je n'aurais dû m'en promettre, si la gloire & la fortune avaient été l'objet de mon ambition.

Je suis charmé que vous approuviez mes observations sur les Lettres de Pline. J'ai eu en vue dans cet ouvrage d'indiquer à Mylord Boile votre frere les plus beaux endroits de cet excellent Ecrivain ; mais je ne vivrais pas tranquille si je ne vous donnais

aussi quelques marques de ma tendresse paternelle.

J'ai examiné depuis peu les Ouvrages du célébre Swift (1), dans l'intention de rassembler des matériaux pour notre correspondance future. Je vous adresserai les critiques qu'on a faites & qui sont tombées dans mes mains, j'y joindrai des anecdotes sur sa vie & sur son caractère; si elles ne servent pas beaucoup à votre instruction, elles pourront au moins vous amuser.

Je vais vous donner d'abord une legere idée des mœurs de ce grand homme.

Il était dans un âge avancé lorsque je fis connaissance avec lui:

(1) Afin de ne pas fatiguer le Lecteur, par de fréquentes répétitions du nom de Swift, on l'appelle souvent le Doyen, ou le Docteur, titres qu'il réunissait effectivement.

bientôt il m'honora de son amitié, & j'ai sçu mettre à profit jusqu'à ses défauts. Après avoir étudié son humeur & ses inclinations, j'ai fait réflexion sur les faiblesses ausquelles il était sujet. Sa capacité, la force & l'étendue de son génie le mettaient à portée de tout entreprendre: sa vanité, son orgueil & son ambition étaient sans bornes; mais les contretems fâcheux qu'il essuia dans sa jeunesse lui furent si sensibles, que le chagrin qu'il en conçut influa depuis sur toutes ses actions.

Aigre & severe, sans être absolument d'un mauvais naturel, sociable avec ses amis particuliers, mais ne se livrant à eux qu'à certaines heures. Il connaissait mieux la politesse, qu'il ne la pratiquait; sa vie est un mélange d'avarice & de générosité.

La premiere de ces qualités ne dominait que trop en lui ; & la ſeconde paraiſſait rarement, à moins qu'il n'y fût excité par la compaſſion. Il ne pouvait ni ne voulait ſentir la différence qu'il y a entre la louange du lâche flatteur & celle de l'homme de mérite. Son habileté le mit au-deſſus de l'envie, & ſa franchiſe le fit eſtimer. Je crois qu'il embraſſa l'Etat Eccléſiaſtique moins par un goût déterminé, que par des intérêts ſecrets & réels ; quoi qu'il en ſoit, il remplit les devoirs de ſon état avec exactitude ; il faiſait ſes exhortations plutôt en ſtile familier & à la portée de tout le monde, que d'une façon étudiée & agréable. Accuſé pluſieurs fois d'irreligion, il démentait dans ſa converſation & par ſa conduite ces injuſtes reproches. Il eſt vrai que ſes entretiens rou-

laient ſouvent ſur la politique, pour laquelle il ſemblait être fait. Son but était d'être placé en Angleterre & d'y jouer un grand rôle; mais lorſqu'il ſe vit fruſtré de ſes eſpérances, il prit un parti tout oppoſé & devint zélé défenſeur de l'Irlande ſa patrie. Il eſt à propos de vous obſerver que pluſieurs de ſes amis le croiaient Anglais, & pluſieurs autres que je ne ſçaurais appeller ſes amis ni ſes ennemis, le ſuppoſaient fils naturel du Chevalier Temple. Ces deux articles ſont également faux, il nâquit à Dublin le 30 decembre 1667. Bientôt après ſa naiſſance, il fût amené en Angleterre par ſa nourrice, qui, obligée de traverſer la mer & aiant une tendreſſe maternelle pour l'enfant qu'elle élevait, l'emporta dans le vaiſſeau à l'inſçu de ſa famille, & le garda pendant trois ans à

Whitehaven dans le Duché de Cumberland. Cet événement extraordinaire fit croire à son arrivée en Irlande qu'il y avait été seulement transplanté. Dans ses momens de mauvaise humeur, indigné de l'ingratitude de l'Irlande, il disait souvent : *Je ne suis pas de ce vil pays, je suis né Anglais.* Cette déclaration, qui n'était qu'une façon de parler, fut souvent prise à la lettre; & Pope contribua encore à accréditer la méprise, comme on peut le voir par une de ses Lettres (1). Mais le Docteur Swift ne prétendit jamais désavouer sa patrie; au contraire il en parlait fréquemment, & désignait jusqu'à la maison où il était né. A l'égard de ceux qui prétendent que sa naissance était illégitime,

(1) Lettre de Pope au Docteur Swift, du 23 mars 1736.

je crois qu'ils sont très-mal instruits.

Le Chevalier Temple fut employé aux affaires du dehors du Royaume en qualité de Ministre, depuis l'année 1665 jusqu'en 1680. Il alla d'abord à Bruxelles, & ensuite il passa à la Haye, comme vous verrez par ses Lettres au Comte d'Alington, & à d'autres Ministres d'État. Ainsi la mere du Docteur, qui n'était jamais sortie d'Angleterre que pour passer en Irlande, ne put avoir de liaisons personnelles avec Temple, que quelques années après la naissance de son fils.

Parlons maintenant de la famille de Swift. Il a été le premier des siens qui ait porté des armes. Son grand pere, appellé Thomas Swift, était Vicaire de Goodridge près de Ross, dans le Comté de Herforshire; il y jouissait d'un

bien paternel, dont un arriere-petit-fils eſt encore aujourd'hui en poſſeſſion.

Thomas Swift mourut en l'année 1668; laiſſa ſix enfans, ſavoir Gedouin, Thomas, Driden, Guillaume, Jonatham & Adam; deux de ceux-là, Gedouin & Jonatham, eurent des enfans. Les deſcendans du premier furent inſcrits dans le blaſon de Guillin. Le ſecond épouſa Abigaïl Erick de Leiceſtershire, de qui il eut une fille & un fils. La fille nâquit dans les premieres années de leur mariage. Mais le pere mourut avant la naiſſance de ſon fils, qui fut appellé comme lui Jonatham; c'eſt le célébre Doyen de Saint Patrice.

La plus grande partie des biens de Jonatham Swift était en Actions, de ſorte que par les pertes qu'il eſſuia, il ne reſta qu'un bien fort

médiocre à sa veuve. La tutelle, & l'éducation de ses deux enfans furent confiées à Gedouin leur oncle ; & par tous les soins qu'il prit d'eux, il fut moins leur tuteur que leur pere. Deux ans après la mort de Jonatham, la veuve quitta l'Irlande & se retira à Leicester, lieu de sa naissance.

Les facultés de l'esprit se développent en certains hommes en diverses manieres & en différens tems. L'enfance du Docteur Swift (1) n'eut rien de distingué. A l'âge de six ans on l'envoya au Collége de Kilkeni (2). Huit ans après il entra au Collége de la Trinité à Dublin. Il y vécut avec une grande régularité. Son tempérament atrabilaire le rendit

(1) Le Docteur Swift nâquit deux mois après la mort de son pere.

(2) Kilkeni, ville d'Irlande, capitale du Comté de Kilkeni.

souvent désagréable à ses compagnons, de sorte qu'il fut peu considéré. Les exercices de l'école n'amusaient pas son esprit. Il méprisait souverainement la Logique & la Méthaphysique : il ne jetta quelques regards sur les Mathématiques & sur la Philosophie naturelle, que pour les tourner en ridicule. Il s'adonna à l'étude de l'Histoire & de la Poësie, où il fit de très-grands progrès. Mais il avait si fort négligé toutes les autres parties des sciences, que, lorsqu'il se présenta pour être reçu Maître-ès-Arts, il fut renvoyé comme ne méritant pas d'être décoré de ce titre. S'il obtint dans la suite son entrée dans ce corps, ce fut par une faveur spéciale; *speciali gratiâ*, façon de parler qui dans l'Université de Dublin est un reproche d'incapacité très-marqué. C'est une espéce de tache

qui, malgré la réputation qu'il s'est acquise dans le monde littéraire, subsistera toujours contre lui dans les registres de l'Université.

Ce coup dut être bien sensible à un jeune homme né ambitieux; mais Hercule lui-même ne fut point admis parmi les lutteurs qu'à titre de grace, & il n'en sentit pas moins pour cela toute sa force. De pareilles disgraces font toujours de vives impressions dans la jeunesse.

Swift, indigné du dur traitement qu'il avoit reçu en Irlande, se détermina à continuer ses études à Oxford, où il fut obligé de produire l'attestation de ses grades.

Les Membres de l'Université Anglaise, après avoir lu son certificat, conclurent que ces mots, *speciali gratiâ*, signifiaient un

honneur accordé au candidat, en récompense de son travail & de son savoir. Vous pensez bien qu'il n'eut garde de les détromper: il fut reçu sur le champ, & se fit inscrire à Harthalt, à présent le Collége de Hartford. Il n'en sortait que rarement pour aller voir sa mere qui était alors à Leicester, & Temple qui était retiré à Mooreparck. Le jeune Swift demeura dans ce Collége jusqu'à ce qu'il prit ses grades de Maître-ès-Arts, qu'il obtint, je crois, en l'année 1691.

Voilà, mon fils, tout ce que vous aurez aujourd'hui: la suite de la vie du Docteur sera la matiere de plusieurs Lettres que vous recevrez successivement.



LETTRE II.

Que je ferais heureux ! mon cher Hamilton, si dans le dessein de ramasser quelques mémoires sur la vie de Swift, je pouvais me promettre de vous être utile. Dans ma derniere je vous ai marqué le jour de sa naissance, & celui auquel il prit ses grades à Oxford (1) ; vous serez sans doute curieux d'apprendre de quelle maniere il vivait, ou comment il put suppléer à la modicité de son revenu, dans un tems où les deux Royaumes & particulierement l'Irlande étaient

(1) Oxford, ville d'Angleterre, capitale du Comté d'Oxford, à seize lieues de Londres. Il y a dans cette ville un Evêché, une Université, 18 Colléges, & une belle Bibliothéque.

dans une grande confusion. Vous tremblerez pour lui quand vous saurez qu'au fort de la révolution, son oncle Gedouin Swift tomba dans un delire léthargique, qui le priva de la parole & de la mémoire, & qui le mit hors d'état de penser à sa famille & à ses amis. Malgré l'état affreux du malade, on se flattait que la mort épargnerait un homme qui était le seul à ne pas la craindre. Le Chevalier Temple dont la femme était parente de la mere de Swift, eut la générosité de secourir ce jeune homme. & de fournir aux frais de son éducation à Oxford. Les actions généreuses sont rarement récompensées comme elles le méritent. On soupçonna d'abord que Temple était le véritable pere de Swift, il paraissait presqu'impossible qu'il pût être si libéral envers un jeune homme

qui n'était qu'un parent éloigné de sa femme. Je ne sai si Swift lui-même n'a pas accrédité cette calomnie : peut-être semblable à Alexandre a-t-il cru que le fils naturel de Jupiter paraîtrait plus grand que le fils légitime de Philippe. Je ne dois pas oublier de vous dire que Guillaume Swift, un de ses oncles, l'assista à Oxford. J'ai sous les yeux une lettre (1) de Swift, qui, quoique pleine de lacunes, fait voir sa reconnoissance envers cet oncle, qu'il appelle le meilleur de ses parens.

Au bout de deux années de séjour à Mooreparck, il tomba dangereusement malade pour avoir mangé trop de fruits. Le délire qui troublait son esprit le

(1) On n'a pas cru devoir traduire une Lettre entierement décousue, & qui est l'ouvrage d'un écolier.

rendit semblable à ces struldbruges, tristes images de la nature humaine qui n'en ont que la forme extérieure.

Lorsqu'il fut en état de convalescence, il alla en Irlande pour prendre l'air natal. Ce séjour lui procura une si bonne santé, que peu de tems après il retourna en Angleterre, pour laquelle il avait beaucoup d'inclination. Le Chevalier Temple (1) avait quitté

(1) Temple, dont il est fait mention dans ces Lettres, était Chevalier, Baron, & Seigneur de Sheene, petit-fils de Temple, Sécretaire du fameux Comte d'Essex, du tems de la Reine Elizabeth. Il nâquit vers 1629, & fit paraître dès son enfance beaucoup d'inclination & de talens pour les Belles-Lettres & pour les sciences. Il parut à la cour d'Angleterre avec distinction, & fut envoyé en qualité d'Ambassadeur auprès des Etats Généraux des Provinces-Unies, aux Conférences d'Aix-la-Chapelle en 1665, & à celles de Nimegue en 1678; & deux années après il renonça aux affaires publiques, & se retira à la campagne où il mourut en 1699.

Mooreparck, & il s'était établi à Sheene, où il recevait souvent des visites du Roi Guillaume III. Là le Docteur Swift eut des occasions fréquentes de converser avec ce Prince. Le Roi lui offrit une place de Capitaine de Cavalerie, qu'il refusa & qu'il parut dans la suite être fâché de n'avoir pas accepté. Mais alors il s'était déja proposé d'entrer dans l'Eglise : il demeura ferme dans cette résolution ; & s'étant déterminé à retourner en Irlande, il y embrassa l'Etat Ecclésiastique. Le Chevalier Temple le recommanda au Lord Capel, qui lui donna un Bénéfice d'environ 2000. liv. de revenu. Swift se lassa bientôt de cette place ; elle n'était pas assez considérable pour lui : trop éloignée de la capitale, elle le privait de ses sociétés. Il était accoutumé aux compagnies qu'il

fréquentait en Angleterre, & il conçut une aversion étrange pour la solitude. Il résigna donc sa prébende à un ami, pour retourner à Sheene. Il vécut assez unimen jusqu'à la mort du Chevalier Temple qui lui fit un legs en argent & le chargea de mettre au jour ses ouvrages posthumes.

Swift employa tout le tems qu'il demeura chez le Chevalier Temple, à cultiver une fille de mérite qu'il a célébrée dans ses ouvrages sous le nom de Stella. ... Le nom véritable de cette Demoiselle était Ionshon. Elle était fille de l'Intendant du Chevalier Temple, & devint la femme de Swift, quoique leur mariage ait toujours été caché. Le Chevalier Temple, pour reconnaître les services de son domestique, laissa par testament à sa fille une somme de 2000. liv. Je ne saurais vous

dire positivement combien de tems elle resta en Angleterre, ni combien de voyages elle fit en Irlande après la mort de son bienfaiteur. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle épousa le Docteur Swift en 1716, & que l'Evêque de Cloger (M. Dashe) en fit la cérémonie.

Stella joignait à tous les avantages d'une figure aimable, un caractère vif & enjoué, avec beaucoup d'intelligence. Sa voix douce & sonore mêlait dans son langage une harmonie naturelle : polie sans affectation, libre sans familiarité, réservée sans effort, par-tout où elle allait, elle s'attirait l'attention & l'estime. Elle était vertueuse, remplie de religion, appliquée à tous ses devoirs, & d'une piété modeste & solide. Elle savait la musique à fond & s'en amusait souvent. Elle ne né-

gligeait aucun des agrémens qui remplissent le loisir des personnes de son sexe. Son esprit juste & amusant était pour elle une source de gaieté naturelle, que sa prudence retenait toujours dans d'étroites bornes. Cependant avec toutes ces perfections elle ne put jamais obtenir de son mari la grace d'être reconnue publiquement pour sa femme, malgré les liens du mariage qui les unissait étroitement. Les grands hommes s'écartent pour l'ordinaire de la route commune.

La condition de la Demoiselle ou l'état servile de son pere, était une espéce de tache qui diminuait beaucoup de son prix aux yeux de son époux. Ainsi le Docteur Swift & sa femme continuerent après leur mariage de vivre comme auparavant. Swift se tint à son Doyené, & son épouse dans

une petite maiſon de campagne éloignée de la à Liſſy. Il ne parut rien dans leur conduite qui pût bleſſer les apparences, ni qui fût au-delà des bornes d'un amour platonique. Ils s'étaient fait une regle inviolable de n'être jamais ſans témoin; & il ſerait preſque impoſſible de prouver qu'ils s'en ſoient jamais écartés. Une conduite ſi extraordinaire en elle-même fit naître des réflexions haſardées & injuſtes. On conclut qu'ils étaient tous deux enfans naturels du Chevalier Temple. Swift était bien perſuadé du contraire; car le même orgueil qui l'empêchait d'avouer pour ſa femme la fille d'un domeſtique obſcur, l'aurait porté à reconnaître la fille d'un homme auſſi puiſſant que l'était le Chevalier Temple. Mais il eſt des actions dont les vrais principes ne ſont jamais

connus, & celle-ci peut-être en est une. Au reste je vous rapporte ce fait, comme plusieurs de ses amis & de ses proches me l'ont raconté.

Vous pouvez bien vous imaginer qu'une femme aussi délicate que Stella, ne devait pas se plaire dans une pareille situation. Les égards qu'on avait pour elle, pouvaient être exigés par une simple maîtresse, comme par une légitime. Parfaitement vertueuse, elle était obligée de se soumettre à toutes les apparences du vice, aux yeux des personnes qui ignoraient son état.

L'inutilité de ses plaintes, & la nécessité de vivre dans une gêne continuelle, troublerent peu à peu sa tranquillité naturelle, & affaiblirent avec le tems son esprit & ses forces. En 1714 sa santé déja affaiblie dépérit à vue d'œil.

Enfin

Enfin, contente intérieurement de voir approcher le terme de sa vie, elle mourut vers la fin de 1727, victime d'un sort bisarre qu'elle n'eût jamais éprouvé par toute autre alliance.

Le peu de tems qui me reste m'oblige de finir ma lettre, en vous assurant, mon cher Hamilton, que je suis vôtre affectionné pere.

LETTRE III.

JE crois comme vous que Stella fut une des plus malheureuses personnes de son sexe; sa funeste catastrophe aurait excité la compassion dans un cœur moins sensible que le vôtre. Des traitemens durs & injurieux, un amour toujours traversé, & une maladie de langueur la plonge-

rent dans une noire mélancolie. Cependant toutes les fois que Swift parlait de son épouse, il lui échappait quelques larmes; car telle est la perversité de la nature humaine: nous pleurons souvent après leur mort des personnes que nous avons maltraitées cruellement pendant leur vie. Mais je m'amuse ici à vous faire des réflexions, au lieu d'écrire des mémoires touchant la vie de Swift.

Après la mort du Chevalier Temple, le Docteur revint à Londres & présenta au Roi Guillaume une requête, dans laquelle il réclamait la promesse que Sa Majesté avait faite de lui donner la premiere prébende qui vaquerait à Westminster ou à Cantorberi. Les promesses des Rois ne sont souvent que des espérances vaines & trompeuses, que le moindre souffle d'un Ministre fait éva-

nouir. La requête présentée au Roi n'eut point d'effet ; & c'est au mauvais succès de cette démarche qu'il faut attribuer l'aigreur répandue dans tous les ouvrages de Swift, contre les Rois & les gens de cour.

Après avoir inutilement attendu la fortune à Withehalt, il abandonna toutes les espérances qu'il avait de se fixer en Angleterre. Il dédia cependant au Roi les Ouvrages de Temple ; mais ce Prince fit peu de cas & de la dédicace & de l'Auteur. Le Comte de Berclai, un des Lords de Justice d'Irlande, proposa à Swift de remplir auprès de lui le double emploi de Chapelain & de Sécretaire. Le Lord Berclai alla à Waterford, & Swift commença les fonctions de Sécretaire qu'il exerça pendant ce voyage jusqu'à Dublin. Un des gens du Comte,

nommé Bush, qui avait gagné les bonnes graces & la confiance de son maître, lui fit entendre que la place de Sécretaire ne convenait pas à un Ecclésiastique. Le Comte de Berclai, gagné par les insinuations de son domestique, remercia poliment son Chapelain, & donna la place à son heureux concurrent. Ce revers de fortune le chagrina & lui fournit un nouveau sujet de misantropie. Ce traitement lui parut trop injurieux pour le passer sous silence, & il en exprima tout son dépit dans une piéce intitulée *La Découverte*.

Il obtint pourtant quelque tems après, sous l'administration des Comtes de Berclai & de Gallwai conjointement Lords de Justice d'Irlande, les Bénéfices de Laracor & de Rathbegan. Le premier de ces Bénéfices lui rapportait en-

viron 4000 l. le second 1200 ; & ce fut les seuls dons dont il jouit jusqu'à ce qu'il fût fait Doyen de Saint Patrice en l'année 1713.

Dès qu'il en eut pris possession, il alla résider à Laracor ; & il fit avertir ses Paroissiens qu'il officierait tous les mercredis & les vendredis. Le mercredi suivant on sonna la cloche ; & après avoir resté quelque tems à l'Eglise, il s'apperçut que lui & son Clerc composaient toute l'assemblée. Il entonna avec un air grave qui lui était naturel, & dit à son Clerc : *Mon cher Roger, le sort nous a jetté plusieurs fois en divers endroits ; nous n'avons pas pour cela négligé notre devoir envers l'Eglise, ni notre zéle pour la sainte Ecriture.* Ensuite il continua l'Office qu'il récita exactement.

Pendant que Swift était Cha-

pelain du Comte de Berclai, sa sœur unique épousa, du consentement de ses oncles & de ses autres parens, un roturier dont la fortune & le caractere lui convenaient parfaitement. Ce mariage déplut à Swift, parcequ'il paraissait traverser les vues ambitieuses qu'il avait formées pour l'avenir, & arrêter tous ses projets. La seule pensée d'être le beau-frere d'un roturier le rendait furieux: il refusa absolument de se réconcilier avec sa sœur; & il fut sourd aux prieres de sa mere, qui vint exprès le voir pour l'adoucir. C'est la seule occasion où Swift a été rebelle aux volontés de sa mere. N'ayant pu vaincre l'opiniâtreté de son fils, elle retourna à Leicester, où elle demeura jusqu'à sa mort.

Là tant qu'elle vécut, Swift ne manqua pas de lui rendre tous les

ans une visite. Sa façon de voyager est aussi singuliere que toutes ses autres actions : il se servait assez souvent des voitures publiques, & plus souvent encore il allait à pied depuis Holyhead jusqu'à Leicester, à Londres, & dans d'autres villes d'Angleterre. Il dînait ordinairement avec les valets d'écurie, les voituriers & gens de cette sorte, & il logeait dans les plus minces auberges. Il prenait plaisir à converser avec le peuple, quoique le langage vulgaire ne dût point cadrer avec le fond d'humeur noire qui lui était si naturelle. De-là sans doute les expressions sales, grossieres & indécentes, qui sont semées dans tous ses ouvrages.

Vous ne serez pas étonné d'apprendre qu'un homme de ce caractere ne fut pas logé décemment à Laracor, où d'ailleurs il

restait peu, attendu les fréquens voyages qu'il faisait à Dublin & dans plusieurs villes d'Irlande, ainsi qu'en Angleterre & sur-tout à Londres. Le riche Doyené de Derry vint à vacquer dans ce tems-là : le Milord Berclai fit ses efforts pour le lui faire obtenir; & il en serait venu à bout, si M. King, alors évêque de Derry, de concert avec l'Archevêque de Dublin, ne s'y fût pas opposé. Ces deux Prélats employerent tout leur crédit pour que le Doyéné fût donné à un vieux & grave Théologien, plutôt qu'à un jeune homme comme Swift. « Je » serais bien aise, disait l'Evêque » de Derry, d'avoir dans ce Doyé- » né un homme qui pût m'aider » dans mes fonctions : je n'ai au- » cun reproche à faire sur le com- » pte de Swift; je le connais seu- » lement d'un esprit vif & re-

» muant ; & je puis dire qu'au
» lieu de rester attaché à sa place,
» il ne ferait qu'aller & venir :
» c'est pour cela que je voudrais
» qu'on le pourvût ailleurs.

Swift fut donc remercié à cause de sa grande jeunesse ; mais il fût bientôt vengé. A la mort de M. Lindsey, Primat d'Irlande, l'Evêque de Derry demanda cette Primatie, comme une place à laquelle il avait droit par son mérite reconnu. On n'eut pas égard à toutes ses prétentious, & l'on jugea qu'il était trop vieux pour remplir cette dignité. Ce refus alluma la colere du Prélat, & il fit éclater son ressentiment à la premiere visite que lui fit M. Botter nouveau Primat. Il le reçut dans son antichambre, sans se lever de son fauteuil, & il lui dit ironiquement : Milord, je suis sûr que votre Excellence vous-

dra bien me permettre de rester assis, sachant bien que je suis trop vieux pour pouvoir me lever pour la saluer.

En l'année 1701 Swift prit le bonnet de Docteur, & le Roi Guillaume mourut peu de tems après. Le régne de la Reine Anne me fournira des matériaux pour plusieurs lettres, dans lesquelles vous trouverez des regles pour vous conduire sagement, ainsi que des marques sûres de mon affection pour vous.

LETTRE IV.

A La mort de Guillaume III & à l'avénement de la Reine Anne à la couronne, Swift revint en Angleterre. Il faut avouer que les Ministres de cette Reine furent, depuis le commen-

cement jusqu'à la fin de son régne, les protecteurs des Arts & des Savans. Aussi ce siécle a-t-il été très-fertile en tout genre & d'Ecrivains habiles, parmi lesquels Swift tint un rang distingué.

Ipse ante alios pulcherrimus omnes ;
Infert se socium Æneas atque agmina jungit.

Il sera presque impossible de continuer les mémoires sur la vie de Swift, sans tomber dans une fréquente répétition des noms particuliers de Whig (1) & de Torry

(1) Whig, nom de parti en Angleterre, qui signifie un ennemi du despotisme, défenseur de la liberté & du bien public. Dans l'origine ce nom fut donné à quelques sectaires de l'Ouest de l'Ecosse qui s'assemblaient dans les champs, & qui n'avaient d'autre boisson que du lait aigre. Ce nom s'est étendu dans la suite à tous les non-conformistes, c'est-à-dire, à ceux qui ne reconnaissaient pas l'Eglise Anglicane.

(1), deux créatures, dit un Auteur moderne, qui nées avec une antipathie secrette, lorsqu'elles se rencontrent en viennent aux mains aussi naturellement que l'éléphant & le rhinoceros. Le premier ministere de la Reine fut composé d'un mêlange de ces deux partis. Les Whigs eurent d'abord la principale part au gouvernement, & vinrent ensuite à bout d'exclure les Torris. La Reine, qui favorisait réellement les derniers, fut malgré tous ses efforts maîtrisée par les whigs pendant plusieurs années, jusqu'à ce que M. de Har-

(1) Torri, nom de parti qui signifie un Royaliste, un Anglican rigide, un défenseur de l'obéissance passive. Il est opposé à celui de *Whig*. On appellait *Torris* les partisans de l'autorité Royale & de la Hierarchie Anglicane, mais sur-tout ceux qui étaient attachés aux intérêts de la maison de Stuart. Ce nom avait été donné plus anciennement aux Catholiques d'Irlande, qui avaient pris de l'ascendant sur les Protestans.

ſei l'affranchît de ce joug, en lui donnant pour ſa garde une nouvelle troupe commandée par le Duc d'Ormond. (1)

Swift fut connu des Chefs de chaque parti; & quoiqu'il s'atta-cha d'abord aux *Torris*, il eſt très-certain qu'il fut libre avec les *Whigs* d'un grand mérite. Les motifs qui l'engagerent à quitter ceux-ci pour embraſſer les grands projets des premiers, ſont parſemés dans tous ſes ouvrages. Les perſonnes qui s'étaient ſignalées alors comme *Whigs*, renoncerent aux principes des anciens *Whigs* qu'ils ſuivaient, & en embraſſerent pluſieurs autres pour leſquels leurs ancêtres avaient un averſion réelle. Les effets du pouvoir & de l'ambition ſont ſouvent

(1) Les Mémoires de ce Général qui eut tant de part aux révolutions de ce regne, paraîtront inceſſament, traduits de l'Anglais.

extraordinaires & ſans bornes; ils aveuglent nos facultés, ébranlent nos réſolutions, & bouleverſent enſuite notre raiſon. Toutes les Métamorphoſes d'Ovide ne ſeraient pas ſuffiſantes pour former un tableau vrai du changement qu'on voit arriver dans un homme, qui de bon citoyen veut devenir courtiſan. On m'a aſſuré (ce qui fait l'éloge de Swift) que, lorſqu'il eut gagné la confiance & l'eſtime des grands hommes qui tenaient le timon des affaires pendant les dernieres années du regne de la Reine Anne, il ne s'oublia jamais, & qu'il ne s'enorgueillit pas de ſon crédit. La tranquillité & la proſpérité de ſa patrie furent le vrai but de ſa politique, & le ſujet continuel de ſes réflexions & de ſes écrits, comme le dit fort bien M. Hamlet. Continuons de ſuivre les tra-

ces de sa vie, dans laquelle on trouve rarement des vuides de peu d'importance, excepté depuis l'année 1702, jusqu'au changement de ministere arrivé en 1710. Ce fut pendant ces 8 années qu'il fit sauter les remparts des Whigs, & qu'il rendit le chemin facile aux Torris pour parvenir à la Reine. Car Swift a été aux Torris ce que César fut aux Romains, le Général de leurs armées & l'Historien de leurs victoires. Il resta long-tems en Angleterre. Là il fit sa premiere liaison avec le Comte d'Oxford, comme on peut le voir dans un de ses poëmes qui parut en l'année 1709; & dans un autre endroit de ses ouvrages de l'année 1713, dans lesquels il s'exprime en ces termes:

« Je crois qu'au mois d'octobre » prochain il y aura à peu près

» quatre années que M. de Har-
» lei m'invita pour la premiere
» fois à l'accompagner dans ses
» voyages en qualité d'ami.

Il dit ailleurs : Je vois bien que
» Milord voudroit continuer le
» badinage, & promener son hom-
» me jusqu'à Windsor ; mais si
» Swift trouve que le lieu & le
» climat lui plaisent, il vous de-
» mandera tout de suite une place
» de Chanoine dans ce pays. Bon,
» dirait le Milord, cette place est
» trop peu de chose ; non, non,
» Docteur, vous y serez Doyen.

Par ce dernier trait & par nombre d'autres répandus dans ses écrits, il paraît que toutes les vues de Swift tendaient à se former un établissement en Angleterre ; de sorte que sa nomination au Doyéné d'Irlande, fut plutôt pour lui un désagrément qu'une récompense. Dans une lettre

adressée à Gai (1). Il dit : J'ai passé
» sé en Angleterre la meilleure
» partie de ma vie jusqu'à ces huit
» dernieres années, j'y ai fait
» des amis qui m'étaient attachés
» & que je desirais conserver jus-
» qu'à la mort ; & maintenant je
» suis relégué dans une terre étran-
» gere, pour le peu de jours qui
» me restent ». Dans une réponse
à une lettre à Pope, qui lui avait
offert de l'encenser comme un
Dieu tutelaire. Il s'exprime ainsi :
« Vous êtes un fort mauvais ca-
» tholique ou un plus mauvais
» géographe ; car je puis vous as-
» surer que l'Irlande n'est pas le
» paradis ; j'en appelle même à
» un Docteur Espagnol, pour sa-
» voir si jamais homme s'est avisé
» d'écrire à un ami aux enfers ou
» au purgatoire ». Je ne mettrai

(1) Gai, excellent Poëte Anglais, mort en 1732.

point ſous vos yeux les autres paſſages, mais vous trouverez dans ſes lettres pluſieurs expreſſions qui ont le même ſens.

Les talens extraordinaires qui brillaient dans ſes écrits, l'attention conſtante qu'il avait à prendre les intérêts du peuple & à ſoutenir ſes droits avec force, lui acquirent l'amitié du Comte d'Oxford.

Depuis l'année 1710 juſqu'à la fin du regne de la Reine Anne, Swift fut un zélé partiſan des Miniſtres, comme on le voit par pluſieurs piéces fugitives de ce tems, & entr'autres par ce fragment de lettre à Pope.

« J'ai eu avec des Miniſtres » d'Etat de chaque parti beaucoup » plus de ces converſations libres » & fréquentes, qu'il n'arrive or- » dinairement à un homme de » ma condition. Je vous avoue

» franchement qu'à considérer » ces Messieurs en qualité de Mi» nistres, ils m'ont paru tous une » race d'hommes, dont la con» naissance ne doit être recher» chée que par des mortels vains » & ambitieux ». Le Comte d'Oxford, comme homme de lettre & ami de Swift, a pu s'ouvrir à lui facilement; mais comme Ministre d'Etat, il lui a toujours paru mystérieux, parlant comme l'oracle de Delphes, en termes obscurs & avec des expressions équivoques.

Un homme se croit toujours plus important qu'il ne le paraît aux yeux des autres: tel fut peut-être Swift, qui, satisfait des manieres affables & des conversations familieres du Comte d'Oxford, se crut un personnage nécessaire au ministere. Car il dit dans une de ses lettres, qu'on lui

avait accordé le titre d'*Historiographe*. Je crois qu'à cet égard il s'est trop flatté ; au moins il est évident qu'il n'avait aucun titre en l'année 1713, tems où il fut nommé Doyen de saint Patrice. Un tel Doyéné n'était pas une place assez éminente, ni d'un revenu suffisant pour un homme ambitieux, qui ne visait qu'à un grand établissement en Angleterre, & à qui une dignité dans tout autre Royaume aurait paru un azile honorable. Mais pour ne vous rien cacher, mon cher Hamilton, je vous avouerai que sa mauvaise humeur fit souvent souhaiter à ses amis d'Angleterre, qu'il eût une bonne place capable de l'éloigner d'eux. Son caractere (pour me servir des termes les plus doux) était intraitable. Il était capritieux, & inconstant dans toutes ses actions.

Il donnait plutôt ses conseils en protecteur qu'en ami : fier d'une vaine apparence de Ministre dont il n'eut que l'ombre, il fut employé quelquefois, mais on ne se fia pas trop à lui ; & dans le même tems qu'en politique adroit il s'efforçait de pénétrer dans les profondes régions du ministère, on lui permit seulement d'aller à fleur d'eau, dans la crainte peut-être qu'il n'eût trouvé le fond trop bourbeux.

De ces réflexions il est bien aisé de conclure qu'il ne manqua un Evêché en Angleterre, que par les plaintes que l'Archevêque d'York & une Dame de distinction avaient faites à la Reine contre lui. Swift a toujours cru que l'Archevêque l'avait peint comme un mauvais chrétien, & que la Dame avait appuyé cette calomnie. La Reine sur leur té-

moignage disposa de l'Evêché d'une façon toute contraire à ses premieres intentions. Swift se tint dans des bornes respectueuses, lorsqu'il fut question de parler de la Reine ; mais il fit éclater ouvertement sa haine contre l'Archevêque & la Dame.

Des affaires cérémonieuses & indispensables m'obligent d'interrompre ma lettre ; mais soyez bien persuadé que rien au monde ne sera jamais capable d'altérer l'amitié que vous conserve votre affectionné pere.

LETTRE V.

LA plupart des hommes revoient avec plaisir leur patrie ; il n'en fut pas ainsi de Swift. A son arrivée en Irlande il trouva une animosité extrême dans

les gens du parti qui lui était opposé. Le bas peuple malin & séditieux le regardant comme un ennemi, porta son étrange aversion jusqu'au point de lui jetter des pierres, lorsqu'il passait dans les rues. Le Chapitre de Saint Patrice ne parut le recevoir qu'avec une extrême répugnance. Des talens médiocres & moins de fermeté auraient cédé à des outrages si marqués ; mais les traverses ne servirent qu'à enhardir davantage le Doyen. Il connaissait assez le cœur humain, pour être bien convaincu que les bruyantes passions des petits esprits sont un flux & reflux continuel : ils aiment sans connaître l'objet de leur amour, & haïssent de même ; esclaves des préjugés, ils se conduisent sans régle & souvent au hasard.

Swift commença d'abord par

ſubjuguer ſon Chapitre; & il le conduiſit ſi adroitement, que peu de tems après ſon arrivée, aucun membre de ce corps ne s'aviſa de le contrarier, même dans les plus petites choſes; ils eurent au contraire pour lui tant de reſpect & de vénération, qu'il était à la tête de ce Chapitre comme Jupiter parmi les Dieux. Soit que la crainte ou la perſuaſion fuſſent les motifs d'un changement ſi ſubit, il eſt très-certain que tout le Chœur des Muſes ſe tourna du côté du favori d'Apollon.

Viro Phœbi Chorus aſſurrexerit omnis.

Swift ne reſta en Irlande que le tems qui lui fut néceſſaire pour s'établir Doyen, ou, pour employer ici ſes termes, pour paſſer les formalités d'uſage, que l'on appelle

appelle communement *droit de véxation, instalation, abjuration, dîme, régale de Chapitre, premier fruit, dettes, payement, tour de bas ton, &c.*

Pendant le tems de ces cérémonies, il eut une correspondance continuelle avec ses amis d'Angleterre, qui étaient presque tous des personnes éminentes soit par la naissance ou le rang, soit par les talens. Parmi le grand nombre de lettres qu'il reçut de Pope, en voici une moins connue que les autres, & qui m'a paru digne de votre curiosité. Elle est dattée de la fin de l'année 1713. C'est la réponse à une lettre de Swift, dans laquelle, pour plaisanter, le Doyen lui offre une somme d'argent, *ex causa religionis*, ou en bon Anglais, pour engager Pope à changer de religion. L'esprit & la clar-

té de cette lettre épargneront de longs commentaires.

De Binfield, le 8 *décembre* 1713.

MONSIEUR,

Pour ne pas vous rappeller le ſouvenir de toutes les obligations que je vous ai, je ne m'arrêterai qu'aux dernieres marques de politeſſe & de bonté que je reçois de votre part. Premierement vous voulez que je vous écrive ſouvent, & vous m'offrez enſuite vingt louis pour me faire changer de religion (1). Permettez-moi, Monſieur, de faire de ce

(1) Pope était Catholique. Cette lettre ne ſe trouve pas dans un recueil qui paroît depuis ſix mois à Paris. Quoique le titre de ce livre annonce : Lettres choiſies. Il me ſemble que celle-ci méritait d'être connue dans cette traduction.

dernier point le sujet de ma lettre.

Il est beau à un Ecclésiastique d'offrir par zéle pour la religion tant d'argent de sa bourse. Si vous pouvez engager chaque particulier du Royaume, qui aura plus de dix mille livres de rente, à me donner autant que vous, je me convertirai comme font pour l'ordinaire les hommes lorsqu'ils y trouvent leur compte. Négociez cette affaire, mon cher Doyen; & je promets de quitter le parti du Pape, le Chef de notre Eglise, dès que la Reine, le Chef de la vôtre, m'accordera une récompense particuliere.

Quant à la communion sous une seule espéce, j'y renoncerai aussi pour communier sous les deux, lorsque le ministere me le permettra.

A l'égard de l'invocation des Saints, toutes mes prieres s'adres-

feront aux pécheurs, lorſque les Grands de ce monde feront auſſi portés que ceux de l'autre à me faire du bien. Vous voyez, Monſieur, que je ne ſuis pas obſtiné ſur les points principaux; mais voici un article que je me ſuis reſervé, & qui vous paroîtra juſte. Ce ſont les prieres pour les morts. Il y a des perſonnes dont l'ame m'intéreſſe autant que la mienne propre; & je demande humblement la permiſſion au miniſtere d'expoſer que, quoique les ſouſcriptions marquées ci-deſſus ſoient ſuffiſantes pour moi, la plus grande partie de ces perſonnes étant malheureuſement hérétiques, ſchiſmatiques, poëtes, peintres, ou même gens de telle vie & mœurs, qu'aucune Egliſe ne les veut ſauver, par conſéquent on ne pourra les délivrer qu'à grands frais.

Le vieux Driden (1), quoique Catholique Romain, était poëte ; & quelques anciens visionaires nous ont laissé pour maximes, qu'on n'a jamais pu sauver un poëte sans qu'il en coutât un grand nombre de messes : ainsi je ne puis le délivrer du purgatoire que par le secours de cinquante livres sterling (2).

Walsh n'était pas seulement Socinien, mais encore *Whig*. Par cette raison, il sera bien difficile de le sauver ; & à vous parler franchement, on ne le pourra guere à moins de cent livres sterling.

L'Estrange étant Torri, il en coutera quatre cens. J'espére

(1) Driden, célébre Poëte Anglais, né en 1613, mort le 1 mai 1701. Pope a fait de lui un grand éloge.

(1) Cinquante livres sterling valent environ 1200 liv. de France.

qu'aucun de ses amis ne les lui refusera pour l'empêcher d'être damné dans l'autre monde, puisqu'ils ne lui ont jamais donné un sou pour le sauver dans celui-ci. Le tout monte, comme vous voyez, à 3400 liv.

En second lieu, je vous prie de représenter qu'il y a plusieurs de mes amis vivans, ausquels, s'il plaît à Dieu, je compte survivre; qu'ainsi je profiterai de leurs legs: mais, suivant la doctrine réformée, je ne dois pas en donner un sou, pour sauver les ames des personnes qui me les ont faits.

Il y a un nommé Jervas (1) qui s'est rendu très-coupable, en s'avisant d'exposer au grand jour un tableau des choses célestes, mises en comparaison avec les terrestres. Il est encore un cer-

(1) Jervas, peintre célébre d'Angleterre.

tain Monſieur Gai, jeune homme infortuné, qui écrit des paſtorales durant le ſervice divin, & dont l'état eſt bien plus déplorable; car il a dépenſé en bagatelles l'argent qu'il aurait dû reſerver pour le ſalut de ſon ame.

J'aurai bien de la peine à ſauver tous ces gens-là ſans quelques millions; ſoit que vous conſidériez la difficulté d'un tel ouvrage, ou l'attachement extrême que j'ai pour eux qui me fera pouſſer cette charité auſſi loin que je le pourrai.

Il en reſte encore un que je veux ſauver à quelque prix que ce ſoit; mais comme je prévois que les frais monteront très-haut, j'expoſerai le cas aux Miniſtres, afin que leur générosité & leur prudence déterminent la ſomme qu'ils veulent donner.

La perſonne dont je veux vous

parler, eſt Monſieur Swift, digne Eccléſiaſtique, mais qui de ſon propre aveu a plus composé de libelles que de ſermons. Si ce que bien des perſonnes m'ont dit eſt vrai, que trop d'eſprit eſt un obſtacle au ſalut ; ce gentilhomme ſera damné à jamais : mais j'eſpére que par la longue expérience du monde, & par les converſations fréquentes qu'il a eues avec les grands hommes, ſon eſprit diminuera tous les jours, comme il eſt arrivé à tant d'autres. Quoi qu'il en ſoit, je me croirais un réprouvé ſi je ne tâchais de le ſauver, car je lui ai de grandes obligations. Il m'a même produit en de bonnes compagnies où je n'aurais jamais été. Quand j'étais malade, il m'a rendu plus gai que je n'avais envie de l'être : enfin il m'a mis dans le goût de faire des poëmes, afin qu'il pût les parodier.

J'ai été un tems où je croyais ne pouvoir jamais m'acquitter des politesses que j'ai reçues de lui. Mais j'ai appris dernierement avec un grand plaisir que je les ai plus que payées ; car Montagne m'assure qu'une personne qui reçoit un bienfait, oblige son bienfaiteur ; puisque le but principal d'un ami est de rendre service à l'autre. Ainsi celui qui en fait naître l'occasion est le libéral. Dans ce cas il est impossible à Monsieur Swift de s'acquitter envers son zélé serviteur Pope (1).

Je viens d'achever la boucle des cheveux enlevée ; & je crois que je resterai ici jusqu'à Noël, sans aucun embarras.

Dès le commencement de l'an-

(1) Pope, l'un des plus célébres Poëtes, & des plus beaux génies de l'Angleterre, nâquit à Londres le 8 juin 1688, mort le 30 mai 1744.

née 1714, Swift retourna en Angleterre : il trouva ses plus puissans amis désunis. Il s'apperçut de la triste situation de la Reine, dont la santé dépérissait à vue d'œil ; tandis que la ligue s'animait & reprenait chaque jour de nouvelles forces. Les moyens qu'il fallait employer dans cette occasion, n'étaient pas si difficiles qu'ils paraissaient désagréables. Il fit éclater son savoir, pour réunir les Ministres & concilier les différends de l'Etat. Si je voulais vous répéter ici tout ce que je lui ai entendu dire sur ce sujet, je serais obligé d'entrer dans un long détail sur des choses que je dois vous taire comme bon citoyen. Contentez-vous d'apprendre que, dès que Swift vit ses peines perdues & tous ses efforts inutiles, il s'en alla à la maison d'un de ses amis à Berkshire, où

il resta jusqu'à la mort de la Reine. Ce dernier événement mit fin à toutes les espérances qu'il avait en Angleterre. Il retourna, aussitôt qu'il lui fut possible, à son Doyené en Irlande, accablé de ses mourantes passions, chagrin & mécontent.

LETTRE VI.

NOus ne devons plus maintenant regarder Swift comme un homme de quelque importance en Angleterre; ses flatteuses espérances furent ruinées en Irlande, où les duels portaient la mort dans toutes les familles, & où la rage était si cruelle, que les Dames, animées d'une aveugle fureur les unes contre les autres, se détruisaient elles-mêmes. Connu par son attachement im-

muable au dernier miniſtere de la Reine, & par ſes écrits contre les Whigs, il reçut de fréquentes inſultes du peuple, & fut enſuite en but à la haine de perſonnes de tout état & de toute condition. Un ſi dur traitement aigrit ſon humeur, & fit couler abondamment le fiel de ſa plume. Ces diverſes circonſtances ont produit de mauvais effets dans les ouvrages qui les ont ſuivis, & ils different beaucoup des premiers.

A préſent, mon cher Hamilton, je vais l'examiner comme Auteur.

Si nous conſidérons ſes ouvrages en proſe, nous y trouverons une préciſion claire, par-tout la main d'un maître, un ſtile coulant qu'aucun Ecrivain n'a pu égaler. Cette idée ſe développera mieux en la comparant avec des Auteurs de ſon tems, parmi leſ-

quels Tilotſon (1) & Adiſſon (2) doivent être mis au rang des plus célébres. Adiſſon réunit deux brillans avantages, l'art de plaire & celui d'inſtruire. Sa diction eſt aiſée, ſes périodes bien arrondies, ſes expreſſions naturelles & d'une tournure délicate. Tilotſon eſt grave, nerveux, majeſtueux & clair tout à la fois. Nous pouvons réunir ces qualités enſemble, pour donner une idée vraie du Doyen : mais comme il ſurpaſſait Adiſſon pour le naturel, il ſurpaſſa auſſi Tilotſon pour

(1) Tilotſon, célébre Archevêque de Cantorberi, l'un des plus grands Prédicateurs de l'Angleterre, né en 1630, mort à Lambele le 12 novembre 1694. Ses ſermons ſont regardés par les Anglais comme ce qu'ils ont de plus excellent en ce genre, & la traduction en Français eſt fort goûtée de tout le monde.

(2) Adiſſon, Poëte Anglais, né en 1671, & mort en 1729.

la clarté. L'Archevêque l'accoutuma peu à peu à des sujets relatifs à sa profession. Adisson & Swift sont des Ecrivains plus variés. Ils changent continuellement leur façon d'écrire, & emploient des lieux communs sous une forme différente. Les derniers ouvrages d'Adisson sont très-négligés, & d'un bon Auteur il devient très-médiocre. Swift ne fut pas de même : il parut comme un conquérant habile, il mania toujours les armes avec une adresse merveilleuse. Pendant qu'il accueillait le vulgaire ignorant, il s'attirait l'attention des Savans & des Grands; toujours sérieux & grave à propos, il amuse agréablement son lecteur. Mais que dirons-nous de son amour pour la bagatelle, & de son peu de délicatesse?

L'amour de la flatterie avec la-

quelle on l'encensait tous les jours, donna lieu à ce premier défaut. Le second venait de sa misantropie, & de son inclination naturelle qui lui faisait haïr le genre humain. Il faisait ses occupations favorites des matieres de politique : cependant il ne continua pas long-tems ce genre. Il écrivit des ouvrages mêlés ; s'il avait voulu employer toutes les facultés de son esprit à un ouvrage utile & d'une vaste étendue, il aurait brillé beaucoup.

On doit regarder les poésies de Swift comme des écrits faits par occasion, soit pour plaire, soit pour ridiculiser quelques particuliers : ainsi nous ne les supposons pas marqués au coin de l'immortalité. S'il avait cultivé son génie dans ce genre, il aurait certainement excellé dans la satire. On trouve dans plusieurs

de ſes piéces des eſquiſſes legeres, où il paraît plus jaloux d'épancher ſa bile, que de faire briller ſon imagination. Il cherche à découvrir & à corriger les fautes dans les ouvrages des autres, plutôt qu'à embellir les ſiens. Semblable à un chirurgien habile, attentif à ſonder les plaies juſques dans leurs ſombres profondeurs, & qui les ouvre pour en découvrir la vraie cauſe. Le Docteur préfére toujours le corroſif au baume dulcifiant, qui ſoulage plus promptement le malade en entretenant ſa bleſſure. Par-tout il a préféré une utile ſévérité à une politeſſe affectée; ſoit qu'il ne fût pas naturellement diſpoſé pour la poëſie, ſoit qu'il ne voulût pas prendre la peine d'y exceller. Il aima mieux ſe donner l'air d'un critique, que celui d'un poëte. S'il eût été du

tems d'Horace, il en aurait surement approché de plus près qu'aucun autre. En comparant les différentes façons d'étudier & les formes diverses du gouvernement, sous lequel a vécu chacun de ces grands hommes, on trouverait à bien des égards une grande ressemblance entre eux. Tous les deux se sont également distingués par leur esprit, & par leur caractère. L'un & l'autre ont répandu dans leurs écrits une gaieté particuliere. Horace est plus délicat & plus élégant, & plaît même dans ses satires les moins travaillées. Swift au contraire prend plaisir à captiver le lecteur. La différence qu'il y a eu entre leur caractere, semble être une suite de leur différente fortune. Le Docteur Swift, né ambitieux, se nourrissait de projets vastes mais chimériques, & fut trompé

dans tous. Horace, content du bien médiocre que lui avaient laissé ses peres, se fit des amis, mérita les largesses & les bonnes graces d'Auguste. Tous deux ont fait les délices de leur siécle. Tous deux modérés & un peu Epicuriens; Horace eut sa Lydia, Swift sa Vanessa; Horace son Mécène & son Agrippa, Swift son Oxford & son Bolingbrok; Horace son Virgile, & Swift son Pope.

Après les grands noms que je viens de citer, il paraîtra bien étonnant que le Docteur, qui avait joui de tous les agrémens des conversations les plus instructives & les plus brillantes, ait pu se plaire également dans celles du peuple, qui sont toujours triviales & ennuyeuses. Il est très-certain que son établissement comme Doyen de Saint Patrice, & le choix de ses sociétés, sont

bien connaître qu'il avait le goût dépravé.

Depuis 1714 jusqu'à 1720, tems où le sistême ruineux de Wood sur l'espéce monoyée commençait à s'établir, réveilla l'amour de la patrie dans Swift. Il devint l'unique objet de la profonde politique du Docteur ; & ce zéle ardent lui attira le nom de protecteur de l'Irlande.

Une agréable indolence & quelques bagatelles amusantes remplissaient une partie de son loisir, des fous & des parasites affamés remplissaient le reste.

Le Docteur Swift fut toujours assidu au service divin, & régulier dans toutes ses actions, même dans les moindres bagatelles. Il ne varia jamais ses lectures ni ses amusemens. Les ouvrages qu'il a donnés depuis 1714 jusqu'à 1720, sont en petit nom-

bre & de peu de conséquence. Les poësies & les piéces fugitives adressées à *Sheridan*, font une bonne partie de ce recueil.

En 1720 il commença en quelque façon à reprendre son caractere de politique. Il fit paraître une feuille périodique pour la défense des manufactures d'Irlande. Cet essai lui rendit la confiance & l'amour du peuple. Ces petits ouvrages ingénieux, enfans du caprice, passerent de main en main: ils produisirent l'effet d'une préface artificieuse; ils disposerent par avance favorablement le lecteur. Ils étaient à la portée de tout le monde, & flattaient l'imagination. Le peuple par récompense le distingua par le nom du célébre Docteur.

Le vulgaire porte toujours à l'excès son amour & sa haine, souvent guidé par le hasard, ra-

rement par la raiſon, ſeul guide capable de le remettre dans le droit chemin, dont il s'égare ſans ceſſe faute d'éducation.

L'imprimé, concernant les manufactures d'Irlande, captiva les cœurs. Quelques autres petites piéces ſur le même ſujet ne furent pas reçues moins favorablement; & dès lors on reconnut le ſincere attachement du Doyen pour les intérêts de l'Irlande. On rendit juſtice à ſon mérite & à ſon zéle pour la patrie. Son amour pour le peuple le rendit l'arbitre des différends de ſes voiſins, tout le monde recevait ſes ordres avec beaucoup de reſpect & de ſoumiſſion: perſonne n'oſait appeller de ſes avis, ni murmurer contre ſes déciſions.

L'affection du peuple, qui n'était pas ſi univerſelle avant les lettres de *Draper*, lui concilia

l'eſtime des petits & des grands.
Cette occaſion ne vint que par la rareté d'une monnoie de cuivre, qui obligea les chefs des manufactures de ſe ſervir pendant une année d'une monnoie d'étain de même valeur, pour payer les ouvriers. Le tort que fit cette monnoie s'étendit juſqu'aux plus petites branches du commerce, & elle cauſa un déſordre général. Le Roi pour y remédier accorda à Guillaume Wood des lettres patentes, qui l'autoriſaient à fabriquer pendant 14 ans des liards & des piéces d'un ſol, pour l'uſage d'Irlande, juſqu'à la valeur d'une certaine ſomme. Cette nouvelle monnoie fut frappée pour les perſonnes qui voudraient la recevoir de bonne volonté. Le Doyen alors écrivit au peuple ſous le nom de Draper, une lettre, dans laquelle il lui faiſait voir l'abus

qu'il y avait à recevoir ces nouvelles eſpéces pour de la monnoie courante. Cette premiere lettre fut ſuivie de pluſieurs autres ſur le même ſujet, & elles ſont imprimées parmi ſes ouvrages.

Au ſon de la trompette de Draper, un grand murmure s'éleve parmi le peuple, ſemblable à un ouragan qui excite une violente tempête. Tout le monde, perſuadé que la réception des piéces de cuivre était contraire au bien public, les Whigs & les Torris marchent de concert ſous les ordres de Draper, & s'échauffent également pour la cauſe commune. Beaucoup d'ardeur de part & d'autre, & pluſieurs diſcours contre le gouvernement, furent les ſuites de cette union. La fermentation des eſprits n'aurait pas ceſſé, ſi l'on n'eût totalement ſupprimé cette nouvelle monnoie,

& si Wood n'eût pas retiré ses lettres patentes.

Voilà à peu près le détail le plus clair que l'on puisse donner d'une affaire qui allarma la nation Irlandaise au point, que dans un Royaume moins fidéle, elle aurait causé une révolution. Mais ce peuple constant & attaché à la famille régnante, est inébranlable; & quoique cette nation infortunée n'ait reçu du trône jusqu'à présent aucune marque de faveur, il faut espérer qu'avec le tems elle en recevra la récompense.

Le nom d'Auguste ne fut pas donné à Octavius César avec plus d'applaudissement, que celui de Draper au célébre Doyen. Il n'eut pas plutôt reçu ce surnom, qu'il devint l'idole du peuple d'Irlande. Le peuple rassemblé dans les places les faisait retentir du nom

de Draper, comme il fit de celui de Guillaume III. On célébrait sa fête, en offrant aux Dieux des libations pour sa conservation & pour sa mémoire. Son portrait fut exposé dans les rues de Dublin, les acclamations & les vœux du peuple l'accompagnaient par-tout. On le consultait sur tous les points importans de la police en général, & sur le commerce en particulier. Peu de tems après il fut regardé comme le pere des ouvriers. On venait en corps de chaque communauté recevoir ses avis pour le prix qu'on mettait aux marchandises, & pour la taxe des artisans; & il écoutait tout avec beaucoup d'attention. Un jour il fit ranger tous ses cliens en cercle dans une salle où il leur parla long-tems, & sans hésiter sur tous les points qui deman-

daient le secours de ses lumieres.

Quand il y avait une élection à faire dans la ville, les communautés lui venaient rendre leurs hommages ; & elles ne décidaient jamais rien, sans le consentement & l'approbation de leur patron. Le peuple soumis suivit aveuglement les ordres du Doyen, qui conserva son estime & tout son crédit jusqu'à ce qu'il perdît l'usage de sa raison : perte qu'il semblait prévoir, & qu'il déplora d'avance, comme par un esprit prophétique, en présence de ses amis.

LETTRE VII.

VOus me paraissez desirer avec impatience que je vous fasse le détail critique de tous les ouvrages de mon ami

Swift. Mais ne vous attendez pas que je vous fasse des remarques sur chaque piéce en particulier. Il y en a plusieurs que je mets au rebut, d'autres qui me déplaisent, d'autres enfin qui me réjouissent & que je trouve bonnes. J'éplucherai particulierement ces dernieres, car les autres ne méritent pas votre attention : elles ne nous font voir en général que les écarts de l'esprit humain, & prouvent que ni l'élévation de l'esprit, ni la vaste étendue du génie, ne suffisent pas pour porter l'homme au dégré de perfection, comme la sotte vanité le lui persuade souvent.

Dans la recherche que vous exigez de moi, j'éviterai, autant qu'il sera possible, de faire des remarques sur les satires personnelles, qui de tems en tems égayaient le mélancolique Doyen.

Il paraît probable que les personnes qui en sont le sujet, se sont attirées ces traits satiriques par le peu d'égard qu'elles ont eues pour lui ; & que si sa plume les a blessées, c'est à leur imprudence qu'elles doivent imputer leur blessure. Je n'y ai trouvé de supportable que l'esprit qu'il a répandu : ce qui mérite toujours l'attention des gens de goût.

L'esprit dans quelque ouvrage que ce soit a toujours son prix ; quand les sujets sur lesquels il s'exerce seraient usés ou entierement oubliés. La satire contre les Magistrats ignorans, contre les Ministres lâches & corrompus ; contre les millionaires engraissés de la substance des malheureux, différe de cette satire personnelle, qui ne provient que trop souvent de l'amour propre ou d'un mauvais naturel. L'une

de ces ſatires eſt pour la défenſe du bien public; l'autre pour nous-mêmes. Dans l'une il s'eſt armé de l'épée de la juſtice; il encourage le peuple par les principes de la ſaine morale : l'autre eſt dictée par la paſſion, ſoutenue par l'orgueil, & applaudie par la flatterie. Tout homme d'eſprit a droit de ſe mocquer des fous, qui diſent à tout moment des ſottiſes; ou des fats, qui ſont une peſte publique pour la ſociété, & dont toute la terre eſt inondée.

Le Docteur Swift dans ſes railleries n'a pas oublié les impertinens. Mais s'il a été victorieux dans la guerre qu'il ſoutint contre les grands, il n'a pas toujours été invulnérable.

En parcourant les ouvrages du Doyen, on ne ſaurait trop regreter qu'il n'y en ait eu aucune édition complete. Celle de Faal-

kener, à présent en huit volumes, parut sous le manteau. Je la crois la meilleure, en ce qu'elle a été imprimée en partie sous les yeux du Doyen. Les quatre premiers volumes furent publiés par souscription, revus & corrigés par l'Auteur. Les tomes 5 & 6 parurent de la même maniere. Le septiéme volume contient un grand nombre de lettres qui furent publiées secretement: & le tome 8 ne parut qu'après la mort de Swift. L'Auteur a laissé à son Editeur le soin de distribuer les piéces en prose & en vers pour les six premiers volumes; aussi les dattes sont-elles fausses en bien des endroits; & l'inutile n'a été ramassé que pour grossir la collection. Voilà ce qui a mis dans les éditions des œuvres de Swift une confusion qui blesse les yeux & trouble l'intelligence.

Lorsqu'on entreprendra une nouvelle édition, je serais d'avis que l'on retranchât entierement toutes les minuties, enfans de son loisir, ou tout au moins qu'on les réunît dans un même volume, afin qu'elles fussent séparées de ses bonnes piéces.

Swift avait naturellement la folie de faire imprimer tous ses ouvrages ; & son ami Sheridan l'entretenait dans cette sotte vanité. Il avait une si furieuse démangeaison d'écrire, qu'il faisait continuellement gémir la presse avec de petits ouvrages fugitifs & pétillans. Il lui échappait toujours quelques traits satiriques qui le faisaient craindre. Au reste il était d'un bon naturel & incapable d'offenser personne. Mais il était toujours en guerre avec les petits Auteurs, qui se vengeaient en imitant le stile de Bays, &

qui lui rendaient saillies pour saillies, l'agaçant sans cesse & lui rognant un peu ses aîles.

L'amitié de Thésée & de Pirithoüs n'a pas été plus constante que celle de Swift & de Sheridan. Mais l'amitié que ces deux héros avaient contractée, commença probablement par des motifs très-différens de ceux qui avaient uni les deux modernes. Dans la premiere lettre je vous ai fait une peinture de l'épouse du Doyen; souffrez que je vous donne une legere esquisse de son ami.

Sheridan avait professé longtems les humanités; & dans plusieurs occasions il a fait voir qu'il était né pour cet état. Il était très-versé dans les langues Grèques & Latines, & il connaissait à fond les mœurs de chaque peuple. Il avait cette espéce de bon

naturel, que le manque d'eſprit ſemble donner, avec une indolence & une aimable pareſſe que procure aſſez ſouvent la fortune : ſans ambition, connaiſſant beaucoup mieux les livres que les hommes. Swift s'attacha à lui comme à un homme original, dont il eſpérait tirer quelque choſe, toutes les fois que ſon appetit mocqueur le demanderait. Sheridan fut toujours le même ; & ayant obtenu de s'abſenter une ſeule fois, pour aller prendre poſſeſſion d'un petit bien que le Comte de Granvile, alors Vice-Roi d'Irlande, lui avait laiſſé dans la Province de Clarke : cette avanture, qui pour tout autre aurait été d'une grande reſſource, précipita ſa ruine totale. Comme vous trouverez ſa vie écrite par Swift au quatriéme volume de ſes œuvres ; je vous dirai

ſeulement que ſa mauvaiſe étoile le fit retourner à Dublin, & qu'il fut diſgracié de la cour & du château. Malgré ce fâcheux événement, Sheridan diſait toujours de bons mots. Il avait d'heureuſes ſaillies ; & il ne paſſait pas un jour ſans faire quelques anagrames & quelques madrigaux, frivolités qui ont été pour lui en pure perte. Mais pour vous faire connaître ſes talens poëtiques, il ſuffira du fragment que vous allez lire.

Inſtruit par le même Apollon, c'eſt toi qui m'appris à monter ma lyre, à manier la plume : cependant peu favoriſé de tes regards, je fais, je refais, je multiplie les ratures, & j'écris tout le jour ſans que tu daignes m'écouter. Auſſi ma rime s'eſt-elle négligée, & mes vers ſont-ils l'objet du mépris. Ton petit ſub-

ſtitut dédaigne de les lire, il ſemble même déſapprouver les airs que je chante. Grand Apollon, qui m'ouvris la veine, accorde-moi pour toute récompenſe l'immortalité d'une de mes piéces : quoique tes faveurs ſemblent réſervées au Doyen, fais briller en moi une lueur de génie, & je ne te demanderai plus rien.

« Apollon avec un ſouris malin, me répondit : J'ai peſé toutes tes raiſons, ta naïve humilité me plaît ; j'accorde l'immortalité à tes ouvrages, ſi tu fais ce que je vais t'ordonner. Emploie à chanter des rondeaux toutes les cordes de ta lyre ; fais des vers en cercle, & ils ne mourront jamais.

Dans le cours de ma correſpondance, mon cher Hamilton, vous pourrez appercevoir quel-

ques contradictions apparentes; mais comme je poursuis le Doyen à travers les sombres détours de son caractere, vous pourrez les concilier en considérant que Swift fut peut-être l'homme le plus inconséquent de son siécle. Son caractere me rappelle l'ancienne opinion que Plutarque (1) dit avoir été adoptée par les sept Sages de la Grèce : ce qui depuis a été la source de l'hérésie des Manichéens (2). Suivant cette

(1) Plutarque parle au long de ces deux principes dans son traité d'Isis & d'Osiris.

(2) Manichéens, anciens hérétiques, qui ont pris leur nom de Manez, Persan de nation. Cette hérésie commença vers l'an 277, & se répandit dans l'Asie, dans l'Afrique, & dans l'Egypte. Ce Persan établissait deux principes, savoir un bon & un mauvais. Le premier qu'il nommait *lumière*, ne faisait que du bien; & le second qu'il appellait *ténébre*, ne faisait que du mal. Les ames avaient été faites, selon Manez, pour le bon principe, & les corps pour le mauvais. Ces

hypothèse, nous sommes sujets à l'influence de deux principes; l'un nous conduit par le grand chemin, l'autre nous égare en nous empêchant de suivre les traces de son adversaire.

Il n'est pas impossible que quelque ancien Philosophe n'ait inventé ce sistême, que pour résoudre les contradictions diverses qu'il éprouvait lui-même intérieurement.

Je vous enverrai dans la suite

deux principes étaient coeternels & indépendans l'un de l'autre. Saint Epiphane, Saint Augustin, qui ont été de leur secte, en ont parlé beaucoup. Manez ayant entrepris de guérir le fils du Roi de Perse qui était malade, ne réussit pas dans son entreprise; car ce jeune Prince mourut. Le Roi fit mettre en prison cet imposteur, qui s'échappa & sema son hérésie. Mais étant retombé entre les mains du Roi, il le fit écorcher tout vif. *Voyez Saint Augustin, dans son traité des hérésies. Voyez d'Herbelot, Bibliothèque Orientale, pag. 548.*

une collection des apothegmes & des propos de table, que j'ai entendu prononcer au Doyen en différentes occasions. Excusez-moi, si je tombe de tems en tems dans quelque répétition. Il est bien difficile de voir souvent la même personne, sans que les mêmes pensées & quelquefois les mêmes expressions ne viennent se représenter comme d'elles-mêmes. J'espére que vous verrez que je n'ai eu en vue que la candeur & la vérité, sachant bien qu'elles s'accordent avec votre façon de penser. Je continuerai de vous entretenir des ouvrages de Swift, & je vous promets de le faire avec beaucoup de plaisir; persuadé qu'il vous sera aussi très-agréable d'apprendre de mes nouvelles.

LETTRE VIII.

LE premier volume de l'édition de Faulkener contient un mêlange de piéces diverses. Le premier traité est un discours sur les divisions arrivées entre les nobles & les peuples d'Angleterre & d'Irlande. Cette piéce parut en 1701, vers la fin du régne de Guillaume III, lorsque ce Prince était irrité de la violence avec laquelle on avait poursuivi un de ses favoris. Quelque brillante que parût la couronne d'Angleterre aux yeux du Prince d'Orange, elle lui devint une couronne d'épines dès qu'elle fut sur sa tête, & elle ne servit qu'à l'embarrasser. Les plaintes ameres, les menaces cruelles se firent entendre dans le Parlement; la

haine & les noires furies ſemerent l'animoſité dans toute l'aſſemblée. Les affaires étrangeres n'eurent pas un ſort plus favorable ; & l'Europe entiere, alors diviſée, était prête à s'embraſer, lorſqu'au commencement de 1701 le Roi Guillaume, dans l'eſpérance de diſſiper cet amas de nuages qui annonçait le tonnerre, fit pluſieurs changemens dans le miniſtere. Il ôta à quelques-uns de ſes plus fidéles ſujets les places qu'ils occupaient, & les deſtitua de leurs dignités. Ce grand changement ne produiſit aucun bon effet. La Chambre des Communes bien loin de s'appaiſer, ralluma ſa haine & fit éclater ſa vengeance en procédant auſſitôt contre le Comte de Porteland, le Lord Somers, le Comte d'Oxford & le Comte d'Halifax.

Ces quatre perſonnages furent

les plus grands hommes de leur siécle, & les trois derniers surtout donnerent des marques de leur valeur & de leur prudence. Le Lord Somers fut le patron des Savans en général, & l'ami particulier de Swift. Le Comte d'Oxford fut regardé en quelque façon comme le plus grand Amiral, & celui qu'on chargea avec le plus de confiance des affaires de la marine. Le Lord Halifax avait un génie décidé pour la poësie, & il y a employé la plus grande partie de sa jeunesse. Il fut connu sous le nom de Mousc Montague. Il parodia conjointement avec Prior ce fameux Poëme de Driden, de la biche & de la Pantherre : cette parodie est une imitation de la fable d'Horace (1), connue sous le nom du rat de ville & du rat

(1) Horace, Satyre VI.

des champs. Elle commence ainsi dans La Fontaine.

Autrefois le Rat de ville
Invita le Rat des champs,
D'une façon fort civile;
A des reliefs d'ortolans.

PARTIE I. FABLE IX.

Peu de tems après Montague fut nommé Surintendant des finances. Prior (1), qui vit son ami avancé & qu'on l'avait oublié, écrivit une lettre en 1618

(1) Prior, célèbre Poète Anglais, fils d'un menuisier, né à Londres en 1664. Il fut envoyé en France en 1711, en qualité de Plénipotentiaire de la Grande-Bretagne, pour travailler à la paix. Il fut Secrétaire d'Etat d'Irlande, & mourut à Wimpole en 1721. Dans cette fertile contrée les gens de lettres & les artistes habiles qui se distinguent par leurs talens, occupent souvent *les premieres places de l'Etat*

à Flotwood Sheperd Ecuyer, & lui dit :

« J'ai vu avancer mon ami ſans
» en être jaloux, ni ſans me
» plaindre. Je n'aurais pas vu
» long-tems avec plaiſir qu'une
» ſouris eût dequoi manger à ſon
» aiſe, tandis que l'autre mou-
» rait preſque de faim.

Pour peindre le caractere des quatre Lords, on les fait paraître ſous des noms Athéniens. Focion eſt le Comte de Portelande; Ariſtide le Lord Somers; Themiſtocle le Comte d'Oxford; & Periclès le Comte d'Halifax. Dans des paralléles de cette ſorte, il eſt aſſez difficile que chaque circonſtance puiſſe cadrer avec une exactitude ſcrupuleuſe. Tout ce diſcours eſt rempli de connaiſſance ſur l'hiſtoire & de réflexions excellentes. Il n'y a ni aigreur, ni indécence. Il y régne

au contraire un ſtile plein d'érudition ; & ſi ce traité n'eſt pas ſupérieur à tous ſes ouvrages, il eſt au moins égal à la meilleure de ſès piéces.

Après ce diſcours ſur l'Angleterre & l'Irlande, on en trouve un autre de 1703, dans lequel il cenſure le ſtile de R. Boile (1). Swift crut ſurpaſſer ſon ſtile en le ridiculiſant dans une ſatire, où l'eſprit de l'envie s'éléve contre cet Auteur célébre. Son eſprit cauſtique & mordant eſt ſemblable à la faux du tems, qui attaque indifféremment tout ce qu'elle trouve en ſon chemin. Mais Boile fut toujours invulnérable.

Le livre intitulé, Sentimens

(1) Boile, célébre Phiſicien, né à Liſmore en Irlande le 25 janvier 1627. Il fit les délices du Roi Jacques & du Roi Guillaume, qui s'entretenaient fréquemment avec lui : mort à Londres en 1691.

d'un membre de l'Eglise Anglicane, qui parut en 1708, est écrit avec beaucoup de respect pour la religion & pour le gouvernement. Le stile en est nerveux, & impartial en quelques endroits. L'Etat de la Hollande est si bien représenté & avec tant de précision, que je ne puis vous rendre un meilleur service qu'en vous mettant sous les yeux ce que l'Auteur a dit de cette République. « Ils deviennent tout d'un » coup Républicains par un effort » désespéré, dans un état presque » bouleversé par une mauvaise » politique. Ils se replongerent » de même dans une dure op- » pression, qui à la vérité ne se » soutint que par accident, au » milieu des contestations des » Puissances, qui ne purent ni » ne voulurent s'accorder entre » elles sur le partage de cette Ré-

» publique ». Ce passage mérite votre attention, & nous confirme dans cette observation qui se présente toujours à nos esprits, que Swift excelle dans toute sorte de genre : quand il prend le ton sérieux, la force de son raisonnement persuade ; quand il descend au badinage, il surpasse sans peine tous ses rivaux.

Il a répandu dans ce livre un stile vif & satirique contre les prétendus esprits forts, qui s'efforcent d'anéantir la religion. Il jugea qu'un petit discours, écrit avec un esprit de liberté & de bonne humeur, ferait à coup sûr de plus rapides progrès que de longs sermons, ou que des leçons pénibles & seches sur la morale. Il s'efforce de nous attacher à la religion, par les mêmes motifs qui nous en ont souvent dégoûtés. Comme vous n'avez pas lu

cet imprimé, je vous en citerai le morceau suivant.

« Je voudrais bien savoir comment on peut soutenir que les » Eglises ne sont pas fréquentées. » Dans quels endroits cherche-t-on plus à paraître avec les parures les plus étudiées & les plus » indécentes ? Que l'on me fasse » connaître un lieu où on parle » plus sur toutes sortes d'affaires » & de bagatelles ; où l'on ait » plus souvent l'envie de dormir ? »

Les autres petits traités qui suivent immédiatement celui-là, sont remplis d'historiettes. Le Doyen a travaillé ses piéces fugitives avec tant d'art, & il y a mêlé tant d'agrémens, qu'il les a rendues immortelles. On le lira tant que la Langue Anglicane subsistera.

On voit ensuite *un projet pour*

étendre les progrès de la religion & pour la réformation des mœurs.

Cet écrit qui parut en 1719 est dédié à la Comtesse de Bercklai. Il régne dans cet ouvrage un stile sérieux, même jusque dans la dédicace, où l'on voit bien qu'il n'a loué qu'à propos, & que la Dame à qui elle est adressée mérite incontestablement ses louanges. Comme cet imprimé est une espéce de satire, je crolrais volontiers que mon ami le Docteur Swift s'est contraint beaucoup en voulant paraître naturellement sérieux, plutôt que de rire à la sourdine sous son masque ordinaire de gravité. Je vous invite à le lire, & à m'en dire votre sentiment; car il me semble que je le vois écrire avec les mains liées.

Son essai critique sur les facultés de l'esprit, vous amusera aussi

aussi très-agréablement. La lettre qu'il a écrite au Comte d'Oxford, dans laquelle il veut corriger & perfectionner la langue, aurait été d'une grande utilité, s'il l'avait faite plus longue & moins chargée de fades complimens. Il paraît cependant qu'il avait destiné cette lettre à servir de préface à un grand ouvrage sur cette matière, à la tête duquel elle aurait été sans doute mieux placée. Nous aurions maintenant grand besoin d'un pareil ouvrage; car notre langue, au lieu de s'enrichir & de se perfectionner, s'appauvrit de jour en jour. Nous n'avons aucune regle sure pour l'ortographe, à présent très-bisarre & très-incertaine. Nous parlons, nous écrivons à l'aventure. Si jamais quelqu'un s'avisait de vouloir écrire comme on parle communément parmi les gens du

grand monde, il ſerait ſans doute bien ſurpris de trouver des fautes étranges contre la langue, & même de ces fautes groſſieres qui bleſſent les gens de goût qui la poſſédent parfaitement.

Je crois que nous ſommes la ſeule nation du monde qui adreſſe à Dieu des prieres, contraires aux regles de la grammaire. Je me ſouviens d'avoir entendu dire qu'on propoſa une fois dans une aſſemblée de ſavans la quéſtion ſuivante: ſavoir ſi le mot *Who* (1) était le même que *Which* (2). Cet exemple peut vous faire voir de combien de ſortes d'hommes les plus reſpectables compagnies ſont quelquefois compoſées. Conſidérons à préſent la conduite d'une na-

(1) Who eſt un pronom qui ne s'emploie que pour les êtres animés.

(2) Which eſt un pronom qui ne s'emploie que pour les choſes inanimées.

tion voisine; nous verrons comment les Français si industrieux & si spirituels ont rafiné leur langue, & à quel point de perfection ils l'ont portée. Rome par ses conquêtes fit de sa langue un dialecte universel. La France par sa politique a presque fait autant que Rome: c'est-à-dire par l'encouragement des arts & des sciences, qui de tout tems ont rendu non seulement une nation plus redoutable que les armes, mais encore plus vertueuse, & plus philosophe que l'ignorance grossiere de nos premiers peres, qui couvrit la terre de crimes.

Rien n'a tant contribué à épurer la langue Françaife que le noble établissement des académies; & jusqu'à ce qu'on fasse ici une pareille fondation, ne nous flattons pas de pouvoir corriger les fautes du stile, ni prescrire

des régles à nos expressions. Je n'hésiterai pas à vous dire que je crains qu'un pareil projet ne soit pas reçu favorablement des Ministres, qui paraissent entierement appliqués à des objets plus importans. Je suis persuadé que si à côté de l'hôpital des fous, on voulait en construire un second pour l'entretien des hommes sensés & savans, ce serait sans contredit un monument très-respectable, un honneur immortel pour notre siécle, & qui procurerait de grands avantages à nos neveux.

Je l'appelle un hôpital, parceque je suppose qu'il serait construit pour l'entretien des hommes à talens, dont la fortune médiocre & plus souvent encore la misere absorbent le génie, & les empêchent de travailler pour l'utilité du public. Je suis entierement du sentiment d'Aristote, lorsqu'il

dit (1) dans ses préceptes sur la réthorique, *qu'il est difficile dans l'indigence de remplir de grands desseins, & de mettre au jour de belles choses ; qu'il faut alors que le secours des amis ou la libéralité des Souverains servent à tirer l'esprit de l'engourdissement, dans lequel le jette la misere.*

Les réflexions qui naissent insensiblement de ce chapitre, me jettent hors des bornes ordinaires d'une lettre. Il me suffira donc de vous dire que l'étude seule de votre langue naturelle peut vous former autant que toute autre, pour remplir la place que la providence vous destinera.

Ce volume contient encore deux lettres dignes de toute votre

Cùm præclara & magna vix posse exequi & præstare, cui facultates desunt, quoniam per amicos & civilem potentiam veluti per instrumenta necesse est pleraque affici.

attention. L'une est adressée à un jeune gentilhomme, entré depuis peu dans les ordres sacrés : l'autre à une jeune Dame sur son mariage. La premiere doit être lue par tous les jeunes Ecclésiastiques des trois Royaumes ; la seconde par toutes les jeunes Dames nouvellement mariées. Ces lettres, qui furent écrites seulement pour de jeunes personnes, ont, de même que tous les autres ouvrages du Docteur, l'avantage d'être à la portée de tout être pensant. Elles contiennent des observations curieuses, qui éclairent l'esprit en l'amusant. Les Théologiens les plus graves peuvent en tirer beaucoup de fruit. Les Dames les plus vertueuses & les plus distinguées, de même que celles qui sont accablées d'une extrême vieillesse, profiteront beaucoup de cette aimable lecture.

Le restant du volume contient diverses petites piéces, presque toutes écrites avec beaucoup de legereté & d'une maniere agréable. Vous rirez beaucoup de l'histoire du gazetier. Vous souhaiterez peut-être que Tatler, qui traite des devoirs de la société, & qu'on appelle communément les petites morales, fût entre les mains de tous les Seigneurs d'Angleterre.

LETTRE IX.

NOus voici maintenant, mon cher Hamilton, au second volume des ouvrages de Swift, qui est rempli de diverses piéces de poësies courtes & satiriques. L'ouvrage le plus long que le Docteur a composé, est d'une nature extraordinaire. Il

est intitulé, *Cadenus & Vanessa.* On peut dire qu'il a toutes les qualités d'un poëme excellent, correct & bien conduit. Le Doyen avait l'oreille chaste, très-délicate, & beaucoup de sévérité pour la rime. Il regardait une rime plate & négligée, comme un des plus grands défauts de la poësie : cependant la plupart de nos meilleurs poëtes ne s'en sont pas préservés. *Dryden* y est tombé fréquemment, & *Pope* quelquefois. Le premier, embarrassé d'une femme & obligé de vivre sous ce pénible engagement, était dans la cruelle necessité de travailler pour faire subsister sa famille. Le second, dans une situation plus aisée & naturellement laborieux, fut jaloux de se faire une grande réputation ; & quoique valétudinaire, il soutint toujours avec éclat le poids de son mérite, &

ne laissa point flétrir ses lauriers : on peut dire encore que ce grand homme ne sera jamais remplacé. Mais je reviens au poëme de Swift.

Le véritable nom de Vanessa était *Esther Vanhomrigh.* Elle était fille de Bascht Vanhomrigh, négociant d'Amsterdam, qui était passé en Angleterre dans le tems de la révolution, & qui devint l'agent du Roi Guillaume. Sa mere, dont j'ai oublié le nom, était née en Irlande d'une basse extraction. Son mari, habile négociant, ramassa en peu de tems par ses soins une somme de trois cent vingt mille livres, qu'il partagea par son testament avec égalité entre sa femme & ses quatre enfans, qui étaient deux garçons & deux filles. Après la mort du pere, les deux fils voyagerent dans les pays étrangers. L'aîné

mourut au-delà des mers, le cadet ne lui survécut pas longtems ; & le bien de ces deux enfans tomba entierement entre les mains des deux filles.

La veuve & ses deux filles aveuglées d'une fortune opulente quitterent leur patrie qu'elles haïssaient par un sot orgueil, pour satisfaire leur ambition, & goûter les plaisirs séduisans & toujours variés de la cour d'Angleterre. Pendant leur séjour à Londres, elles vécurent avec un tel faste, qu'elles virent bientôt la fin de leurs revenus, & furent réduites à de tristes extrémités.

La veuve mourut au milieu de cette infortune, & les deux sœurs retournerent secretement en Irlande. Elles partirent exprès un Dimanche matin, pour éviter les poursuites d'un Huissier, animal furieux & ennemi

né de l'esprit & de l'enjouement. Deux ans après leur arrivée en Irlande, la cadette mourut, & Vanessa borna toute son ambition aux tristes restes d'une fortune délabrée.

La vanité fait d'étranges ravages dans le cœur d'une femme : elle en chasse aussitôt la modestie : peu à peu elle lui fait abandonner la vertu ; & déja prête à tout sacrifier pour se satisfaire, elle se précipite sans honte dans les bras de la volupté, & chaque jour voit accroître ses vices.

La peinture fidéle que Cadenus nous a faite de son caractère, nous fait voir qu'elle était passionnée à l'excès pour les ajustemens : contente & jalouse de l'admiration du public : minaudiere enjouée ; affectant dans son langage, comme dans toutes ses autres actions, un air précieux ;

ambitieuſe de paſſer pour bel eſprit à quelque prix que ce fût ; & pour en avoir le nom, elle affectait de rechercher la ſociété des perſonnes qui ſe piquaient de le mériter. Avec tant de ridicules ſans être belle, elle ſe croyait au-deſſus de ſon ſexe ; liſant beaucoup, admiratrice de la poëſie, & charmée de paſſer pour la maîtreſſe de Swift, dans l'intention de devenir un jour ſa femme.

A tous ces caprices elle joignait un naturel arrogant & inſupportable, regardant avec dédain les perſonnes qui lui étaient inferieures, & ſes égales avec un air de complaiſance ; mais elle employa avec le Doyen tout le manége de la coquetterie, comme vous pouvez le voir par ce qui ſuit.

« Vaneſſa eſtimait beaucoup les

» ouvrages de Cadenus, à cause
» de l'abondance d'esprit qui y est
» répandu. Un jour tenant en
» main un volume de ses poësies;
» Cupidon, cet enfant des plai-
» sirs, toujours aux aguets pour
» surprendre les cœurs amoureux,
» lui décocha adroitement une
» de ses fléches ardentes avec tant
» de force, qu'elle perça le min-
» ce volume, lui blessa le sein,
» & porta dans son cœur une si
» vive douleur, qu'elle la jetta
» à l'instant dans une sombre rê-
» verie, où Vanessa, à peine âgée
» de vingt ans, s'imagina dans
» son délire être vieillie & avoir
» perdu la vue par ses grandes
» lectures, appercevant dans la
» personne de Cadenus un jeune
» Adonis, qui la ravissait par les
» charmes de sa figure & de sa
» voix.

Ce poëme parut en l'année

1713, tems où le Docteur Swift était dans sa brillante réputation, favorisé des courtisans, flatté, craint, & admiré des plus grands hommes du Royaume. On voit par le fragment que j'ai rapporté, que Vanessa, frappée d'abord du bruit éclatant de la renommée de Cadenus, affecta de paraître éprise de sa personne. Ses premieres pensées poursuivaient un fantôme, & sa derniere passion la portait à quelque chose de plus réel & de plus solide. La maniere avec laquelle elle lui déclara son amour, est décrite ainsi poëtiquement.

« Vanessa avoua l'égarement de » ses folles pensées. Elle ne se » souvint que trop à ses dépens » des leçons de Cadnus, & des » tristes effets que ses maximes » avaient produits sur elle. Il lui » avait dit souvent que la vertu

» ne perd jamais ſon éclat, quand
» même elle nous forcerait à ré-
» véler les ſecrets les plus cachés
» de notre cœur à nos plus cruels
» ennemis, & qu'une perſonne
» d'un eſprit auſſi élevé que le
» ſien ſe ſerait avilie à ſe laiſſer
» diriger par un homme ordi-
» naire. Mépriſer le vulgaire &
» vous confier mes ſecrets, c'eſt
» en moi, reprit la Nymphe,
» l'effet de vos ſages préceptes.
» Mes actions lui étaient déja
» conformes, & vos entretiens
» me prouvent autant que vos
» écrits combien les gens d'eſprit
» ſont dangereux. Vous m'avez
» fourni des armes pour me dé-
» fendre de leurs charmes, mais
» elles n'étaient point aſſez fortes
» contre vous; & vos leçons qui
» ne tendaient qu'à m'inſtruire,
» furent des traits qui percerent
» mon cœur.

Tel fut le fruit des progrès que Vaneſſa fit dans la philoſophie par les inſtructions de Cadenus. Les préceptes de ce maître ingénieux étaient réellement extraordinaires ; car il l'aſſurait ſans ceſſe que quand le vice brave la honte, il devient enſuite une vertu. Il eſt bien rare que les perſonnes d'un eſprit ſupérieur s'aſſerviſſent aux régles ordinaires. Vaneſſa, qui prêtait une oreille attentive aux leçons inſinuantes de la philoſophie, & aux maximes de Cadenus qui quadraient parfaitement avec la hauteur de ſon eſprit, s'imaginait que ſi la théorie était ſi charmante, la pratique devait être encore plus délicieuſe. L'union de l'ame & du corps ſemblait être aux yeux d'une femme philoſophe une ſource de plaiſirs inexprimables. L'ame n'a pas plus de droit de goûter

les plaisirs des sens que le corps. La nature, disait Vanessa, abhorre le vuide, & on doit toujours obéir à sa voix. Elle communiqua ses idées à son maître, qui feignit de la comprendre & d'entendre des raisonnemens qui étaient nés dans son école. Il lui répondit d'une maniere vague. Il ne l'entretint que de l'amitié, de l'estime, des délices de la raison, & de la vertu; & ensuite il lui débita quelques maximes hardies sur la chasteté.

Une conduite si bisarre dans Cadenus fit croire à Vanessa qu'elle provenait plûtôt de quelques imperfections naturelles, que des scrupules d'une conscience timorée. Une telle supposition paraîtra toujours plus extraordinaire, si nous considérons l'indifférence dont Swift vécut avec Stella après son mariage: ce qui me rappelle

un paſſage qui ſemble confirmer ce ſoupçon ; & dans lequel il inſinue adroitement la cauſe de cette indifférence, autant pour mettre à l'abri la réputation de Vaneſſa, que pour ſauver la ſienne propre.

« Vaneſſa aimait à goûter l'aſ-
» ſaiſonnement du myſtère, &
» ſes avantures galantes seront
» toujours cachées aux yeux du
» public. Soit que la Nymphe,
» pour plaire davantage à ſon
» berger, lui parle le langage de
» l'amour ; ſoit qu'elle y mêle ce-
» lui de la philoſophie pour ren-
» dre leurs plaiſirs plus doux,
» c'eſt ce que ma muſe diſcrete
» n'apprendra jamais à perſonne.

Je blâmerai toute ma vie le Doyen d'avoir peint ſi librement, & avec des couleurs ſi frappantes, ce qu'il aurait dû ſe cacher à lui-même.

Vaneſſa, peu de tems après la mort de ſa ſœur, ſe retira à *Seldbrige*, dans une petite maiſon que ſon pere avait achetée à dix ou douze mille de Dublin. La haine & les noirs chagrins furent les ſeuls compagnons de ſa ſolitude. La médiocrité de ſa fortune & la perte de ſa réputation contribuerent à la rendre plus malheureuſe, & augmenterent les diſpoſitions frénétiques de ſon eſprit. Elle reſta pluſieurs années dans cette triſte ſituation, pendant laquelle Swift lui rendit des viſites aſſez fréquentes. Comme leurs converſations ſe paſſaient ſans témoins, elles ſeront à jamais ignorées du public. Il eſt certain qu'en général elle le preſſa vivement de l'épouſer. Les réponſes de Swift à ce ſujet, étaient plutôt des détours adroits qu'un refus décidé. Laſſe enfin de por-

ter si long-tems le fardeau accablant de ses ennuis & de ses turbulentes passions, elle lui écrivit une lettre très-tendre, dans laquelle elle lui demandait une réponse prompte & favorable, ou un refus net & formel. Swift fut le porteur de sa réponse. Il jetta la lettre sur la table d'un air mécontent, & remonta brusquement à cheval en lui laissant appercevoir les marques d'indignation qui étaient peintes sur son visage.

Le Docteur Swift avait naturellement un air de sévérité, que ses souris les plus gracieux pouvaient à peine adoucir. Mais quand il était réellement en colere, il était presqu'impossible de le regarder sans frayeur. Vanessa, qui connaissait bien son humeur, comprit aussitôt par son air ce que la lettre pouvait contenir;

elle la lut avec autant de tranquillité, que l'état de ſon cœur & ſa fierté pouvaient le lui permettre. Elle vit qu'elle avait perdu ſans reſſource l'amitié de Swift, qu'il avait regardé ſes demandes avec mépris. Elle trouva dans cette lettre fatale, au lieu des marques qu'elle attendait d'un amour conſtant, des reproches injurieux; & de la tyrannie, au lieu d'affection.

Vaneſſa avait négligé trop long-tems les utiles leçons de la vertu, qui ſeules dans cette extrémité auraient pu la ſoutenir & la conſoler. Sourde à ſa voix, elle préféra à la religion l'eſprit de débauche, qui troubla entiérement ſon repos, & la laiſſa en proie à ſes chagrins devorans. Semblable à Didon (1) qui ne

(1) *Tum verò infelix fatis exterrita Dido Mortem orat: tædet cæli convexa tueri.*

pouvant plus ſupporter la rigueur de ſon ſort, appelle la mort à ſon ſecours, laſſe de jouir de la céleſte clarté.

Elle ne ſurvécut que peu de jours après la lettre reçûe. Mais durant le court intervale, elle revoqua le teſtament qu'elle avait fait en faveur de Swift; & par un ſecond elle laiſſa ſon bien; qu'elle avait rétabli par ſon œconomie & par ſa longue retraite, à M. Berclai Evêque de Cheine, & à M. Marshal, Avocat du Roi. Elle aimait le premier à cauſe de ſon grand génie; & le ſecond, non à cauſe qu'il était ſon parent, mais pour ſon bon caractère. Elle choiſit probablement le premier pour mortifier le Docteur Swift, en lui faiſant voir que dans ſes derniers momens, elle lui avait préféré un étranger.

Ainſi périt miſérablement Eſ-

ther Vanhomrig, après avoir passé une vie pleine d'amertumes, & éprouvé ce que l'adversité a de plus cruel pour une femme esclave de ses faiblesses.

Il me reste à peine assez d'espace dans ma lettre, pour placer le nom de votre pere, Orreri.

LETTRE X.

MON CHER HAMILTON,

Vous me paraissez si content des remarques que j'ai faites sur Vanessa, & vous avez témoignez une si grande satisfaction de mon recit concernant Stella, que probablement vous voudriez que Swift eût eu autant de femmes que Salomon, pour me donner l'occasion de vous faire tous les

jours une histoire galante. Il est vrai que mon ami le Docteur fréquenta le beau sexe ; mais il en fit plutôt son amusement que son admiration. Il conversait souvent avec les Dames, & il a rempli plusieurs pages de leurs louanges. Les charmes de son esprit lui acquirent le titre d'amant sans le moindre secours du cœur. Il joignait aux agrémens de l'esprit une fierté indomptable, soutenue par le caractère de son génie, & par une indifférence naturelle. Vanessa dut la perte de sa réputation à ces étranges effets ; & Stella vécut avec la douleur d'être sa femme sans en porter le nom. Si nous examinons soigneusement Swift par rapport aux femmes, nous verrons qu'il s'amusait beaucoup plus de leurs charmes que de leur personne. Dans ses descriptions amoureuses il leur par-

lait

fait plus le langage de l'affectation, que celui du cœur. Quand il s'est avisé de peindre quelque beauté, ç'a été avec des couleurs si sombres, sans goût, sans expression, & sans graces. Si vous relisez plusieurs de ses piéces adressées à Stella, vous y trouverez plus d'affection que de desir, plus d'amitié que d'amour. Témoin cet endroit.

« Vous aviez déja passé le printems de vos charmes, lorsque » pour vous, aimable Stella, j'ai » formé sur ma lyre de tendres » accords. Je ne dois plus vous » rappeller ni les blessures reçues » des fléches de Cupidon, ni les » agaceries aimables, ni le langage amoureux de vos beaux » yeux. Permettez-moi d'être » toujours de vos amis; mais pardonnez-moi si je me dérobe à » l'amour ». La plupart des piéces

de Swift adreſſées à Stella ſont une répétition d'images variées, où il s'excuſe de n'avoir pas eu d'amour pour elle.

Dans les éditions des œuvres de Swift on a non ſeulement mêlé les ſujets & tranſpoſé les dattes, mais la plupart de ces éditions ſont défigurées & remplies de puérilités. Il y a auſſi quelques ſatires perſonnelles, & conſéquemment peu amuſantes. Telles piéces qui pourraient nous amuſer agréablement, ont un merveilleux ſi propre à l'Auteur, qu'on n'a jamais pu les bien entendre. Si nous faiſons un examen général des divers genres de ſes poëſies, comme de tous ſes autres ouvrages, nous trouverons par-tout un génie ſurprenant & biſarre, une imagination féconde, des idées vives, des deſcriptions fleuries, & une ai-

greur excessive dans ses satires. Son imagination inquiéte & agitée par sa grande ambition qu'il ne pouvait satisfaire, l'a empêché d'entreprendre aucun ouvrage en vers d'une longue haleine. Né également pour la satire & pour la louange, son esprit était propre à tous les genres : tantôt il paraît comme un aigle enchaîné au milieu des airs : tantôt il brise ses chaînes & s'amuse à répandre un fiel ingénieux sur ces insectes de la littérature, qui bourdonnaient sans cesse autour de lui.

Après avoir lu le volume de ses poësies, je l'ai considéré comme un hieroglyphe Egyptien, qui, sous une apparence énigmatique & souvent indécente, renferme des leçons de sagesse & souvent une morale profonde. Les sujets de ses piéces sont ennuyeux, &

l'exécution péche par d'agréables défauts. Swift condamna les graces apprêtées dont les Dames se servent pour parer leur beauté naturelle, comme une chose qui choque la décence.

Il avait ses raisons pour s'irriter contre cet usage. Il l'a bien fait voir dans le portrait qu'il a fait de sa Célie avec les plus noires couleurs, pour cacher aux yeux des jeunes gens sans expérience les attraits éclatans d'une mortelle si attrayante, qui lui auraient attiré les hommages dûs à une Déesse. Mais quelque bonnes que soient ses raisons, il est condamnable d'avoir parlé sans ménagement de ce sexe aimable, fait pour nous plaire, & qui en récompense mérite nos soins les plus assidus.

Les désagrémens sans nombre que Swift s'attira dans sa jeunesse,

le jetterent dans une misantropie farouche. S'il avait eu l'esprit plus content & plus égal, je crois qu'il aurait regardé les beautés de la nature avec un œil plus tranquille. Par-là il aurait conservé l'usage de sa raison jusqu'au dernier instant de sa vie, pour laquelle Horace suppliait tant Apollon.

O sécourable Apollon, je te prie du plus profond de mon ame de me faire jouir de toutes les douceurs de la vie, & ne permets pas que je traîne une honteuse vieillesse, & que je manque jamais de lyre! (1).

Je crois vous avoir dit qu'il était si orgueilleux, qu'il accorda à peine quelques marques d'ami-

(1) *Frui paratis & valido mihi*
Latoe dones, & precor integrâ
Cum mente; nec turpem senectam
Degere, nec cytharâ carentem.

tié à ceux qui lui plaiſaient, ou qui lui faiſaient honneur. Nous devons pluſieurs de ſes poëſies à ces deux différentes claſſes d'hommes, dont le nom eſt fréquemment répété dans les piéces adreſſées à Stella, ou dans d'autres où il les a immortaliſés. Il a traité ſes amis ſuivant leur rang, avec un ſtile proportionné à leur élévation. Il a mêlé beaucoup d'eſprit & de nobleſſe & un ſtile délicat dans les piéces adreſſées au Comte d'Oxford, au Milord Peterbowough, à Carteret, à Pultneig. Je crois que je puis en ajouter deux autres; l'une adreſſée à la Comteſſe de Winchelſca; l'autre à Bridy Fleyde. Ces grands noms le mirent en réputation, & toute la gloire tourna à ſon avantage. Je n'ai jamais vu aucun vers en l'honneur du Milord Bolingbroke, ſon généreux défenſeur.

Je crois qu'il a gardé un ſilence profond ſur cet article, comme Virgile a fait en vers Horace, ſans en laiſſer ſoupçonner la cauſe.

Il eſt aiſé de voir les différens ſtiles qu'il a employés dans les piéces adreſſées à Pope, à Gay, à Delany, & à Young. Il écrivait à ces quatre derniers d'un ſtile familier, naturel & rempli d'affection : auſſi c'étaient ſes amis intimes, avec leſquels il déſirait de deſcendre dans le royaume ſombre.

Je viens de jetter les yeux ſur un poëme intitulé, la Mort & Daphné, qui me rappelle une aventure relative à Stella. Swift, peu de tems après notre connaiſſance, m'introduiſit chez elle. Après une demi-heure de converſation, elle me demanda ſi j'avais vu le poëme du Docteur

ſur la Mort & Daphné. Comme je lui répondis que je ne le connaiſſais pas, elle entra ſur le champ dans ſon cabinet, & m'apporta le manuſcrit dont elle me fit la lecture. Pendant tout ce tems le Doyen corrigea ſa mauvaiſe prononciation, & les faux tons qu'elle donnait en liſant. Auſſitôt qu'elle eut achevé, elle me dit en badinant que le portrait de Daphné (1) était fait ſur elle. Je la priai de me diſpenſer de le croire. Je lui proteſtai que je ne voyais pas le moindre trait qui lui reſſemblât. Le Doyen, en éclatant de rire, me dit : Vous croyez faire votre cour à Madame en lui parlant ainſi ; mais vous vous trompez. Madame a mieux aimé être une Daphné peinte de ma main, qu'une Sachaciſſa par un

(1) Daphné, fille du Fleuve Penée, & maîtreſſe d'Apollon.

autre. Stella me confirma avec vivacité ce que le Doyen m'avait dit. De ſorte que je n'eus d'autre moyen pour réparer ma faute, que de lui dire à l'oreille, en la conduiſant pour dîner: *Madame, j'ai trouvé ſa main ſéche & froide comme du marbre.*

Vous voyez par-là le pouvoir que Swift avait ſur le ſexe. Vous rirez ſans doute beaucoup en apprenant que ſa maiſon était une académie de femmes, qui l'écoutaient depuis le matin juſqu'au ſoir avec une patience & une aſſiduité ſans exemple, & qu'on n'aurait pas eu pour l'amant le plus redouté, fût-ce le Grand Seigneur.

Le Docteur fut redevable aux Dames de la publication de ſes vers; ſans elles ils n'auraient jamais vu le jour. Auſſitôt qu'il avait achevé quelque piéce, il

la communiquait à ſon ſénat fémele, qui décidait ſur le champ & en prenait copie. Swift, naturellement ſédentaire, travaillait beaucoup, & aucune de ſes aréopagiſtes n'oſait l'interrompre. Il congédiait ſans façon ſes gens, & ſur-tout les importuns.

Jamais il n'a été ſi flatté ni ſi bien obéi dans ſes commandemens; auſſi le pouvoir deſpotique l'aveuglait ſouvent, lui faiſait lâcher la bride à ſes paſſions, lorſqu'il aurait dû les retenir dans des bornes étroites. Je ſuis fâché de voir qu'il a ſacrifié quelquefois des nations entieres à ſon reſſentiment. Des réflexions de cette nature ne méritent pas la moindre juſtification.

Vous lirez ſon *Acerrima* avec mépris, & ſon *Minutiæ* avec chagrin; mais je puis dire que, quoiqu'il ait traité des ſujets bas,

il a toujours conſervé beaucoup de délicateſſe dans ſa verſification. Ses expreſſions & ſes penſées ſont plus ſerrées que dans aucun Auteur de ce genre. Titien (1), jettant ſur la toile des traits qui peuvent avoir été répréhenſibles, eſt moins coupable que Swift compoſant des énigmes, qui le feront à jamais connaître pour un ſatirique.

Vous trouverez à la fin du volume deux traités latins : le premier eſt une Epître à Sheridan : le ſecond une deſcription des rochers de Carberi en Irlande. Le

(1) Titien, peintre très-célébre, né à Cador dans le Frioul en 1477, mort en 1576, âgé de 99 ans. Tous les Souverains de l'Europe ambitionnaient d'être peints de la main de ce grand homme, qui fut comblé de leurs libéralités. Le Roi poſſéde pluſieurs tableaux de ce grand maître ; il y en a auſſi au Palais Royal.

Doyen était extrêmement jaloux que ces deux piéces latines fussent imprimées parmi ses ouvrages. Il a eu plus de vanité d'avoir fait ces deux traités, que de tous ses autres ouvrages Anglais. On dit que Milton préféra le Paradis reconquis au Paradis perdu. Je ne crois pas qu'il soit possible de pardonner cette préférence. Swift n'est pas dans le même cas. Quoiqu'il sçût parfaitement le Latin, il n'était pas bon Poëte en cette langue. Si les rochers de Carberi & l'Epître à Sheridan avaient été la production d'un autre, elles auraient essuyé une critique rigoureuse de la part du Doyen. Je finis ici le volume de ses poësies, qui insensiblement m'a fait écrire une lettre plus longue que je n'avais intention de la faire. Adieu, mon cher Hamilton.

Soyez toujours vertueux, & lisez souvent Horace.

LETTRE XI.

LE troisiéme volume des ouvrages de Swift contient les voyages de Guliver dans les pays étrangers : savoir, à Liliput, à Brodignac, à Laputa, & au pays des Houghnms. Il a semé dans ces voyages une morale politique, dans laquelle il semble avoir déployé toute la force de son génie & toute la subtilité de son esprit.

Il représente les habitans de Liliput comme réfléchis dans un miroir convexe, qui les rend d'une très-petite taille; & les habitans de Brodignac, par l'effet d'un miroir concave, deviennent d'une taille gigantesque & mon-

ftrueufe. Dans Liliput on voit une quantité de petits infectes fous une forme humaine, engagés ridiculement dans des affaires d'une grande importance. A Brodignac on voit des monftres d'une groffeur énorme employés à des babioles.

Guliver obferve avec une attention fcrupuleufe la jufte proportion des divers objets ainfi diminués & aggrandis. Il s'amufe trop fur ces rufes optiques, & laffe l'efprit par de fréquentes répétitions. Il exerce librement fa verve en certains endroits, où il me femble attaquer la religion.

Dans la defcription de Liliput il n'a en vue que l'Angleterre. Celle de Blefufca regarde la France : il n'a pas continué long-tems fon badinage fur ces deux rivales. Il lance à propos des traits

ſatiriques ſur pluſieurs abus de notre gouvernement. Dans le ſixiéme chapitre de ſon voyage de Brodignac, il a un détail (1) de l'état général de l'Europe rempli d'obſervations curieuſes, mais détrempées avec le fiel qui coulait naturellement de ſa plume. Il eſt irrité des procédés des Cours de Juſtice ; il ſe plaint d'être preſque ruiné par un procès, qu'il gagna à la Chancelerie à force d'argent. On ſait que de pareils exemples ſont fréquens dans nos tribunaux, Mais ils ne nous autoriſent pas à détruire l'eſprit de nos loix bonnes dans leurs principes. Ce jugement fut pour lui du vin d'abſynthe, qui ſe ſerait changé en vinaigre à force

(1) Ce Roman ingénieux a été traduit en Français, ainſi que le Conte du Tonneau : mais tous les deux ſont défigurés ; & l'on ne peut goûter de vrai plaiſir, qu'en les liſant en Anglais.

d'être gardé. Le Chancelier Bacon dit qu'il vaut mieux mourir subitement d'une main ennemie, que de languir empoisonné par un traître.

Le septiéme chapitre de Brodignac contient une satire sur la structure de l'espéce humaine. On voit par-là que l'Auteur ne voulait pas laisser échapper la moindre occasion d'avilir & de ridiculiser notre espéce.

Il se présente ici naturellement une réflexion qui me fait admirer & reconnaître la sagesse de la divine providence. Swift, ce grand génie, cet esprit universel qui avait pris à tâche de se moquer de tout l'univers, a souffert sur ses vieux jours tout ce que l'adversité a de plus cruel, & toutes les infirmités, ausquelles la nature humaine est sujette. Un tel exemple devrait bien rabaisser notre orgueil.

Les Liliputiens & les Brodigniens fourniſſent des aventures ſi ridicules, qu'Héraclite, ce Philoſophe ténébreux, tout pleureur qu'il était, en eût ri à gorge déployée. Il y a beaucoup de délicateſſe & une narration agréable. Il a répandu pluſieurs traits de ſatire ſur toutes les parties répréhenſibles de notre gouvernement. Dans d'autres il ſemble avoir eu en vue quelques particuliers. Les obſervations que Guliver fait ſur l'éducation, ainſi que ſes progrès dans les inſtitutions de Licurgue, ſont très-utiles. En liſant les deux premieres parties de ces ouvrages, je crois que vous trouverez une grande reſſemblance entre certains paſſages de Guliver à Liliput, avec le roman de Cirano de Bergerac, Français d'un grand eſprit & d'un génie tranſcendant: il reſ-

semblait à Swift. Cirano ne connut pas le prix & les avantages que l'on retire des sciences. Il avait une imagination vive, agréable, & il a introduit dans son Roman philosophique le sistême de Descartes, où se trouvent des traits satiriques contre les Philosophes & les Astronomes de son siécle. Le Doyen a suivi son exemple en quelques endroits.

Guliver (1), dans son voyage à Liliput, a parlé indécemment de la résurrection, qui est un des dogmes capitaux de la religion chrétienne. Pourquoi la résurrection serait-elle refusée à l'homme ? ou pourquoi paraîtrait-elle si extraordinaire en elle-mê-

(1) Ce Roman ingénieux a été traduit en Français par l'Abbé des Fontaines, qui, trop jeune alors, est convenu depuis de la faiblesse de sa traduction.

me? tandis que dans les végétaux la ſemence meurt & ſe corrompt avānt qu'elle puiſſe ſe reproduire avec la même beauté qu'elle avait ſous la forme d'une plante. Mais je m'apperçois que je ſors de ma ſphere. Permettez-moi d'achever l'analyſe des voyages de Gulìver, dont la concluſion, je veux dire la ſuite de Guliver à Brodignac, contient une ſatire agréable. Je ſuis, mon cher Hamilton, autant par devoir que par inclination, votre meilleur ami, Orreri.

LETTRE XII.

MON CHER HAMILTON,

La troiſiéme partie des voyages de Guliver roule en général ſur les Chimiſtes, ſur les Mathéma-

ticiens, & ſur les hommes à projets.

Swift ſavait peu les Mathématiques; & il était prevénu contre elles, dès qu'il réfléchiſſait ſur les étranges effets qu'elles produiſent dans ceux qui s'appliquent trop à cette ſcience. Pour moi, je ne trouve aucune partie de la littérature qui ait donné plus de force à l'eſprit, & qui ait procuré de ſi grands avantages aux hommes, que les différentes branches de cette ſcience compriſes ſous le nom de Mathématique. L'abus de cette étude, les recherches folles & inutiles ſont à la vérité de vrais ſujets de ſatire. Car toute ſcience devient une folie, lorſqu'elle s'écarte de ſon objet. Mais les démonſtrations ſcientifiques ſont claires, quand elles peuvent s'appliquer aux beſoins de la vie, & lorſque

ſans aucune chaîne elles peuvent ſe dégager librement; ſemblables à une conſtitution ſaine, elles deviennent plus fortes par l'aliment qu'elles ont pris, pourvu qu'elles ne ſoient point embarraſſées par la fatigue de la digeſtion.

Le Lord Bacon a fait voir clairement l'inutilité des progrès de quelques pédans orgueilleux dans cette ſcience, & leur témérité à nous donner des régles générales pour des maximes arbitraires, ou pour des expériences haſardées. Swift a ſuivi différemment le même plan. Il a traité ſon ſujet d'une maniere comique, & par conſéquent plus amuſante. Le fiel (1) de la ſatire corrige quelquefois les plus grands défauts avec plus de force & plus d'avantage, que la plus ſévere morale.

(1) . . . . . : *Ridiculum acri*
Fortiùs ac meliùs magnas plerumque ſecat res.

Il ne ſerait pas raiſonnable de condamner les expériences utiles & leurs juſtes applications ; mais il eſt bon de ridiculiſer les folles entrepriſes & les productions biſarres de certains téméraires. Ceux-ci ſont ſemblables à Ixion qui, ayant embraſſé une nue au lieu d'une Déeſſe, infecta le monde de Centaures ; tandis que Jupiter dans les bras de Junon & d'Alcmene, décora l'univers d'un Hébé & d'un Hercule.

Quelque étranges que ſoient les deſcriptions de l'Iſle volante, ainſi que les mœurs & les projets divers des Philoſophes de Legado, c'eſt un tableau rempli de beautés voilées avec beaucoup d'art & d'eſprit. C'eſt préciſément une ſatire ſur les Aſtronomes, & ſur les Mathématiciens qui ſe ſont tellement adonnés aux aſtres, qu'ils ont négligé leur for-

tune & oublié leur patrie, pour connaître l'œconomie & l'ordre du monde planettaire. Si l'on examine attentivement le Roman de Swift, on verra qu'il a eu pour but de prouver que les découvertes philoſophiques, qui ſemblent être à préſent connues aux ſavans, ſont encore très-incertaines, & qu'elles ſeront peut-être un jour auſſi décriées que les axiomes d'Ariſtote le ſont aujourd'hui. Les principes d'Iſac Newton pourront dans la ſuite des tems tomber dans l'oubli. Il eſt une mode en Philoſophie comme en toute autre choſe. Les raiſonnemens des quelques Philoſophes ont ſans doute des fondemens plus ſolides que les raiſonnemens de quelques autres: mais je penſe comme Swift, que la Philoſophie la plus ſuivie juſqu'à préſent n'a pas expliqué

beaucoup de difficultés qui se rencontrent dans les phénomènes de la nature. Je veux bien croire que Dieu nous a voulu cacher absolument la connaissance parfaite de plusieurs points de la Philosophie ; de sorte que nous n'arriverons jamais à cette perfection, quoique nous osions nous flatter d'y avoir déja atteint : en sorte que nous pouvons dire avec Cicéron :

Dans toutes choses, & sur-tout dans les connaissances de la Physique, je vous dirais plutôt ce qui n'est pas que ce qui est (1).

Le projet que Swift a imaginé de faire une méthode commode & facile, avec laquelle on pourrait écrire un traité sur chaque science, par le moyen d'un in-

(1) *Omnibus ferè in rebus, & maximè in physicis, quid non sit citiùs, quàm quid sit, dixerim.*

strument

ſtrument, eſt une ſatire ingénieuſe. Elle s'adreſſe préciſément à ces Auteurs, qui, au lieu d'écrire de leur propre fonds, s'aviſent de faire de mauvaiſes compilations par le ſecours des dictionnaires & de tous les lieux communs; en ſorte que ni les pieds ni la tête ne ſe rapportent pas au reſte du corps (1).

Le projet d'abréger le diſcours en réduiſant les polyſyllabes, & en omettant les verbes & les participes, fronde un abus de la Langue Anglaiſe, dont le dialecte eſt naturellement rude & s'augmente encore tous les jours. Comme Swift était ſcrupuleux ſur la prononciation de ſa Langue, il n'a jamais rien laiſſé échapper qui pût lui bleſſer l'oreille: je me ſouviens d'avoir vû un di-

(1) ——— *Ut nec res, nec caput uni Reddatur formæ.* Hor. Art. Poët.

ctionnaire manuscrit, qu'il avait fait des mots durs pour l'usage de ses Académiciennes.

Dans le sixiéme chapitre, il a répandu un fiel ingénieux, mêlé d'un peu trop d'aigreur : tantôt contre les Magistrats & contre certains politiques : tantôt contre les femmes ; & sa satire un peu trop libre a descendu quelquefois jusqu'à la basse plaisanterie.

Il doit toujours régner dans la satire un esprit de candeur ; sinon, le sel dont elle est assaisonnée, est hors d'œuvre & perd tout son prix. Les peintures qui blessent notre délicatesse, ne font que des effets passagers sur nos esprits ; elles nous offensent même & nous révoltent. Je n'examine pas ici si l'esprit, le sentiment, & la morale doivent paraître sous des dehors si odieux. Je suis fâché de voir que Swift

ait entremêlé ses ouvrages de semblables piéces, qui cependant ne paraissent pas avoir été faites à dessein, ni dans de mauvaises vues. Je crois volontiers que c'est plutôt par une disposition naturelle, à laquelle il ne pouvait se refuser.

Guliver finit son voyage à Laputa d'une maniere négligée & à la hâte : ce qui me fait croire que s'ennuyant lui-même il l'écrivait aussi vîte qu'il pouvait pour s'en débarrasser. Autrement je ne comprens pas pourquoi il nous a laissé en si beau chemin; ou pourquoi il aurait voulu nous priver de la scène curieuse où le Gouverneur de l'Ile de Glubdurig, savant Nécromancien, devait nous faire paraître des revenans. Je n'ai pas le tems de vous dire tout ce que je pense sur ce sujet, qui réveille ma curiosité

sans la satisfaire. J'ai vu à regret disparaître si promptement tant d'illustres morts, dont plusieurs tiennent un rang distingué dans l'histoire. Dans ma lettre prochaine, je tâcherai de les retenir plus long-tems dans les champs de Leicester, que Swift ne leur a permis de rester dans l'Isle des Sorciers.

Je suis, mon cher Hamilton, votre affectionné pere, Orreri.

LETTRE XIII.

MON CHER HAMILTON,

Je crois qu'il est assez difficile de pénétrer quel a été le dessein du Docteur Swift, en faisant parler des spectres, dont la conduite & les entretiens sont d'aussi

peu de conſéquence, que les revenans des farces de Gai. Swift a eu ſans doute en vue d'attaquer la conduite de quelques perſonnes qui avaient été en place, pour faire paſſer leurs noms à la poſtérité, & de les dépouiller des noires couleurs, ſous leſquelles elles avaient paru autrefois. Si ſes intentions ont été telles, il a manqué ſon objet. Sa diſpoſition naturelle à la raillerie, l'a entraîné ſi loin, que la morale, qui devait naître d'une telle fable, eſt entierement enſévelie dans l'obſcurité.

Alexandre le Grand eſt la premiere ombre qui paraît ſur la ſcène. Guliver nous ayant fait entendre que le vrai ſpectre Grec avait été perdu, le conquérant de l'Aſie déclare à ſon honneur qu'il eſt mort d'un excès de vin, & non par le poiſon. Voilà une

obſervation très-inutile ; vu que le fantôme paraît dans le même équipage qu'il était à la tête de ſon armée, préciſément après la bataille d'Arbelles. Je vous avoue que je conçus de grandes eſpérances au récit d'un fait ſi important. Je déſirai ardemment de le voir paraître après cette bataille. Les marques de compaſſion & de générosité, qu'il fit éclater envers la famille de Darius, ſont des actions héroïques dignes de la poſtérité. On trouve encore beaucoup de traits à ſon honneur. Son regard bienfaiſant ſur Pindare, en épargnant la maiſon de ce Poëte lorſqu'il raſa la ville de Thèbes, ſemble mériter une reconnaiſſance perpétuelle de tous les Poëtes à venir. Sa viſite au tombeau d'Achilles, l'amitié qu'il eut pour Ariſtote, la confiance qu'il eut en ſon Médecin, ſont

des preuves suffisantes de l'humanité d'Alexandre. Mais quand nous considérons les débauches dans lesquelles il est tombé, nous voyons combien l'empire des passions est à craindre pour nous lorsqu'elles nous gouvernent, puisqu'elles ont changé les qualités du cœur du plus grands des hommes.

Dès que nos mœurs se corrompent, nos qualités sont avilies par nos propres défauts (1).

Il est évident, mon cher Hamilton, que Swift avait conçu une aversion étrange pour Alexandre ; puisqu'il cherche à le rabaisser d'une maniere si adroite qu'il me fait souvenir de la visite qu'Auguste rendit au tombeau de ce grand homme à Alexandrie. A l'arrivée de l'Empe-

(1) *Utcumque defecêre mores,*
Dedecorant benè nata culpæ. Horat.

reur, le corps du héros Macédonien était encore en son entier avec toutes ses proportions, & d'une telle fraîcheur, qu'Auguste en lui touchant seulement le nez le défigura.

Annibal ne paraît sur la scène que pour réprimander Tite-Live, qui nous raconte une chose incroyable au sujet de ce grand Capitaine. Selon l'historien, il avait fait porter une grande quantité de vinaigre pour percer les Alpes. Mais comme le vinaigre est un dissolvant, Annibal pouvait fort bien avoir fait quelques expériences sur l'effet de cette liqueur, & l'employer utilement à faciliter des ouvertures, peut-être déja préparées pour cet effet. Il n'est pas étonnant que dans ce siécle d'ignorance, une pareille épreuve conduite avec art n'ait été regardée comme une

eſpéce de miracle. Ainſi Tite-Live ſemblait être autoriſé à en parler, comme d'une vérité reconnue dans un tems où les Romains ne pouvaient être vaincus que par des efforts ſurnaturels. Le Docteur, ennemi des gens de guerre, croit que le Général des Carthaginois ne mérite pas de l'occuper plus long-tems ; & il ſe hâte de faire paraître ſur la ſcène le Sénat de Rome : ce qui lui fournit une occaſion favorable pour critiquer une certaine Académie de nos jours ; ce qu'il fait d'une maniere qui ſent plus le Cinique dans ſon tonneau, que le libre & cauſtique Rabelais, tranquille dans ſa chaire.

Pompée & Céſar paraiſſent ſeulement pour ſervir de relief à Brutus, le favori de Swift. Céſar avoue franchement à Guliver que les plus grandes actions de

sa vie, n'égalent pas celle de la lui avoir ôtée. Il aurait fallu rendre au Dictateur au moins la justice de le reconnaître pour le plus grand politique, le plus grand Orateur, & le premier Capitaine de son tems : siécle fertile en grands hommes ; siécle où l'ambition était à peine regardée comme un crime : tems où le pouvoir d'un seul maître était devenu nécessaire. Pompée aurait pris en main les rênes du gouvernement, si César ne s'y était opposé. Si les meurtriers de ce Dictateur eussent rendu la liberté à leur pays, ils se seraient acquis plus de gloire, & ils auraient montré que César & non Rome avait dégénéré. Si nous devons juger du meurtre de ce grand homme par les suites fâcheuses qui en arriverent, le ciel parut le désapprouver. Un

fort pareil attendait ses conspirateurs, qui périrent tous de mort violente. Brutus expirant se rappella les bienfaits de César. Il prononça d'un ton lamentable que la vertu qu'il avait cru adorer n'était qu'un vain nom, & qu'il n'en avait vu que l'ombre. De sorte qu'il manqua de cette force d'esprit, qui accompagne jusqu'au tombeau l'homme véritablement vertueux. Dans la galerie du Grand Duc de Toscane il y a une très-belle tête de Brutus, commencée par Michel-Ange. On voit dans les traits du Romain toute la noirceur de son crime; mais cette tête n'est point achevée, & on lit au bas cette inscription: *Le Sculpteur* (1), *en tirant du marbre le portrait de*

(1) *Dum Bruti effigiem Sculptor de marmore ducit,*
In mentem sceleris venit, & abstinuit.

Brutus, se rappella son crime, & le ciseau lui tomba des mains.

Si Brutus a été criminel, c'est par une fausse idée qu'il avait de la vertu. César fut plus doux, mais moins vertueux; & il fit de grandes fautes, dont la plupart ont servi de lustre à ses vertus. Un excellent Auteur moderne a peint César comme un très-grand mangeur. Il nous dit que lorsqu'il assistait aux festins publics, il prenait dans la matinée un vomitif pour exciter son appétit. Le fait est vrai. Mais il me semble que l'Auteur aurait bien mieux fait de se taire sur cet article. Il paraît raisonnable de croire que César contracta cette habitude par l'avis de ses Médecins, qui lui ordonnerent ce régime, comme le préservatif le plus sûr contre les accès d'épilepsie, ausquels il était fort su-

jet. Votre grand-pere qui avait beaucoup de physique, m'a souvent dit que ces sortes de convulsions arrivaient naturellement après avoir mangé, & qu'elles devenaient violentes à proportion que l'estomac était surchargé. César était si scrupuleux à garder les dehors d'une conduite sage, qu'il craignait d'exposer à la vue les faiblesses de son tempérament. De-là cette maniere de vivre, qui lui a quelquefois attiré des reproches. Cette opinion, mon cher Hamilton, est bien fondée; car tous les Auteurs conviennent que César vivait fort sobrement.

César doit nous servir d'exemple, & nous faire voir combien le meilleur caractere & les plus grandes qualités perdent de leur prix, lorsqu'elles ont pour objet une fausse gloire, & qu'elles sont

accompagnées d'une ſoif immodérée d'ambition. L'hiſtoire de Brutus doit nous faire craindre de même les ſuites funeſtes d'une vertu mal entendue, qui peut produire des effets étranges dans l'eſprit le plus fort, lorſqu'on la ſuit en aveugle, ou qu'on la porte trop loin.

Guliver a donné cinq compagnons à Brutus, Junius Brutus, Socrate, Epaminondas, Caton le Cenſeur, & Thomas Morus. Il n'était pas aiſé d'augmenter ce *Sextumvirat*. Mais je crois que ſa critique eſt trop ſévere, lorſqu'il dit que tous les ſiécles futurs ne pourront fournir un ſeptiéme. Chaque ſiécle a produit des hommes vertueux, & de grands génies. Les hommes ont toujours été les mêmes, & ſouvent les plus grands génies ont eu les plus grands défauts. Les

Poëtes, les Historiens immortalisent souvent des personnes fort ordinaires, & leur attribuent des perfections qu'elles n'ont jamais eues ; tandis que d'autres d'un grand mérite restent ensévelies dans l'oubli.

Dans cet illustre *Sextumvirat*, Socrate & Thomas Morus méritent indubitablement les premieres places. La vertu farouche de Junius Brutus révolte la nature & tout homme sensible. Les services importans du pere peuvent seuls faire oublier la barbarie de son fils. Je suis bien persuadé que si le Docteur Swift avait été pere, il n'aurait pas parlé de Junius Brutus.

C'est avec Epaminondas que nâquit & mourut la gloire de Thèbes. Il surmonta par de rares talens les plus grandes difficultés, & se fit une réputation immor-

telle. Souvent un concours d'heureuses circonstances a fait de grandes réputations ; mais Epaminondas n'a dû qu'à lui-même tout l'éclat de sa renommée.

Je ne crois pas que Caton le Censeur mérite bien de tenir un rang parmi ces illustres morts. Il condamnait avec justice la dépravation des Romains, & les censurait avec une sévérité sans exemple. Mais il me semble qu'il a été un peu trop indulgent pour lui-même, & qu'il n'a point toujours agi par cet amour de la vertu, dont il prononçait si souvent le nom. Orgueilleux & plein de caprices, il fut l'ennemi déclaré de la Poësie & de tous les arts. Il était d'une avarice si sordide, que Rhadamante, dans les Dialogues de *Fenelon*, après avoir jetté quelques regards sur ses talens, après lui avoir reproché

ſes uſures, conclut à ne point l'admettre dans les champs Eliſées. Auſſi ne l'a-t-on fait que portier de cet heureux ſéjour ; & cette place lui convient à merveille : elle lui donne lieu de ſatisfaire la démangeaiſon qu'il avait de tout cenſurer. Il a le tems d'examiner toutes les ombres qui ſe préſentent pour entrer dans ces champs fortunés, & la liberté de fermer la porte à celles qui ne méritent point d'y être reçues. Rhadamante lui donne de l'argent pour payer à *Caron* le paſſage de ceux qui n'auront pas dequoi le payer. Mais il l'avertit qu'il le punira très-ſévérement, s'il s'aviſe de prêter à uſure. Que Fenelon & Swift ont penſé différemment ſur Caton ! L'un le croit indigne de mériter une place dans les champs Eliſées ; & l'autre lui

donne un rang distingué parmi les plus grands hommes de l'antiquité. De cette diversité d'opinions on pourrait se former une idée des caracteres différens de l'Archevêque & du Doyen.

Guliver finit ce chapitre, après avoir reconnu un grand nombre de persónnes illustres, dont il tait le nom : ce qui m'oblige à finir ma lettre. Vous descendrez un jour au royaume sombre ; lorsque vous y serez, je souhaite que vous puissiez y rencontrer Swift, qui, alors moins cinique & plus instruit, vous recevra avec plaisir dans la compagnie, dont il a exclu tant de grands hommes des siécles présens & futurs.

Je suis, &c. Orreri.



LETTRE XIV.

GUliver, las de faire parler des héros, change la scène dans le huitiéme chapitre. Il passe en revue les Poëtes & les Philosophes qui ont travaillé successivement pour la gloire, comme César fit pour l'autorité, & Brutus pour la liberté. Il fait paraître Homere & Aristote à la tête de leurs Commentateurs. Notre voyageur dit qu'Homere était plus grand & plus affable qu'Aristote ; que malgré son grand âge il marchait très-droit, & qu'il avait des yeux très-perçans. Il est certain que la vieillesse d'Homere n'a pas rallenti sa vigueur. Vingt-six siécles n'ont pu l'affaiblir, ni dessécher ses nerfs,

ni rider ſont front (1). Guliver lui donne encore un agrément de plus, qui ſont de beaux yeux. Tout le monde ſait qu'il perdit la vue au milieu de ſa carriere. Mais par les productions d'Homere & de Milton, on peut conclure que les lumieres de l'eſprit éclatent davantage, quand elles ne ſont pas obſcurcies par les objets extérieurs. On diſait anciennement qu'Homere avait plus nourri d'hommes par ſes ouvrages, que Sylla, Céſar & Auguſte n'avaient pu faire tous trois enſemble. Le tems qui a détruit leurs images, a reſpecté les écrits du Poëte Grec : il a même conſervé dans les autres langues, non ſa premiere forme, mais la plupart de ſes beautés. Si Pithagore

(1) Le portrait que l'Auteur fait ici d'Homere, regarde ſes ouvrages & non ſa perſonne.

eût vécu de ce tems-là, il n'aurait pas imaginé une plus heureuse métempsicose. Mais si Homere avait été obligé de porter les divers ajustemens qu'on lui a faits depuis, il aurait eu souvent ses membres engourdis, & quelquefois disloqués. Il aimerait bien mieux, je pense, la parure naturelle qu'il a donnée lui-même à ses ouvrages, que tous ces colifichets à la mode, dont notre Poëte (1) Anglais l'a revêtu. Les Commentateurs de cet homme divin lui ont fait moins d'honneur que ses Traducteurs. Quelques-uns de ces pédans se sont épuisés à faire de pénibles observations sur des mots : d'autres l'ont parcouru à la hâte, & ses beautés immenses leur ont échappé. Les uns se sont efforcés de

(1) Pope a traduit en Anglais les ouvrages d'Homere.

trouver dans l'Ilyade & dans l'Odyssée tous les principes des arts & des sciences: les autres, accoutumés à peser des syllabes, se sont attachés aux endroits qu'Homere a négligés à dessein, & qui pourtant ne sont point encore à la portée de leur faible génie; incapables de le suivre dans ses élévations sublimes, ils tâchent de le mettre à leur niveau.

Homere & Aristote sont deux Ecrivains d'un caractere bien opposé; mais le Docteur *Swift* les rapproche, dans le dessein de tourner en ridicule leurs Commentateurs. Quand un siécle a vu paraître des productions de génie, aussi extraordinaires que celles d'Homere, ce bonheur est en quelque façon compensé par les mauvais Imitateurs & les Commentateurs ennuyeux, qui bien-

tôt succédent. Il en est de ces génies rares comme du soleil, dont la chaleur fait élever des vapeurs qui obscurcissent l'air, que son éclat embellissait. Mais quand un ancien aussi admiré qu'Aristote est réellement plein d'erreurs, & séduit par de faux principes, quelle foule de bévues les Commentateurs ne font-ils pas encore après eux ?

C'est pour mettre ce ridicule dans un plus grand jour, que Swift a introduit Aristote dans la compagnie d'Homere. La description de ce Philosophe représente la nature de ses ouvrages. Il ne marchait qu'avec peine & soutenu d'un bâton : il était maigre & chauve : il avait la voix faible & presque éteinte ; comme il n'avait pas l'esprit immortel d'Homere, il ne pouvait pas marcher droit. Le bâton qui le

ſoutenait, repréſente ſes Commentateurs qui ont rendu ſes fautes plus remarquables. Il avait de grandes qualités, mais peu d'agrémens dans l'eſprit; & ce qu'il a d'ornemens eſt ſemblable à ſa chevelure qui eſt rare & négligée. Sa voix caſſée caracteriſe la dureté de ſon ſtile. Avec tous ces défauts, Ariſtote a été un très-grand génie & d'une vaſte pénétration; mais il a peut-être porté plus de préjudice aux lettres, qu'il ne leur a réellement rendu de ſervices. Il s'attacha plus aux mots qu'aux choſes. Il embarraſſa la Philoſophie d'un cahos de termes de l'école, qui ſerviront de matieres à des diſputes éternelles, & qui ont retardé le progrès des ſciences. Il fit la guerre à tous ſes prédéceſſeurs, & jamais il ne cite un Auteur que pour refuter ſes opinions

nions. Aussi ambitieux de dominer sur les sciences, qu'Alexandre son éléve sur les hommes, il visait au despotisme, & il voulait être, non le Prince, mais le tyran de la Philosophie. Or, que peut-on attendre des Commentateurs qui ont voulu répandre du jour sur ses sophismes embrouillés, sans avoir pénétré son savoir? Ramus (1), ignorant fastueux, Scot (2), & tous les autres sans exception, doivent tenir un rang méprisable aux champs Elisées; séjour de l'éternel repos, où regnent la candeur, la vérité, les graces; mais demeure sombre & désagreable pour cette lie des Philosophes.

(1) Ramus, célébre Professeur du Collége Royal à Paris, qui fut tué malheureusement pendant le massacre de la Saint Barthelemi.

(2) Scot [Duns] natif de Dousten en Angleterre, surnommé le Docteur subtil.

Je fis venir, dit Gulivér, Descartes & Gassendi, & je les priai d'expliquer leur sistême à Aristote. Ce grand Philosophe avoua franchement les fautes de sa Philosophie naturelle, qui provenaient d'avoir trop donné à ses conjectures. Aristote convient que Gassendi avait rendu la doctrine d'Epicure aussi agréable qu'elle pouvait l'être, & il condamna les tourbillons de Descartes. Pour vous, mon cher Hamilton, je crois que vous serez de mon sentiment, & que vous préférerez toujours Aristote à Epicure. Le premier a fait du moins des expériences & des découvertes; & il nous a laissé sur la Philosophie des principes certains, quoique peu développés. L'autre, plein de vanité, ne cherchait qu'à séduire, & semblait ne rien croire lui-même des

principes qu'il soutenait. Il laisse le sort de toute chose au hasard : sa Philosophie naturelle est absurde, & sa morale n'a pas pour base la crainte de Dieu. Bayle, l'un de ses défenseurs les plus échauffés, dit qu'*on ne saurait dire assez de bien de l'honnêteté de ses mœurs, ni assez de mal de ses opinions sur la religion.* Cette maxime générale que *le bonheur ne consiste que dans le plaisir*, est le fondement d'une pratique pernicieuse ; quoique, par son état & son tempérament, il vécût selon les régles de la sagesse & de la frugalité philosophique. Content de la médiocrité de sa fortune, il bannissait tous les soucis, & sa santé valétudinaire le garantissait de l'intempérance. Il passait la plus grande partie de son tems dans son jardin, où il goûtait tous les

amusemens de la vie. C'est-là qu'il étudiait & qu'il enseignait. Cette douce situation contribua beaucoup à la tranquillité d'esprit, & à l'heureuse indolence qu'il goûta jusqu'à la fin. Cependant aux approches de la mort il sentit ébranler son courage, & il n'eut pas cette constance que le Chevalier Temple lui a attribué. Car lorsqu'il sentit qu'il n'y avait plus d'espérance, il s'enivra pour s'étourdir sur la destruction de son être, ou pour en émousser le sentiment; & il mourut plutôt en bacchante qu'en Philosophe (1).

J'avoue qu'Epicure a beaucoup de partisans parmi les anciens & les modernes. Cicéron entr'autres lui fait honneur de ses sentimens sur l'amitié. « Epi- » cure, selon cet Orateur, dit

(1) *Hinc stygias ebrius hausit aquas.*

» de l'amitié que de tout ce qui
» contribue à nous faire passer
» des jours heureux, la sagesse
» n'a rien trouvé de plus grand,
» de plus utile & de plus agréa-
» ble que l'amitié; & ce Philo-
» sophe a prouvé cette vérité non
» seulement par ses discours,
» mais encore plus par ses mœurs
» & par les actions de toute sa
» vie (1).

Les plus grands hommes du siécle d'Auguste, à commencer par cet Empereur, furent les sectateurs d'Epicure. Mécène, Lucréce, Virgile & Horace embrassèrent sa Philosophie, & illustrerent sa doctrine. Le Chevalier

(1) *De qua [amicitia] Epicurus quidem ita dicit, omnium rerum, quas ad beatè vivendum sapientia comparaverit, nihil esse majus amicitiâ, nihil uberius, nihil jucundius; neque verò hoc oratione solùm, sed multò magis vitâ & factis & moribus comprobavit.*

Temple trouve fort étrange qu'on ait déchiré ce grand homme après sa mort ; car la profondeur de son esprit, la maniere énergique dont il s'exprimait, la douceur de ses mœurs, les agrémens de son entretien, la sobriété de sa vie, & sa constance à la mort ; l'ont fait regreter de ses amis, de ses disciples, & chérir de tous les Athéniens. Temple impute cette injustice à l'envie & à la malignité des Stoïciens ; ou à quelques ambitieux avides de posséder la domination de cette secte, & qui ont mal interprété son premier principe, que *toute la félicité consiste dans le plaisir*, en l'attribuant seulement au plaisir des sens. A ceux-là succéderent les Chrétiens, qui croyaient les principes de sa Philosophie naturelle plus opposés à notre Religion, que ceux des

Platoniciens, des Péripatéticiens, & même des Stoïciens.

Pour revenir au Doyen, il rejetta également Epicure, Descartes & Gassendi.

Descartes fut en Philosophie une sorte de Chevalier errant, qui prenait sans cesse des moulins à vent pour des géants. Cependant, par la force d'une imagination vive, il hasarda quelques opinions, qui engagerent probablement Newton & d'autres Philosophes à faire des expériences suivies de découvertes très-utiles.

Gassendi a été regardé comme un des plus beaux génies du dernier siécle. Il était Docteur de Sorbonne & Professeur Royal en Mathématiques. Il nâquit en Provence en 1592, & mourut en 1655. Il recueillit soigneusement tout ce qui avait rapport à la

personne & à la Philosophie d'Epicure, dont il fit un sistême complet.

La description des Struldbrugs dans le dixiéme chapitre, est une piéce instructive & morale, mais qui demande de l'attention. Elle tend à nous faire réfléchir sur notre fin derniere, & à nous y faire résigner. La mort qui détruit l'immortalité des Strulbrugs, dépouille bientôt ce qu'elle a de terrible. Elle laisse son aiguillon, devient notre amie; & nous nous rendons joyeusement à ses décrets, parcequ'elle nous soulage de nos plus grandes miseres. C'est dans cette description que le Docteur brille admirablement. Effrayé des longues infirmités que traîne après elle une lente vieillesse, il craignait d'être un jour la triste image de ces malheureux Struldbrugs. Ces craintes furent

malheureusement accomplies; il devint la proie de la mélancólie la plus noire. Dans cet état déplorable il continua ses leçons, comme pour nous montrer qu'il était un exemple choisi par la providence pour mortifier notre vanité. L'homme ne peut trouver de vrai bonheur dans cette vie passagere, jusqu'à ce qu'il ait rendu le dernier soupir avec une douce résignation. L'esprit accablé sous son propre poids, tombe, & passe entre les bras de la mort comme un voyageur fatigué se livre au repos. C'est cetre fermeté stoïque qui fut l'objet des vœux d'Auguste, qu'Antonin le pieux fit paraître, & que tout sage devrait demander à Dieu. Que la providence vous guide, mon fils, dans toutes vos actions. Orreri.

LETTRE XV.

C'Est avec une grande repugnance que je ferai des remarques sur les *Houyhnmhs* des voyages extravagans de Guliver. Swift a répandu dans cette partie une misantropie révoltante. La peinture qu'il fait de la nature humaine, effrayerait l'homme le plus atrabilaire & le plus philosophe. Ses faillies, toutes spirituelles & toutes vives qu'elles sont, perdent ici leurs forces, & laissent dans l'esprit une impression désagréable. Je vous ai déja dit de ses autres ouvrages, que sa narration ennuie souvent, au lieu d'amuser, & qu'elle gâte même l'esprit, au lieu de l'instruire agréablement. Je passerai sous silence les *Yahos*. Mais je

n'aurais pas cru être obligé de justifier la nature humaine. Par-là je suis forcé de reconnaître la grandeur de Dieu, Auteur de toutes choses, qui nous a composés d'un esprit & d'un corps unis ensemble, & réciproquement affectés l'un par l'autre. Quoique leurs opérations soient entierement différentes, il est certain que le corps est formé d'organes propres au plaisir & à tous les besoins de la vie. L'esprit anime le corps, guide les appétits naturels, & les tient dans de justes limites. Mais la force naturelle de cet esprit est souvent plongée dans la matiere; & l'ame devient alors l'esclave des passions qu'elle devrait retenir. Notre cher Horace, quoiqu'Epicurien, reconnaît bien cette vérité quand il dit : *Il renferma dans du limon une por-*

tion du souffle divin (1).

Il n'est pas moins évident que cet esprit immortel a un pouvoir d'agir indépendant. Lorsqu'il a toute la culture dont il est capable, il quitte en apparence la prison dans laquelle il était enséveli, s'éléve dans les régions les plus spacieuses avec une force presque divine, & se range parmi les corps célestes qui nous sont à peine visibles. Nous pouvons alors expliquer la distance, la grandeur & la vîtesse des planettes : nous pouvons même prédire le tems fixe d'une comète & d'une éclipse du soleil. Ces connaissances & ces facultés nous prouvent bien la grandeur de l'esprit humain, & les effets surprenans de l'essence spirituelle qui est en nous, & qui dans un

(1) *Atque affigit humo divinæ particulam auræ.*

état si limité peut ainsi se délivrer de ses chaînes matérielles. C'est par cette prééminence de l'ame sur le corps, que nous sommes capables de voir l'ordre exact & la curieuse diversité des différens êtres, de considérer & de cultiver les productions de la terre, d'admirer & d'imiter enfin la sagesse & la bonté divine, qui regne dans tout le sistême de l'univers. C'est de-là que nous sont venues les loix morales pour la société : de-là nous nous attachons à copier ce grand maître incompréhensible dans son essence, mais qui a manifesté sa toute-puissance à nos yeux dans tous les ouvrages de la création. Ainsi nous appercevons une beauté réelle dans la vertu, une distinction entre le bien & le mal. La vertu se montre à nous sous une forme parfaite, agréable, & en-

nemie de l'intérêt, quand même il ferait à son avantage. Le vice au contraire est semblable à un glouton affamé, qui mange à l'excès pour vomir ensuite. Mais, dans la crainte où je suis de m'égarer, je m'arrête là. Je suis bien persuadé que la justesse de votre esprit, ennemie des préjugés, & l'étendue de vos lumieres vous feront mieux connaître la vérité, que tout ce que je pourrais vous dire là-dessus.

Swift tire ses observations de la force de ses principes. Car dans le pays des *Houyhnmhs*, il considere l'ame & le corps dans leur état de dégradation & d'avilissement. La premiere comme un vil esclave, est sujette aux appétits déréglés de l'autre. Swift semble dédaigner le mécanisme surprenant & la beauté de chaque partie de l'univers. Il ne se

ſouvient pas ſans doute de l'agréable deſcription d'Ovide. *Il voulut que l'homme marchât la tête élevée, qu'il regardât le ciel, & qu'il portât ſes regards aux aſtres* (1).

Swift, en peignant les *Yahos*, en devient un lui-même. La peinture qu'il a fait de *Houyhnmhs*, n'eſt ni agréable ni amuſante. Tout ce morceau & le précédent ſont froids & inſipides. Nous y voyons ſeulement le pur inſtinct des brutes privées des connaiſſances, qui dans leur ſphere étroite agiſſent pour leur conſervation immédiate; ſi elles font du bien, c'eſt parcequ'elles ſont incapables de faire du mal.

(1) *Os homini ſublime dedit, cœlumque videre*
Juſſit & erectos ad ſydera tollere vultus.
Metamorph. 1.

C'eſt aſſurément donner un très-vil caractere à des créatures, auſquelles l'Auteur voudrait trouver quelques marques de raiſon, plutôt que de les voir agir innocemment, lorſqu'elles n'ont ni la volonté, ni le pouvoir de faire autrement : car leurs qualités vertueuſes ſont ſeulement artificielles.

Swift, au milieu de toutes ces plaiſanteries, avoue que nous ne pouvons parvenir à modérer nos paſſions, à connaître notre grandeur, à augmenter les lumieres de notre entendement, & à élever notre ame au Tout-puiſſant, en contemplant ſes ouvrages, que par l'étude continuelle de l'eſprit humain.

Il eſt certain qu'il n'y a aucun individu parfait. Cependant l'aſſemblage des vertus qu'il renferme, ſera toujours remarqué

par quelques personnes intéressées à placer la nature humaine dans le rang le plus distingué. En effet nous devons gemir sur les fautes de ceux qui s'avilissent en s'écartant de l'intention de leur être. Souvent la vraie source de cette dépravation vient d'une mauvaise éducation, de l'indulgence déplacée des parens, ou de quelques autres mauvais principes, qui prennent leur source dans les préjugés du pays. Swift a très-agréablement tourné en ridicule plusieurs de ces erreurs, dans les premieres parties de son roman. Mais le voyage aux *Houyhnmhs* est une piéce insultante pour le genre humain.

Je me réjouis de bon cœur d'être parvenu à la fin de cette derniere partie des voyages de Guliver & de finir ma lettre sur les *Yahos*, en tournant mes re-

gards vers vous, mon fils, qui êtes l'objet de mes plus cheres espérances, & ce que je posséde de plus précieux sur la terre.

Votre pere, Orreri.

LETTRE XVI.

QUe ferons-nous, mon cher Hamilton, du quatriéme volume des ouvrages de Swift? Comment pourrai-je vous amuser avec des remarques sur des traités graves & sérieux, non seulement relatifs au royaume d'Irlande, mais encore aux affaires du tems? Il y a un écrit daté de 1708, au commencement de ce volume, intitulé: *Lettre d'un Membre de la Chambre des Communes d'Irlande, à un Membre de la Chambre des Communes d'Angleterre, tou-*

chant le texte sacramental. Cet écrit est précédé d'un avertissement instructif & curieux, composé & revu exactement par le Docteur Swift, & dans lequel il donne aux Presbitériens un ridicule affreux. Swift avait tant de droiture & de sincérité dans ses actions, qu'il conçut de l'aversion pour tout ce qui sentait la gêne & les formalités, & qu'il fronda ouvertement les usages de la politesse. Un caractere aussi bisarre convenait mal à la dignité respectable d'un grave Ecclésiastique. Aussi s'attira-t-il le nom d'homme peu religieux. Je me souviens d'une histoire à son sujet.

Peu de tems après qu'il fut fait Doyen de Saint Patrice, il allait passer la soirée chez Monsieur Raimond. A *Trim* près de *Dublin*, où il était Vicaire, les

Paroissiens, au son de la cloche, s'assemblent pour aller à l'Office. Raimond se préparant à y aller, le Doyen lui dit : *Voulez vous parier un écu avec moi que je commence les Vêpres avant vous? Je le veux bien*, répondit Raimond. Dans l'instant ils se mirent à courir de toutes leurs forces vers l'Eglise. Raimond, qui était le plus alerte des deux, arriva le premier à la porte, entra dans l'Eglise, accourut au lutrin. Swift redoubla le pas, atteignit les marches du lutrin, & y monta aussitôt laissant Raimond derriere lui. Il ouvre le livre, entonne à haute voix, s'assied sans surplis, & continue ainsi le service divin tout le tems qu'il lui fallait pour gagner sa gageure. Cette aventure ne convenait guere avec la gravité des non-conformistes ; mais l'aversion était

égale des deux côtés. Je tiens en main une lettre qu'il a écrite contre la révocation de cet acte; & quiconque a de l'attachement pour le Royaume d'Irlande, y trouvera des argumens de poids, dans le cas où l'on voudrait procéder à cette révocation.

Au reste les railleries piquantes de Swift sont semblables aux morsures d'un serpent à sonettes, dont le venin est bien plus dangereux que celui d'un serpent ordinaire.

Dans le traité, datté de 1720, qui suit immédiatement après, il propose un établissement universel pour fabriquer en Irlande toutes sortes d'étoffes, & d'ameublemens nécessaires aux habitans. Il fournit en même tems des moyens pour se passer entierement de toutes les étoffes d'Angleterre. Je crois vous avoir déja

dit qu'en confrontant les dattes des ouvrages de Swift, il semble n'avoir rien écrit sur la politique, depuis l'année 1714 jusqu'en 1720. Vous serez sans doute bien aise d'apprendre de quelle façon il employa son tems dans cet intervalle. Toutes ses petites piéces de poësies, la plupart adressées à Sheridan ou à Stella, remplissaient le vuide des ses *Voyages de Guliver*, qui, selon les apparences, doivent l'avoir occupé pendant cinq ou six années. Mais aussitôt qu'il eut fini cet ouvrage, il saisit l'occasion de satisfaire son goût pour la politique & pour l'Irlande sa patrie. Pour réussir dans ses entreprises, il ralluma par un écrit la jalousie naturelle de l'Irlande contre l'Angleterre. Cet écrit rempli de hardiesse fit grand bruit, & il y eut des poursuites contre l'Imprimeur; mais

elles ne furent pas capables d'appaiser les esprits. Les plus grands ennemis de l'Auteur avoueront que cet écrit contenait des principes d'un bon citoyen, qui, connaissant les erreurs & les préjugés de sa patrie, voulait l'en corriger & l'en désabuser; qui ressentait ses oppressions, & qui voulait la soulager; qui enfin avait un desir ardent de réveiller une nation indolente, & plongée dans un état létargique, fatal à sa constitution.

Peu de jours après l'imprimé concernant les manufactures d'Irlande, il en fit paraître un autre, dans lequel il fournit des moyens pour affaiblir la puissance ecclésiastique. Cet écrit est trop sérieux pour vous. Contentez-vous de savoir qu'il est rempli de ces traits vifs & satiriques, si souvent répandus dans ses ouvrages.

Le ſujet général de ce traité me rappelle une circonſtance qui fait l'éloge du Doyen. On n'a jamais pu l'engager par argent ou autrement à aliener les biens de l'Egliſe : il travailla toujours à en conſerver les fonds & à en augmenter les rentes, comme la méthode la plus sûre, la moins onéreuſe aux fermiers, & la plus avantageuſe aux propriétaires. Il refuſa hautement de faire la charité des fonds du Chapitre, diſant qu'ils ſuffiſaient à peine pour faire les reparations néceſſaires à la Cathédrale. Je vous ai déja dit que parmi les Chanoines la voix du Doyen Swift était celle de Dieu.

Nous voici maintenant aux lettres de *Draper*, monument célébre & éternel de ſa réputation. J'ai ſi ſouvent parlé dans mes premieres lettres du ſujet de celles-

ci

ci, & des effets qu'elles produisaient sur la nation, que je dois seulement vous en recommander la lecture à cause du stile. Mais de peur qu'elles ne rebutent un jeune homme qui ne s'intéresse guere aux affaires présentes, & encore moins aux affaires passées d'Irlande; pour vous engager à les lire, je vous préviens que vous y trouverez à la fin une relation curieuse, qui vous amusera agréablement; en voici le tire : *Détail véritable & exact de la Procession solemnelle faite à l'exécution de Guillaume Wood & des faux monoyeurs*. L'Auteur fait accompagner le patient au gibet par plusieurs ouvriers, qui le suivent en l'injuriant chacun dans les termes de sa profession. Le cuisinier en le flambant, l'Imprimeur en lui barbouillant le visage avec ses balles noires, le-

tailleur en lui arrachant les plis de son habit; & ainsi des autres, qui viennent en foule de tout état & de toute condition. Le Doyen continue ensuite sa description d'une maniere si agréable & si comique, que l'homme le plus grave ne peut s'empêcher de rire.

En 1727 il fit paraître un autre écrit, qui contient un détail raccourci de l'état d'Irlande. Sur tout ceci je n'ai rien d'intéressant à vous faire remarquer; car l'état présent de l'Irlande en général est aussi florissant qu'il puisse l'être. Les terres sont labourées, les arts & les sciences cultivées avec une noble émulation; & pendant l'espace de huit ou dix années que j'y ai resté, elle a toujours été dans son même état. L'Irlande, mise en parallele avec l'Angleterre, doit

être regardée comme une cadette devenue majeure ; après avoir souffert toutes sortes de maux de sa sœur aînée, qui par des procès longs & ruineux l'a frustrée de tous ses droits. Mais enfin le tems & son émulation lui ont procuré des richesses immenses, compagnes de l'industrie, dont elle goûte maintenant les douceurs. Cependant, loin d'étouffer la voix de la nature envers son aînée ; elles lui fait des rentes annuelles ; & à vous parler franchement, cette aimable rivale mériterait de jouir d'un sort plus doux.

Je ne m'arrêterai pas à la réponse faite à un écrit, intitulé : *Mémoire des pauvres habitans & laboureurs du Royaume d'Irlande*, & qui parut en 1728. Il parut un autre écrit en 1729, dans lequel Swift a sçu répandre

à son ordinaire des traits d'un esprit singulier & très-agréable. Il est intitulé : *Moyen d'empêcher que les enfans des pauvres d'Irlande ne soient à charge à leurs parens & à leur pays, & de les rendre utiles au public.* Le projet consiste à élever les pauvres enfans, jusqu'à ce qu'ils soient en état de passer au service des nobles ou des riches négocians du pays.

Le Lord Carteret fit une défense, par laquelle il favorisait les Torris, les gens d'Eglise, & les Jacobites. Cette piéce est aussi ingénieusement écrite que toutes les autres. Le dernier traité est intitulé : *Discours & dernieres paroles de Ebenedor Eliston, décapité le 2 mai 1722, imprimé & publié par ses ordres pour l'utilité du public.*

Cet écrit produisit un bon ef-

fèt. Lés voleurs, les vagabonds, & toute la populace, crurent que c'était réellement l'ouvrage du Lord Eliston, qui avait toujours été attaché à sa patrie. Le stile en est si naturel & si bien ajusté aux affaires de ce tems-là, que le génie le plus délié s'y tromperait aisément.

J'oubliais de vous parler des trois piéces qui terminent le quatriéme volume de Swift: deux sont adressées au Doyen; la troisiéme est sa réponse. La premiere de ces piéces étant de moi, me servira de conclusion pour cette lettre. Il est à propos que je vous dise ce qui en a fait naître l'occasion. Les amis du Docteur étaient dans l'usage de lui faire tous les ans un petit présent pour le jour de sa fête, en mémoire de sa naissance. Comme j'ai été de ce nombre, je lui envoyai un

livre superbement relié, à la tête duquel j'écrivis ce qui suit.

A Dublin, le 30 novembre 1732.

Vous trouverez, mon cher Doyen, à la tête du livre que je vous envoie, des preuves certaines de mes sentimens pour vous. Regardez-les, je vous supplie, comme le gage de l'amitié la plus tendre, & croyez-moi digne de votre estime. Quoiqu'une relûre éclatante couvre quelquefois des choses assez frivoles, comme un habit riche & brillant ne couvre souvent qu'un faquin; je suis persuadé que ce petit présent deviendra dans vos mains d'un prix inestimable.

Si jamais il revenait un siécle pareil à cet âge de corruption, dans lequel vous vivez, & où le sort menaçât votre patrie d'une

ruine prochaine & de la servitude; la force de votre génie défendrait alors les intérêts de la nation : c'est dans vos doctes écrits, trésors immenses pour nos derniers neveux, qu'ils puiseraient l'art enchanteur de la noble éloquence, l'art difficile de la profonde politique, & plus encore l'art aimable de devenir vertueux, où tendent toutes vos vues. Les charmes d'une vaine parure ne nous éblouiront plus: Votre ame, comme un astre lumineux, répandra ses rayons sur ces mines d'or que vous cachiez à nos regards. Tel est un homme épris d'une beauté parfaite, dont les appas l'ont séduit, & dont l'amour & la surprise augmentent, lorsqu'il découvre que les charmes de l'esprit surpassent en elle ceux de la beauté.

LETTRE XVII.

JE vous ai déja dit, mon cher Hamilton, que les quatre premiers volumes de Swift parurent à la fois, sous les yeux du Docteur. Peu de tems après, les autres volumes parurent aussi revus & corrigés par l'Auteur.

Le traité intitulé, *Conduite des alliés*, commence le cinquiéme volume. Je vois par la préface de l'Editeur, qu'elle est de la main du Doyen. Il a affecté un discours bas pour mieux se cacher au public. Mais plus je la lis, plus elle me confirme dans mon opinion. On voit clairement, dit l'Editeur, qu'un esprit de liberté est répandu dans tous ses ouvrages, & que l'Auteur est ennemi juré de la tyrannie & de

l'oppreſſion, ſous quelques formes qu'elles puiſſent ſe montrer. Voilà le but où le Docteur a toujours viſé ; ce qui dans la ſuite lui a acquis une grande réputation.

Dans le cours de mes lettres, je vous ai fait librement appercevoir ſes défauts ; mais je vous prie de vous ſouvenir que malgré toutes ſes négligences de ſtile, il écrivait purement. Une ſeule vertu ſuffit pour cacher aux yeux des hommes une multitude d'erreurs, puiſque cette vertu contribue au bien de la ſociété.

On voit par la conduite des alliés en 1712, que c'était un préparatif à la paix, alors concertée par les Miniſtres, & conclue enſuite à Utrecht. L'Auteur commence dans ce diſcours par des réflexions générales ſur la guerre ; enſuite il s'étend parti-

culierement sur les guerres civiles, arrivées en divers Royaumes. Quand je lis ces sortes d'écrits, je ne puis m'empêcher de plaindre ma patrie, déchirée par ses propres enfans; & je regarde les entrailles de cette mere malheureuse, comme celle de Tythius, qui renaissaient à mesure qu'elles étaient dévorées par les vautours.

Les autres écrits intitulés, *les Examinateurs*, sont tous du Docteur, & terminent le volume. Ils contiennent les événemens, arrivés depuis novembre 1710 jusqu'à la fin de juillet 1711; c'est-à-dire, la défense de la nouvelle administration, & les révolutions que l'entrée du Comte d'Oxford avait causée à la cour, en occasionnant la chute du Comte Godolfin & de ses favoris.

Le Doyen, dans plusieurs de

ces écrits, attaquait la place du Général duc de Malborough. Il disait que *dans un pays libre le pouvoir d'un Général est toujours à craindre, lorsque sa bravoure & son savoir égalent ses forces;* & il tenait pour maxime que *plus ses armées sont heureuses, plus aussi la liberté du peuple est en danger.* Dans le tems qu'il écrivait pour défendre les intérêts du peuple, il lui échappait de tems en tems des traits piquans & satiriques, comme on peut le voir dans le traité intitulé, *le Palais de l'orgueil;* & dans plusieurs autres essais bien connus.

Je me trouve quelquefois bien embarrassé dans les observations que je fais sur ses écrits. Le respect que j'ai pour les personnes issues d'un sang illustre, dont il fait mention dans ses *Examina-*

teurs, m'oblige de paſſer legérement ſur les endroits les plus ironiques ; parcequ'ils font naître inſenſiblement des réflexions qui frappent les intéreſſés ; & ſouvent les railleries piquantes décélent au public des choſes qu'il aurait ignoré. Combien de triſtes ſujets auraient réveillé la plume d'un bon patriot, depuis 1710 juſqu'à la fin d'une guerre longue & malheureuſe !

On a multiplié, depuis quarante ans, les traités politiques ; il en paraît tous les jours de nouveaux, ſi variés, & ſi différens les uns des autres, que le dernier reſſemble à l'héritier d'une famille. Il attire ſur lui les regards du public ; & ſon pere coule ſes derniers jours dans la caducité, vit ignoré, & trouve à peine un ami qui ſe ſouvienne des traits les plus frappans de ſa vie.

Il en a été de même à la naissance des *Examinateurs*, & de deux autres piéces du même genre. Ils subirent le sort attaché à ces sortes d'ouvrages fugitifs, qui passent avec la mode ; au lieu que les ouvrages utiles, frappés au bon coin, sont lus en tout tems, en tous lieux, & passent à la postérité la plus reculée.

Avant que d'entrer dans le monde, mon cher fils, il est bon que vous sachiez qu'il faut être instruit de tout ce qui a été écrit sur la politique en général : car en Angleterre un homme ne saurait briller, s'il n'est bien versé dans cette matiere ; il peut ignorer toutes les autres sciences, & non pas les affaires d'Etat. Il a la liberté de choisir le parti qui lui convient, & de le défendre : mais *ne pas reculer* doit être sa devise. Le ciel vous préserve,

mon fils, d'agir à jamais contre votre gré.

Si l'esprit d'animosité avait fait chez les Grecs & chez les Romains les mêmes progrès qu'il a fait chez nous depuis quelques années, leurs Poëtes auraient probablement mis ce démon de l'envie au rang des trois furies, & ils l'auraient placé dans les enfers à la suite de Tisiphone, de Megere, & d'Alecton. Si on en croit la description des Poëtes, les incursions qu'elles font sur la terre ne sont que pour semer le trouble & devaster l'univers.

Il est vrai que chaque pays a ses sectes & ses préjugés. Mais on peut dire qu'il regne dans les Isles Britanniques une maladie épidémique, d'une nature si extraordinaire, que je la crois inconnue à tout le reste du monde. Elle accroît notre ignorance na-

turelle, fait naître & nourrit dans nous une haine si vive, que souvent les personnes du meilleur naturel & qui ont des mœurs pures, se font une guerre continuelle. Je crois que cette maladie tire plutôt sa source du cœur que de l'esprit; ou des révolutions étranges que les passions font sur nous, plutôt que de notre raison: c'est une fureur aveugle, ou la force du tempérament qui nous emporte (1).

Swift, né avec de grandes passions, fut extrême dans le parti qu'il avait embrassé. Mais il eut des talens & un génie d'une grande étendue; & tous ses écrits portent avec eux un caractere si distingué, que je vous exhorte à les lire tous. Vous verrez qu'il regne dans les *Examinateurs* un stile nerveux, une précision exa-

(1) *Furorne cæcus, an rapit vis acrior, An culpa?*

ﬆe, une diﬆion claire, & une connaiſſance profonde des vrais intérêts de la religion d'Angleterre.

Je ſuis, mon cher Hamilton, votre pere, Orreri.

LETTRE XVIII.

Le ſixiéme volume eſt un mêlange ſi confus de vers, proſes, de lettres, de contes, de converſations galantes, & d'autres bagatelles, que je ne ſais ce que je dois vous en dire, ni celles dont je dois vous conſeiller la lecture.

Les poëſies & les contes ne méritent pas votre attention. Parmi les lettres, il y en a deux du Comte de Peterborough (1) à

(1) Voyez le Siécle de Louis XIV, tom. 1. 2. part. pag. 188-211. édition de Lambert, la ſeule qui ſoit exacte, & exempte des fautes dont les autres fourmillent.

Monſieur Pope, qui ſont courtes, mais excellentes dans leur genre. Les autres ſont du Doyen & de Pope; elles différent beaucoup pour le ſtile & pour le naturel. Le Comte de Peterborough avait un eſprit naturel & aiſé. Lorſqu'il écrivit ces lettres, il avait renoncé aux armes; & il vivait retiré dans ſes terres, ennuyé de la cour & du miniſtere. Malgré le poſte brillant qu'il occupait dans ſon tems, il a toujours conſervé ſon caractere affable & bon. Sa vie eſt un tiſſu d'avantures ſingulieres; & dans ſa vie privée comme dans le maniement des affaires publiques, il s'eſt toujours écarté des routes ordinaires. Il avait voyagé dans preſque tous les pays du monde, & ne s'eſt fixé dans aucun: en ſorte qu'on peut dire qu'il était en quelque ſorte un vrai *Coſmo-*

polite ou habitant de l'univers. Il savait l'art de faire de rapides conquêtes, & de faire subsister les armées sans argent. Il s'exprimait comme il agissait. Sa vivacité, son ardeur, & son grand courage lui faisaient braver le danger. Il vérifia tout ce qui a été dit des héros de romans; mais il n'imita que leurs bonnes qualités & leurs principes moraux. Il conserva une estime réelle pour Swift & Pope. Le Doyen a fait une peinture fidéle & fort agréable de ce grand homme. Voici l'idée qu'il nous donne de ses talens pour la guerre.

« Milord Peterborough était » d'une figure désavantageuse, » maigre, mais vigoureux; ses » expéditions étaient aussi hardies » que surprenantes. Il apparaissait » tout d'un coup comme un fan- » tome dans le tems qu'on y pen-

» fait le moins. Dans tous les » pays où il a été ; il s'est fait » une réputation éclatante. Aussi » bon Général sur terre que sur » mer ; aussi ferme dans les con- » seils ; qu'intrépide dans les com- » bats. Né grand & naturelle- » ment vertueux, il fit dès son » enfance des actions, que tout » autre que Charles XII, Roi de » Suede, n'aurait pu égaler, & » par-tout où ce grand Capitaine » porta ses armes, il vainquit.

Le traité intitulé, *Animosité des Whigs*, est une réponse maligne à un écrit pareil de *Richard Stelle* (1). Il contient une satire si mordante contre la noblesse Anglaise, que tous les Seigneurs, qui étaient alors à Lon-

(1) Stelle, célébre Ecrivain Anglais, connu principalement par la part qu'il eut au *Spectateur*, ouvrage si répandu & si estimé ; né à Dublin en Irlande. Il posséda plusieurs emplois honorables en Angleterre, & mourut à Liangunner en 1729.

dres, allerent en corps en faire leur plainte. Peu de jours après on vit paraître une déclaration, qui promettait une récompense de trois cens livres sterling à celui qui en découvrirait l'Auteur. Il y a cependant quelque apparence que cet écrit ne parut que de l'aveu des Ministres. Quoi qu'il en soit, on peut dire que le Doyen n'a jamais écrit avec tant de liberté. Je dois vous dire à sa louange, que quelque sujet qu'il traite, il le manie si bien, qu'il semble en avoir fait l'étude de toute sa vie.

Monsieur Burnet (1), Evêque de Salisburi, est l'unique antagoniste, auquel Swift répond. Je ne puis vous donner une meilleure idée de cet ouvrage, que par cette citation tirée du traité,

(1) Burnet, Ecrivain savant & poli, né en Ecosse, & mort le 27 septembre 1715.

intitulé, *Préface à l'introduction du troisiéme volume de l'histoire de la réformation de l'Eglise d'Angleterre, par Monsieur Burnet, Evêque de Salisburi.* Voici ce que Swift dit à la fin de son traité. « Après que l'Evêque eut » adressé à Dieu ses prieres, il » débuta ainsi. *Il y en a plusieurs parmi nous qui sont dans la bréche. Je crois qu'elle est l'ouvrage de leurs mains, qu'ils veulent faire du carnage & piller, si rien ne les en empêche. Je crois qu'ils veulent faire un rempart au midi, pour défendre leurs Eglises & leur pays ; afin d'y renfermer toutes les richesses de l'Etat.* Examinons cette métaphore. Le rempart de l'Eglise & de l'Etat, est défendu par ceux qui aiment la constitution de l'un & de l'autre. Nos ennemis domestiques contreminerent quelques parties

de ce mur, entrerent dans la bréche, & s'écrierent : *Nous sommes le rempart.* Nous n'aimons pas une pareille manœuvre ; mais ils bâtissent avec du mortier mal préparé : il n'y a pas grand'chose à craindre, tant qu'ils employeront de mauvais matériaux & de mauvais ouvriers ; à Dieu ne plaise que nos murs soient bâtis de même. Ils sont assez hardis de monter au haut de la tour ; mais qui leur a assigné ce poste ? Est-ce pour nous donner de fausses allarmes ? ou pour nous avertir de défendre un côté, afin que leurs complices puissent s'emparer de l'autre ? Ce sont des hipocrites le jour, & la nuit des perturbateurs du repos public. Dieu sera sourd à leurs prieres ; car ils prient contre eux-mêmes, & contre les regles de la foi & de la raison : enfin ils sont renversés

ſur la pouſſiere, & pouſſent des gémiſſemens devant Dieu. Que je ſubiſſe le dernier ſupplice, ſi je le crois; à moins que cela ne ſoit dit figurément! Mais, ſuppoſons-le vrai pour un moment, pourquoi ſont-ils renverſés ſur la pouſſiere? parcequ'ils aiment à la remuer. Pourquoi ſe plaignent-ils? parcequ'ils n'ont rien & qu'ils demandent de l'emploi pour vivre. Je ſouhaite que tous les ennemis de la Reine, de la Monarchie & de l'Egliſe, puiſſent ramper ſur la terre comme des ſerpens, juſqu'à ce qu'ils reconnaiſſent leur ingratitude, leurs blaſphêmes ſéditieux, & toutes leurs autres mauvaiſes actions.

Je pourrais ſuivre la même méthode pour vous donner une idée de la piéce qui vient après, en vous en rapportant le premier.

paragraphe. Cette piéce eſt intitulée, *Requête des Presbitériens, pour révoquer l'acte, examinée impartialement.* L'Auteur prélude avec beaucoup d'eſprit & de legéreté : voici à peu près ſes termes. « On nous a dit dernie-
» rement que les Preſbitériens &
» leurs complices faiſaient de
» puiſſans efforts, pour faire ré-
» voquer l'arrêt à la ſéance pro-
» chaine, afin de diſpoſer les eſ-
» prits en leur faveur. Leur con-
» duite à l'égard des Catholiques,
» eſt celle d'un ſage Médecin qui
» éprouve des drogues ſur un ani-
» mal, avant que de les faire
» ſervir pour le ſoulagement des
» malades ». J'ai cité ce paſſage autant pour le ſtile, que pour le ſujet ; & j'oſe dire que vous conviendrez avec moi, que le Doyen conduit ſes métaphores avec beaucoup de délicateſſe. Je me

me souviens de vous avoir fait remarquer dans mes premieres lettres combien Swift haïssait les Non-conformistes (1), sur-tout les Presbitériens. A présent je dois vous apprendre que cet écrit ayant été fait pour la partie méridionale de l'Irlande, il doit être placé avec les autres traités sur le même sujet.

Dans le traité qui parut en 1711, l'Auteur donne des avis aux Membres de l'assemblée d'octobre. Je me dispenserai d'y faire des observations, parceque tout ce qu'il dit de ce tems-là est exactement vrai. Ceux qui travaillent à l'histoire d'Angle-

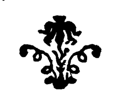
(1) On appelle en Angleterre *Non-conformistes*, toutes les sectes différentes de celle qui est reçue & autorisée par les loix de l'Eglise Anglicane. Ainsi les Luthériens, les Presbitériens, les Kakers, les Sociniens, les Anabatistes, &c. sont Non-conformistes.

terre, devraient puiser dans ces traités, comme dans des sources de politique. Si les étrangers s'appliquaient à ce genre d'étude, ils acquerreraient des connaissances plus sures de notre gouvernement & de nos mœurs, plutôt que par tout autre livre sur cette matiere. Il pourrait arriver de-là qu'au premier pas qu'ils feraient dans cette carriere, nous leur paraîtrions des citoyens désunis, mécontens, & peu stables. Mais s'ils faisaient des recherches exactes & profondes, ils verraient que la nature a mis dans nous un esprit d'indépendance, qui sort quelquefois de ses limites, mais qui est toujours constant & à toute épreuve. Quel peuple sur la terre peut desirer un état plus sublime & plus excellent? Pour parler ici le langage des payens, *nos erreurs sont les er-*

reurs de l'humanité, & nos principes sont les principes des Dieux.

Les autres piéces de ce volume, excepté les *Remarques sur le traité des Barrieres*, ne méritent pas mes réflexions. Quelques-unes de ces piéces sont de frivoles amusemens du loisir du Doyen; mais il aimait trop à faire gémir la presse pour s'en abstenir. S'il avait réfléchi murement, il aurait connu que ces sortes de bagatelles ne méritaient pas d'être mises au rang des piéces excellentes, qui lui ont fait une si grande réputation.

Je suis, mon très-cher Hamilton, votre pere, Orreri.



LETTRE XIX.

LE ſeptiéme volume du Doyen eſt une correſpondance épiſtolaire, depuis 1714 juſqu'à 1737. On tient pour maxime qu'il eſt aiſé de découvrir dans les écrits des Auteurs, & principalement dans les lettres, leur caractere & leur génie, ſurtout quand ces lettres ſont écrites avec liberté. Je tâcherai donc de vous faire obſerver les endroits qui pourront vous donner une idée du Docteur & de ſes amis. Tout ce que vous avez lu juſqu'à préſent, doit vous avoir fait connaître à fond le Docteur Swift. Les mœurs & la façon de penſer des perſonnes qu'il fréquentait, ſont ſi conformes aux

ſiennes, qu'elles ſe renvoient de concert une douce lumiere, qui les a entretenu dans une union inaltérable.

Pour un jeune homme comme vous, qui entre dans le monde, ce ſujet doit être d'une importance extrême ; parcequ'il peut non ſeulement vous ſervir de guide dans le choix de vos amis, mais encore dans la maniere de leur écrire.

Comme les inſtitutions humaines ne ſauraient être parfaites, il ſerait à propos que l'on réformât les abus qui s'y ſont gliſſés avec le tems, & qui ſe multiplient tous les jours. J'entens parler de cette licence effrénée, qui a furieuſement étendu ſes bornes dans les derniers ouvrages qui ont paru. Une telle coutume (car je ne ſais comment l'appeller) eſt extrêmement per-

nicieuſe : elle ſatisfait pour un moment l'avide curioſité du public ; mais pour l'avenir elle répand de ſombres voiles ſur la vérité, qui devrait toujours être le but des Ecrivains. L'expérience m'a convaincu que les écrits les plus véridiques, concernant diverſes anecdotes, ſont ſouvent cachés, comme l'or dans les coffres d'un avare ; juſqu'à ce que le ſort les faſſe tomber dans les mains d'un héritier diſſipateur, qui au lieu de s'en ſervir utilement, en uſe ſi mal, qu'ils deviennent le bien commun de tout le monde. Ainſi, mon cher Hamilton, quand il ſera queſtion de porter votre jugement ſur quelque ſujet important, examinez bien & réfléchiſſez murement, avant que d'expoſer au grand jour votre déciſion. Soyez prudent & ſage dans vos écrits ;

n'y répandez pas des traits vifs & piquans, pour faire briller votre esprit : sur-tout soyez bien circonspect dans le choix de vos amis; car l'amitié a des dehors trompeurs, & quelquefois un aveu imprudent nous fait faire des engagemens indiscrets, qui nous coûtent des larmes ameres.

Je vous avoue franchement, mon cher fils, que je suis assez embarrassé à vous dire mon sentiment sur les lettres de Swift qui sont dans ce volume. Les critiques en général ne sont pas reçues favorablement du public, & restent dans l'oubli. Il faudrait employer trop de tems pour les repasser chacune en particulier. Je tâcherai donc de vous faire remarquer ce qui me paraîtra le mériter. Commençons par la correspondance réciproque, que Swift & Pope ont en-

tretenus entre eux dès l'enfance de Pope, ſans interruption juſqu'à la mort de la Reine. Si nous devons juger de la conduite de Monſieur Pope par ſes ouvrages, nous verrons que toutes ſes vues tendent à la vertu; ſes derniers écrits reſpirent la morale; il a dédaigné de s'amuſer à des bagatelles, & les a regardées comme l'écueil de la réputation du Docteur. Cependant Pope a donné un libre eſſor à ſon imagination: mais il a toujours conſervé une conduite ſage & judicieuſe, & toutes ſes démarches ont été meſurées, & l'ouvrage de la raiſon. Les traitemens injurieux qu'il eſſuya de la part d'une foule d'adverſaires, le rendirent plus circonſpect que le Doyen n'avait été. Pope a répandu dans ſa proſe une certaine harmonie, preſque auſſi agréable que dans ſes

vers. Le ſon de ſa voix était ſi doux & ſi gracieux, que M. *Jomh Southerne* l'appellait *le petit Roſſignol*. Ses mœurs pures, ſes manieres aiſées, & ſa grande générosité envers ſes amis, lui attirerent leur eſtime. Pope faiſait les délices de ſes convives; ſa maiſon était l'aſile du bon goût & de la décence; l'élégance & les agrémens préſidaient à ſa table. Swift eut un caractere tout oppoſé; brutal, emporté avec ſes domeſtiques; avec ſes égaux, & même avec ſes ſupérieurs, il paraiſſait moins un homme poli, qu'un ami utile. Sa narration était claire; & les ſentences qu'il débitait, lui attiraient l'attention de ceux qui l'écoutaient. Il avait acquis par le grand uſage du monde, beaucoup d'expérience, & n'avait pas la moindre teinture de vanité dans ſa conver-

ſation. Il était aimable dans ſes politeſſes, conſtant & ſincere dans ſes amitiés, & ſans déguiſement dans ſes inimitiés. Par-tout où il ſe trouvait, il parlait généralement comme il penſait. Un jour étant à la table du Lord Maire à Dublin, & ayant à côté de lui un jeune homme riche, fort étourdi, & qui à moitié yvre le choquait vivement; après avoir ſouffert quelque tems ſes railleries, le Doyen adreſſa ces paroles au maître du logis: *Milord, j'ai à côté de moi un ſot qui m'ennuie, qui me fatigue depuis une heure; obligez-moi de le congédier.*

Dans bien des occaſions le Doyen contrequarait ſon ami Pope, qui cachait ſon reſſentiment juſqu'à ce qu'il pût trouver l'occaſion d'avoir ſa revanche. Mais malgré la différence des mœurs

& de l'esprit de ces deux grands hommes, il paraît qu'il y eut entre eux la même union qu'il y avait entre Virgile & Horace. On découvre en effet une affection réciproque entre ces deux Poëtes Anglais ; & elle éclate dans tous leurs ouvrages. On a prétendu que l'amitié entre Swift & Pope n'avait pas été aussi ferme, aussi parfaite, à la fin qu'au commencement de leur vie. Du côté de Swift je puis dire qu'elle a été inaltérable ; & je ne crois pas que du côté de Pope, elle ait été moins ardente. Leurs lettres peuvent aisément nous éclaircir sur ce doute. Dans une des dernières que le Doyen m'écrivit, peu de tems après qu'il eut perdu l'usage de sa raison, il me marque : *Quand vous verrez mon ami Pope, dites-lui, je vous prie, que je répondrai bientôt à*

ſa lettre, & que je l'aime plus que tout le reſte du monde. Dans le long commerce de lettres que j'ai eu avec M. Pope, je n'en recevais pas le moindre billet, qu'il ne me chargeât de faire ſes complimens au Doyen ; & il était toujours en peine de ſa ſanté. Vous pouvez en juger par ces deux extraits, dont l'un eſt du 12 juillet 1737.

MILORD,

« Je n'ai pas des expreſſions
» aſſez fortes pour pouvoir expri-
» mer à votre Grandeur le plai-
» ſir ſenſible & le vrai contente-
» ment que votre lettre m'a fait,
» en m'apprenant le rétabliſſe-
» ment de la ſanté du Doyen.
» Elle me preſſe de nouveau à
» porter vers vous la voix de ma
» juſte reconnaiſſance. Je me croi-

» rais le plus heureux des hom-
» mes, si vous daigniez m'accor-
» der souvent de pareilles mar-
» ques de votre estime. Je vou-
» drais de tout mon cœur que
» mes prieres unies aux vôtres
» pussent le rappeller vers nous.
» Le plaisir que j'aurais à le voir,
» me ferait croire que son retour
» serait en partie pour moi: je
» crains qu'il n'en soit jamais
» question, & que son penchant
» ne le retienne ailleurs. Je pro-
» teste à votre Grandeur que la
» crainte de passer la mer & la
» faiblesse de ma santé, sont les
» seules causes qui m'empêchent
» de le rejoindre. Toutes les fois
» que je me le rappelle, il se
» fait en moi une révolution qui
» trouble mes sens, qui me trans-
» porte hors de moi-même, &
» qui me jette dans une noire mé-
» lancolie.

Dans une autre lettre du 2 avril, il s'exprime ainsi;

MILORD,

« Je viens de recevoir votre » obligeante lettre; & le même » courier qui me l'a apportée, est » chargé de ma réponse. Le no- » ble empressement que vous me » témoignez pour dissiper mes » craintes, & pour appaiser mes » allarmes sur l'état du Doyen, » est pour moi une marque sûre » de votre estime. Je lui ai écrit » une longue lettre par le der- » nier ordinaire, ne le croyant » pas dans cet état triste & dan- » gereux. J'étais si éloigné de » craindre pour sa santé, que je » lui proposais des moyens faci- » les pour nous voir encore quel- » quefois en ce monde. Je ne dois » plus rien desirer dans cette vie,

» qu'une prompte mort; puiſque
» notre ami le Doyen touche à
» ſa fin. Je crois pourtant qu'il
» peut ſe tenir encore quelque
» tems ſur ces ſombres bords;
» afin de conſerver à notre ſiécle
» malheureux, un modéle digne
» des ſiécles paſſés.

Voilà la derniere lettre que je vous citerai, dattée du 7 ſeptembre, de Twitnan.

MILORD,

« Quand vous irez à Dublin,
» où j'écris actuellement, je crois
» que vous ſerez bien aiſe de voir
» notre ami le Doyen, auſſitôt
» que vous le pourrez. Dites-lui,
» je vous prie, que par ma der-
» niere, qu'il doit avoir reçue à
» préſent, je lui donne les mar-
» ques les plus ſinceres de ma
» reconnaiſſance, & les témoi-

» gnages les plus ſenſibles de mon
» amitié, qui ne finira qu'avec
» ma vie. Dites-lui auſſi que j'é-
» terniſerai ſes grandes qualités,
» dont je ſuis le plus zélé admi-
» rateur, & que mes regrets l'ac-
» compagneront juſqu'au tom-
» beau.

En vous rapportant ces fragmens, je n'ai eu intention que de vous convaincre de l'amitié réciproque qu'il y avait entre Swift & Pope, & qui a été auſſi durable, que pouvaient le deſirer leurs amis. Il eſt rare de voir régner parmi les Poëtes une amitié auſſi conſtante. Car *la véritable amitié*, ſelon Cicéron, *provient d'une intime conformité de nos ſentimens, qui nous repréſente une image fidéle de notre ame & de la vertu*. Lorſque l'amitié eſt établie ſur de pareils fondemens, rien ne peut être capable d'affai-

blir ni de détruire les liens de cette union. Telle fut celle qui régna entre Atticus & Hortensius, quoique l'un fût Stoïcien, & l'autre Epicurien. Tandis que celle d'Antoine, de Lepide, & d'Auguste, fondée sur le crime, cessa avec lui. Catilina même disait que *la véritable amitié consistait à n'avoir qu'une même volonté avec ses amis* (1).

On ne voit plus d'exemples d'une amitié si constante & si rare. L'émulation, ce noble tyran des ames, détruit souvent l'union des Poëtes : comme ils fournissent avec autant d'ardeur la même carriere, il n'est pas étonnant que dans leur course ils s'efforcent de se surpasser. J'ai souvent réfléchi sur certaines circonstances qui ont rapport à

(1) *Idem velle ac idem nolle, ea demùm amicitia est.*

nos deux Poëtes : j'ai vu que les différentes routes qu'ils avaient prises dans la Poësie, & la distance qui les séparait, avaient conservé entre eux ce commerce d'amitié qui les unissait ; au lieu que s'ils avaient habité la même ville, la noire & basse jalousie aurait peut-être allumé le flambeau de la discorde. Il est bien plus aisé de rectifier les erreurs, & de calmer les aigreurs qui se sont glissées dans une lettre, que de perdre le souvenir des paroles dures & dictées par la colere, qui font toujours une vive impression dans l'esprit de l'offensé. *On oublie une injure écrite, en la rayant ; mais quand on nous la dit en face, on s'en souvient toujours* (1).

Il est rare que les hommes se

(1) *Vox audita manet, littera scripta perit.* Cette pensée paraîtra fausse à bien des personnes.

ſoumettent à la critique ; le Doyen n'était pas certainement de ce nombre. C'eſtpourquoi je penſe que la diſtance qu'il y avait de lui à ſes amis, fut en partie la cauſe de leur amitié réciproque. Je puis vous répéter encore que, pendant tout le tems de leur correſpondance épiſtolaire, il ne s'eſt jamais élevé des conteſtations entre Swift & Pope.

Swift a répandu dans tous ſes ouvrages le même eſprit d'enjouement qui lui était naturel. Toute autre perſonne, qui aurait écrit avec la même liberté d'expreſſion, aurait paſſé pour un impertinent. Cette liberté produiſit les effets qu'il en attendait ; ſa hardieſſe & ſa confiance exceſſive lui donnerent plus de crédit, que la profonde & rampante humilité, que la plus grande modeſtie n'en donnent aux autres.

Ses railleries piquantes produisaient souvent des effets agréables. Il ne loua jamais que le vrai mérite. Un seul trait de sa plume plaisait davantage & lui attirait plus d'honneur, qu'une longue & fade dédicace n'en attire à la plupart des Auteurs. Son stile était nerveux, précis & clair. Si nous le comparons avec celui de ses prédécesseurs, nous verrons que le sien l'emporte. Nous devons le regarder comme le premier des bons Ecrivains d'Angleterre.

Bacon (1) est le premier qui a écrit dans tous les genres, selon le goût de son siécle. Mais je crois que Swift & ses contemporains ont porté notre langue à sa plus haute perfection, sans

(1) Bacon, fameux Chancelier d'Angleterre, né à Londres en 1560, mort pauvre & malheureux, le 9 avril 1626, âgé de 66 ans.

le secours de Longin & de Quintilien, & même sans dictionnaire ni grammaire. Bacon écrivait avec un fonds inépuisable de connaissances. Il traite de chaque science avec une facilité étonnante; il paraît tout à la fois Philosophe, Historien, Politique & Théologien. Mais sa dialecte (prenez-y garde) est un jeu de mots emphatiques, surtout lorsqu'il trouve l'occasion de louer son maître & ses favoris.

Si vous faites attention à la prose de *Milton*, vous la trouverez plus nerveuse qu'élégante, & plus sublime par la force de ses pensées, que par la beauté de l'éloquence. Sa diction expressive, ses périodes nombreuses, & cette noble harmonie qui régne dans sa versification, cessent aussitôt qu'il écrit en prose. Cependant, malgré ces défauts,

qu'on lui doit passer comme Poëte, on doit le regarder comme le seul savant de son siécle. Il est certain que l'étude continuelle qu'il faisait de la langue Latine, peut avoir contribué aux négligences de stile, dans lesquelles il est tombé fréquemment dans sa langue naturelle.

Harlington a ses admirateurs. Il peut avoir encore une certaine réputation; mais je trouve son stile dur. Un moderne l'a surpassé dans son genre de politique. Je veux dire *Algeron Sidney*, dont les traités sont admirables, & renferment une vaste connaissance de l'histoire, soutenue par une diction claire & pleine de sens; de sorte que son nom, selon moi, mérite un rang bien plus distingué au temple de mémoire, qu'il n'en a eu jusqu'à présent.

Clarendon eſt un Hiſtorien dont la fidélité, la force & la nobleſſe d'expreſſion lui ont mérité la préférence ſur tous nos Biographes. Mais ſes périodes ſont ſi longues, qu'elles font languir la phraſe : ſes parentheſes trop fréquentes coupent le ſens de ſa narration. Au reſte les négligences qui fourmillent dans tous ſes ouvrages, ſont ſi naturelles, qu'elles ſeront toujours pardonnables.

Peu de nos Anglais ont acquis la réputation d'Ecrivains élégans & corrects, comme *Sprat* (1), Evêque de Rocheſter, & peu d'hommes l'ont moins mérité. Plus je relis ſes ouvrages, plus je ſuis ſurpris d'où peut lui

(1) Sprat, Poëte Anglais, né en 1636, mort le 31 mai 1713; Auteur de pluſieurs ouvrages, & entre autres de l'Hiſtoire de la Société Royale de Londres.

être venu une si grande réputation. Je ne dois l'attribuer qu'à Cowlai, qui, dans une piéce de vers élégans, a célébré son ami Sprat pour sa grande éloquence, son esprit, & pour un certain stile naturel, que le Poëte compare sans façon à la Tamise, dont les eaux suivent leur pente naturelle, & déploient dans leur cours les plus riches beautés de la nature. Mais les Poëtes & les Peintres ont leurs héros favoris, qu'ils transmettent à la postérité sous les couleurs qui leur plaisent. Si je m'en souviens, je crois qu'en relisant les ouvrages de Sprat, le stile m'en a paru ressembler à ces bateaux inutiles, qui vont & viennent sur la Tamise, plutôt qu'au courant noble & doux de cette riviere.

Temple est un Ecrivain négligé avec élégance, savant avec politesse

politeſſe, & d'une aimable familiarité.

Je viens de vous donner, mon cher Hamilton, une idée des plus célébres Ecrivains Anglais, pour vous faire connaître la ſupériorité que le Doyen a ſur eux: Mais il n'a pas été le ſeul qui ait eu des droits à la couronne de laurier, il avait des concurrens dignes de lui. Le Triumvirat; à qui nous devons ces richeſſes inconnues aux anciens, ſont *Swift*, *Addiſſon* & *Bolingbroke*. Le nom de ces grands hommes a fait ceſſer toutes les diſputes, qui s'étaient élevées ſur la préférence des anciens & des modernes; & il a fait tomber la balance de leur côté. Notre ſiécle & tous ceux qui le ſuivront, ſe féliciteront d'avoir poſſédé de tels hommes.

Revenons à notre ami le Doyen

qui connaissait bien les vicissitudes humaines, & les désagrémens qu'elles traînent après elles. Swift a toujours tracé une image agréable de la vertu, en lui opposant un tableau hideux du vice. Comme il était naturellement d'une humeur aigre, il s'est glissé dans ses lettres une certaine rudesse, qui avait du rapport à son caractere. Vous verrez avec plaisir que dans les conseils qu'il donne à ses amis, & lorsqu'il est question de parler de son mérite, c'est toujours avec beaucoup de prudence & de circonspection. L'amour de la liberté lui avait fait naître cette façon de penser. C'estpourquoi je crois que tout honnête homme doit avoir de l'indulgence pour le Docteur Swift.

Pope eut des talens différens de ceux de son ami. Il avait une

imagination vive & délicate, qu'il n'a jamais exercée sur des sujets vains & chimériques. Son jugement se développa avec l'âge, & crut avec lui. Il déploya toute la force de son génie dans ses *Epîtres morales* & dans *son Essai sur l'homme*. Là le Poëte parle le langage de la Philosophie. Son sistême moral charme plus par la force de la vérité & de la raison, que par la douce harmonie qui lui donne tant d'agrémens.

Je crois que Pope n'a acquis cette science difficile, que par le secours de Milord *Bolingbroke*, qui avait une grande connaissance des progrès & des limites de l'entendement humain. Comme Swift avait approfondi les passions, qui font parmi les hommes tant de révolutions diverses; Bolingbroke étudia de bonne heure les livres & les hommes: mais plon-

gé tour à tour dans les plaisirs & dans les affaires, il parcourut une immensité de choses à travers des lectures précipitées. Lorsque l'âge eut éteint le feu de ses passions, il cultiva ses talens, les perfectionna par des études sérieuses, & par de mûres réflexions. Il goûta dans sa retraite tous les fruits de ses pénibles veilles; elles lui firent une réputation éclatante, qui a été ignorée du vulgaire. Cet aimable politique devint un Philosophe égal aux sages de l'antiquité. La sagesse de Socrate, la noble élégance de Pline, & le génie d'Horace, brillent dans ses écrits.

Il est tems, mon cher Hamilton, que je finisse ma lettre. Soyez persuadé que je ne vous en écris de si longues, que pour avoir plus d'occasion de vous instruire, n'ayant rien au monde

qui me ſoit auſſi cher que vous.

LETTRE XX.

J'Ai lu ce matin avec beaucoup d'attention une longue lettre de Swift à Pope, écrite de Dublin, le 10 janvier 1724, & qui m'a extrêmement ſatisfait. Elle m'a paru contenir beaucoup plus de faits particuliers ſur ſa vie & ſur ſon caractere, que toutes les autres que vous avez vues. Il reſpire dans cette lettre un air de liberté & de ſincérité ; elle eſt adreſſée à un ami intime, dans un tems où l'ambition était pouſſée à ſon dernier période. C'eſt-pourquoi on doit la regarder comme la confeſſion d'une perſonne, qui, en quittant ce monde, deſire ſeulement de juſtifier ſa conduite au yeux du public,

afin qu'on laisse en paix ses cendres.

Cette lettre fut d'abord faite contre un Juge d'Irlande, qui s'efforçait de détruire la liberté des Jurés (1), & conséquemment

(1) Jurés, Hommes choisis pour juger d'un fait sur la déposition des témoins, à qui l'on fait prêter serment pour cet effet. On appelle encore Jurés en Angleterre 12 personnes, dont le criminel convient, & qui doivent prononcer s'il est coupable ou non. Ces 12 Jurés doivent être de la même classe, ou de pareille condition que l'accusé. Si c'est un étranger, il peut demander à être jugé par six Jurés de sa nation ; les six autres doivent être Anglais. On en propose d'ordinaire 36, & l'accusé est obligé d'en accepter 12 ; il peut recuser les autres. Ces 12 Jurés sont présens à toute l'instruction du procès, qui se fait en public : après quoi ils se retirent dans une chambre, où on les enferme sans feu ni chandelle, & sans leur donner à boire & à manger, jusqu'à ce qu'ils aient déclaré d'un consentement unanime, si l'accusé est coupable ou non, du crime dont il est accusé : sur quoi le juge lui impose la peine prescrite par la loi ; car les Jurés ne prononcent que sur le fait.

l'essence de la liberté & de la sureté, dont nous avons droit de jouir par la constitution de notre gouvernement.

Le Doyen désapprouve hardiment toutes les poursuites rigoureuses que l'on fait contre les personnes suspectes de crime non avéré, & sur de simples délations. Ce sujet m'invite à vous mettre sous les yeux quelques articles d'un livre, qui m'a instruit agréablement. Je veux dire l'*Esprit des Loix* de Monsieur de *Montesquieu*. Je vous recommande la lecture de ce livre; il mérite toute votre attention.

L'Auteur de ce grand ouvrage observe que les dénonciateurs ont été excités & récompensés sous les gouvernemens les plus tyranniques. Sous le régne de Tibere, on les revêtit des ornemens triomphaux, & on érigea des statues

en leur mémoire. Sur le moindre ſoupçon d'une prétendue conjuration contre Néron, ce Prince cruel accordait aux délateurs les honneurs du triomphe. Ce Philoſophe dit, dans une autre partie de ſon livre, que dans la Turquie, où la vie, l'honneur, & les biens des citoyens ſont ſoumis au deſpotiſme, toutes les cauſes ſont jugées en dernier reſſort par le Bacha préſident. A Rome, les Juges ayant déclaré que la perſonne accuſée était coupable de crime, on conſultait la loi pour le punir. Après pluſieurs autres exemples ſur le gouvernement deſpotique, ce grand homme démêle & admire le gouvernement d'Angleterre. Il dit que les Juges décident ſi le fait qui a été porté devant eux, eſt prouvé ou non: s'il eſt prouvé, le juge prononce la peine que la

loi inflige pour ce fait ; & pour cela le Juge n'a besoin que d'ouvrir les yeux. Si M. de Montesquieu avait lu les lettres de Swift, ou s'il s'était souvenu de plusieurs autres faits notables de notre histoire, il aurait rémarqué que les Juges ont été souvent sourds aux cris répétés des Jurés, qu'ils n'ont pas même fermé les yeux sur nos loix ; mais qu'ils ont toujours conservé cet air sévere & terrible, que l'Empereur Commode a dans ses statuts.

La loi fondamentale a donné le droit aux Jurés de juger ; & cette loi est généralement regardée comme une des branches les plus excellentes de notre constitution dans la théorie, ou du moins elle nous paraît telle. Dans son origine, les Jurés doivent être des bourgeois du voisinage, d'une fortune honnête. Ils ne

doivent s'intéresser en aucune façon pour les parties, & ne pancher ni pour les unes ni pour les autres. En cas de trahison, l'accusé a le droit de se faire juger par trente-cinq Jurés; quand il est condamné à mort, il peut en demander vingt, sans donner raison de l'appel. Il me paraît qu'il n'y a rien de si équitable, & de si consolant pour un criminel. Mais par malheur nos Jurés sont des hommes d'une basse condition & peu intelligens. Cependant ils jugent bien des causes difficiles, soumises à leur décision; tandis qu'ils ne sont pas capables de prononcer sur de pareilles matieres. Il arrive pourtant que les Juges démêlent souvent la nature de la question, & leur citent la loi qui y a rapport. Ainsi s'ils ne péchent pas par défaut de lumiere; je crains

que ce ne ſoit quelquefois par leur état d'indigence, qui les force à ſe laiſſer corrompre. Dans ce cas, cet abus tombe plus ſur la coutume, que ſur l'inſtitution elle-même.

Le point le plus critique eſt le pouvoir que deux ou trois d'entre eux ont de faire donner les voix; de ſorte qu'on en délibére enſuite par la force de la conſtitution, plutôt que par la conviction de la conſcience. On peut dire en paſſant que les miſérables ſont quelquefois pendus pour faire dîner leurs Juges. Mais revenons à la lettre du Doyen.

Swift dans cette lettre donne des marques de ſon attachement immuable pour l'Irlande. Ce zéle patriote ne venait que d'un amour pour la liberté, qui lui faiſait haïr & mépriſer ſouverainement les hommes en place, dont il

n'avait reçu aucun bienfait. Malgré cela, il travaillait par ses écrits au bien de leurs descendans, & il les forçait même à applaudir à tout ce qu'il faisait. La conduite qu'il tint dans l'affaire d'Irlande, fut si sage & si judicieuse, qu'elle lui attira non la louange, mais toute la confiance de la nation, qui est rarement portée à connaître ses vrais intérêts, & qui se défie toujours des avis contraires au gouvernement.

Les principes du Docteur Swift sur la politique sont fondés sur cette belle maxime, que *l'intérêt du peuple est la premiere de toutes les loix* (1). Il renonça d'abord lui-même au Jacobisme. Il parle ensuite de la révolution, comme un expédient dangereux,

(1) *Salus populi suprema lex.*

qui jette souvent dans de tristes embarras. Il déclare son antipatie mortelle pour les armées, que l'on tient sur pied en tems de paix : il adore la sage & noble institution qui a rendu nos Parlemens annuels : il aime mieux conserver un bien fond, que d'en recevoir les rentes. Ensuite il fait éclater sa haine sur la suspension des loix ; d'où dépend la liberté des sujets. Quand vous aurez examiné ces différens articles de politique, vous verrez qu'aucun parti n'a eu l'avantage de le posséder ; car il n'était ni Whigh, ni Torri, ni Jacobite (1), ni Républicain, mais seulement le Docteur Swift.

Le jugement qu'il a porté sur la décadence prochaine des let-

(1) Secte très-connue en Angleterre. On donne aussi le nom de Jacobite aux Anglais du parti du Roi Jacques.

tres, eſt ſolide & juſte : il attribue cette maladie épidémique de de la nation aux puiſſans effets du luxe de notre ſiécle : il en montre des exemples dans les encouragemens des factions, & autres amuſemens publics, qui contribuent tous à accroître le déréglement & l'ignorance, & à perpétuer le vice. Tout ce qu'il dit là-deſſus, ſent plus le Philoſophe, que le Théologien ; & ſa concluſion nous développe ſon ame toute entiere.

Voici ſes termes : « Cette let»tre doit convaincre pleinement » mes amis, & les perſonnes qui » s'intéreſſent à ma gloire ; je puis » dire que je n'ai jamais été un » auſſi mauvais ſujet & un Au» teur auſſi inſipide, qu'on l'a » dit dans des libelles diffama» toires, où la noire calomnie » m'imputait des principes dan-

» gereux ſur le gouvernement
» que j'ai toujours abhorré, &
» des productions inſipides que
» je ſuis incapable de mettre au
» jour. Quoique j'aie enduré les
» traitemens les plus injurieux,
» & les ſecouſſes les plus cruel-
» les, je n'ai jamais donné au pu-
» blic des marques de mon reſ-
» ſentiment. Je ſuis trop inſtruit
» à mon âge, & je n'irai pas ter-
» nir ma réputation par des ſati-
» res offenſantes. Si mon eſprit
» & mon génie ont baiſſé &
» vieilli avec moi, je ſuis au
» moins aſſez prudent pour ne
» pas m'entêter ſur les ſujets que
» j'entreprens de traiter, & qui
» demanderaient peut-être toute
» la vigueur de ma jeuneſſe.

J'avais choiſi cette lettre par-
ticuliere, comme une des plus
importantes & des mieux écrites
de toutes celles que le Docteur

nous a laissées. Mais comme je vous ai promis de vous dire mon sentiment sur tous ses ouvrages, je vous avouerai franchement que cette lettre n'a pas répondu à mon attente. La table promet de grands trésors, par les noms illustres dont elle est remplie. Mais quand vous la lirez, vous trouverez à peine quelques instructions morales, quelques pensées, & point de ces questions sublimes, qui s'agitent naturellement parmi les esprits supérieurs. Ce qui est encore plus surprenant, vous y découvrirez rarement des traits satiriques, & des saillies vives & legéres. J'ai souvent entendu dire au Doyen, que quand il commençait une lettre, il ne la quittait plus qu'il ne l'eût finie. Il donnait par-là à entendre qu'il ne polissait pas son stile. C'est pourquoi ses lettres sont de

vraies images de ſon ame ; elles reſpirent un aimable naturel avec beaucoup de ſincérité. Dans ſes diverſes correſpondances vous trouverez des marques d'un ami empreſſé, prévenant, & quelquefois à mon grand plaiſir, je trouve en lui le miſantrope, réuni à l'homme de bon naturel. Liſez ſes lettres à Gai (1), vous ſerez peut-être de mon avis ; liſez celles à Sheridan au huitiéme volume : elles vous confirmeront de plus en plus dans cette opinion. Nous travaillerons enſuite de concert à détruire les traits ſatiriques, les railleries fines, & nous remettrons chaque choſe à ſa place. Dans les endroits où il paraît avoir écrit avec modération, ſes expreſſions ſentent plutôt la fierté, que le ſtile d'un

(1) Voyez le tome ſept des ouvrages de Swift.

homme de bon naturel. Mais il ne faut pas le regarder comme un voyageur qui a pris la route ordinaire ; c'eſt un homme (1) qui entortille ſon raiſonnement, & qui tourne les objets dans un ſens contraire à ſa véritable intention. Lorſqu'il paraît être en colere, il eſt fort tranquille. Affecte-t-il d'être humble, il eſt orgueilleux. Tel était l'homme, & tel il a fallu le peindre.

Les lettres du Lord Bolinbroke que renferme ce recueil, ſont écrites avec une élégance, & une pureté qui les a diſtinguées des autres : elles nous font voir qu'il ne les avait pas deſtinées à l'impreſſion. Mais de quel prix ne ſont pas les traits de plume les plus négligés d'un tel Ecrivain ?

Celles de Gai n'ont rien de

(1) Swift a été appellé le Rabelais de l'Angleterre.

frappant; les sentimens dont elles sont remplies, sont ceux d'un honnête homme indolent & de bon naturel. Gai aima le Doyen avec beaucoup d'ardeur & de sincérité, & son amitié fut payée d'un sincere retour. Swift lui écrit de la même maniere qu'il aurait fait à son fils. Il semble même que Gai ait été celui de ses amis, avec lequel il était le moins réservé. Le Doyen lui fait le détail de sa situation à Dublin, & de la maniere oisive dont il y passait son tems. Quelquefois il prend le ton de l'ironie, & souvent le ton sérieux. Dans une de ses lettres, du 28 août 1731, il dit à Gai : *Mes premieres bagatelles qui ont vu le jour, sont des réveries nocturnes & philosophiques, en comparaison de ce qui m'occupe à présent.*

Le Doyen se mettait tous les

jours dans le cas d'être cenſuré par ſes ennemis. Mais il trouvait dans ſes amis une grande reſſource pour ſa défenſe. Il a fait gémir la preſſe ſous un tas de piéces fugitives très-mauvaiſes; & il a exposé au grand jour tous les amuſemens de ſon loiſir, ſans jamais conſidérer que les perſonnes de grande réputation ſont plus exposées que les autres aux regards perçans de l'envie.

Auguſte dans ſon enfance s'amuſait ſecretement des jeux innocens de ſon âge. Domitien ſe délaſſait ſeul dans ſon cabinet à prendre des mouches. Les grands eſprits ne peuvent pas toujours être occupés à de grandes choſes; mais ils devraient au moins cacher leurs amuſemens. Cette eſpéce de privation tournerait alors à leur avantage. Si le Docteur s'était amuſé à jouer pen-

dant plusieurs années aux épingles, sur lesquelles il n'aurait assurement rien fait imprimer, il aurait moins perdu de sa réputation, qu'en composant tant de piéces fugitives, qui, de son propre aveu, occupent une place considérable dans ses ouvrages.

Je serais ravi de trouver dans ce recueil quelques lettres de *Arbutnot*, quoiqu'il soit connu pour un homme d'esprit & de mérite. Il avait encore une qualité bien plus estimable; je veux dire celle du cœur, qui lui faisait accueillir & estimer tous les hommes sans affectation, & qui lui faisait surpasser les plus généreux. Ses traits satiriques les plus piquans partaient de la main d'un ami; & au lieu de faire de profondes blessures, ils ne servaient qu'à réjouir tout le monde. Il s'amusait par fois avec ses amis, &

dissipait son chagrin avec la bouteille ; mais il a toujours conservé le caractere d'un homme sobre, & il a été regardé comme un disciple digne de Socrate. Rarement prenait-il le ton sérieux, excepté pour attaquer le vice : alors son esprit mâle s'élevait avec force pour le détruire. Son épitaphe sur chartres, est une composition parfaite en ce genre. Personne n'a répandu dans ses écrits une si belle morale. Mérite d'autant plus honorable pour lui, qu'il est rare que les grands génies la respectent toujours. Dans la lettre qu'il écrivit à Pope, étant au lit de la mort, il montra une force d'esprit qui ne peut venir que d'une conscience pure, & d'une vertu à toute épreuve.

Le Docteur Swift soulagea la douleur que lui causaient la perte

d'Arbutnot & celle de Gai, dans le ſein de ſon ami Pope, en lui faiſant part de ſes regrets. « La » mort de ces deux amis, dit-il, » a porté dans mon cœur une » vive douleur. Je faiſais toute » ma félicité du plaiſir innocent » d'aimer & d'être aimé de ces » deux agréables perſonnes ; & » quoiqu'ils ne m'en donnaſſent » pas ſouvent des marques par » des démonſtrations vives & » répétées, j'étais sûr de leur » cœur, comme je le ſuis de vous » & du Milord Bolingbroke ». Ainſi vous voyez que l'union de ces hommes était à peu près ſemblable à celle de ce groupe d'amis, que l'on vit ſous Auguſte. Comme leurs lettres n'ont pas été imprimées, je me ſuis peut-être écarté mal à propos, pour chercher des pierres précieuſes ; au lieu de m'être contenté

des choſes que je trouvais ſous ma main. Souvent le nom des perſonnes peut nous en impoſer ; mais il n'eſt pas croyable que ces Ecrivains nous euſſent laiſſé des lettres familieres, différentes de celles qui ont été recueillies dans le ſeptiéme volume, & plus remplies des marques d'une amitié conſtante & réciproque, à la vérité trop ſouvent répétées. Lorſque l'amitié eſt affermie par le tems, & que rien ne peut l'altérer, les amis doivent alors ſe la rendre d'un commerce aimable, & retrancher ces fades complimens, qui ſont toujours ennuyeux. J'admire dans les lettres des anciens ces chutes morales & ſententieuſes, & leur préciſion. *Si vous vous portez bien, j'en ſuis bien aiſe ; je me porte bien auſſi. Adieu* (1).

(1) *Si valeas, benè eſt ; valeo. Vale.*

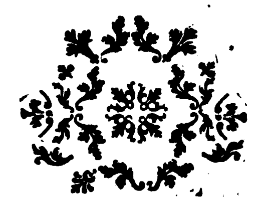
Je

Je vous avoue franchement que cette formule me ſemble préférable à l'uſage que nous avons de charger les lettres de complimens pour toute la famille. Ce ſerait alléguer de mauvaiſes raiſons, que de vouloir donner à entendre que la langue Anglaiſe n'eſt pas propre pour le ſtile épiſtolaire. Mais elle eſt certainement inférieure à la langue Françaiſe, qui abonde en toutes ſortes de termes gracieux, que cette aimable nation ſait bien employer. Madame de Sévigné a rempli ſix volumes de lettres adreſſées à ſa fille. Elles ſont vuides de choſes; mais auſſi c'eſt un fonds inépuiſable de tendreſſe pour ſa fille, & de bagatelles joliment répétées. Cependant ces lettres ſingulieres ſont lues & relues tous les jours. M. Péliſſon a publié auſſi trois volumes de lettres hiſtoriques:

M

elles ſont remplies de nouvelles des gazettes ; elles nous apprennent le lever & le coucher du grand Monarque de ce tems, & tout ce qui ſe paſſait de ſingulier durant ſes repas. Cependant tous ces riens ſont dits d'une maniere ſi agréable & ſi naturelle, que j'ai de la peine à croire que le galant Ovide eût pu le ſurpaſſer ; lui qui a ſi bien chanté dans ſes faſtes l'antiquité des almanacs. Je crois pouvoir me diſpenſer de parler de Balſac & de Voiture ; car je m'apperçois que je m'écarte mal à propos de mon ſujet, pour tourner en ridicule les Romains & les Français ; tandis que je dois me contenter des Ecrivains de ma nation. Mais je me plais à m'égarer avec vous, & je cherche par-tout des ſujets qui puiſſent nous amuſer agréablement. Orreri.

P. S. Il y a à la fin du ſeptiéme volume une piéce de 1714, intitulée : *Penſées libres ſur l'état préſent des affaires*. Quand vous l'aurez lue, n'en dites mot. *Digito compeſce labellum*.



LETTRE XXI.

MON CHER HAMILTON,

Il eſt preſque impoſſible de ſavoir à quoi s'en tenir ſur les derniers volumes du Doyen ; il y regne une confuſion générale, & telle piéce qui eſt placée au commencement, devrait être des dernieres, ſuivant l'intention de l'auteur, qui a mis dans ſes écrits chaque choſe à ſa place. Ainſi, pour ſe délaſſer quelquefois de ſes occupations ſérieuſes, il faiſait de petits legs qui portent avec eux un air de fine plaiſanterie. Il a fait entr'autres donation de ſes trois chapeaux, qui ſont, dit-il, meilleurs les uns que les autres. Il légue à M. Jean Grattan une boëte d'argent pour y mettre du

tabac, parce que cet homme en machait, & ſon coffre fort à M. Grattant, chanoine de Audeons, à condition qu'il en laiſſera la jouiſſance à Jacques Gratton ſon frere ſa vie durant, parce qu'il en a plus beſoin que lui.

L'inſcription latine qu'il fit à la tête de ſon teſtament, peut vous rappeller la remarque que j'ai faite, en vous diſant qu'il écrivoit mal en cette langue. Je crois qu'on ne peut pas écrire d'un latin plus dur: car il eſt à peine intelligible; & ſi on l'entend, c'eſt avec beaucoup de peine. Enfin il feroit difficile au plus grand génie de le peindre tel qu'il a été avec des couleurs dignes de la poſtérité des ſiécles à venir.

Me voici à preſent en 1736, tems où le Doyen perdit peu à peu l'uſage de ſa raiſon. Je me ſouviens qu'étant occupé à la com-

position d'une satyre intitulée, *le Rendez-vous*, une fievre violente le saisit, & que les accès ayant redoublé, l'empêcherent de la finir. Depuis il ne fit plus rien ni en vers ni en prose; cependant il conserva dans la conversation la même vivacité qu'il avait toujours eue; mais sa mémoire s'affaiblissant à vûë d'œil, le chagrin s'empara de lui, & le pauvre docteur devint de jour en jour d'une humeur plus bizarre. Depuis l'année 1735, jusqu'à la fin de 41, ses amis voyant que sa maladie augmentait toujours, & qu'il avait entierement perdu l'usage de ses sens, prirent toutes les précautions convenables pour le dérober à la vûe des étrangers.

Enfin au commencement de 1742, les faibles & tristes restes de son jugement s'anéantirent, & il tomba dans un délire extrême.

Mais peu de tems après il fut plus tranquille ; il traîna le reste de sa vie dans cet état affligeant, & mourut vers la fin de 1745. Swift vit d'un œil serein les approches effrayantes de la mort sans la craindre ; dans cet instant fatal, le transport cesse tout à coup, l'ardeur de sa fievre se calme, & il surprit par sa mort la vigilance de ses domestiques. Tout homme qui pense doit souhaiter une si douce mort. Swift fut toujours insensible au plaisir & à la douleur : il retomba dans l'enfance, & dans ses dernieres années il fut privé de l'usage de la parole. Un pareil exemple devroit bien mortifier notre vanité ; au moins il fait bien rabattre la belle description que Shakespeare (1) a faite de la nature

(1) Shakespeare, le plus célébre Poëte tragique que l'Angleterre ait produit, né à Stra-

humaine, & dans laquelle il vante beaucoup l'excellence de notre être, la noblesse de notre ame, la varieté de nos talens, l'étenduë de notre esprit, la sublimité de notre génie, image de la divinité.

Ainsi peignent les poëtes; mais toutes leurs peintures sont vaines & périssables. Le moindre soufle, le moindre bruit du tonnerre les réduit en poudre, & ne leur laisse pas même leur forme.

Swift, comme je vous l'ai déja dit, prévoyoit ses malheurs. La perte de sa mémoire me rappelle ses craintes; il voyoit à regret l'état d'enfance & d'imbécilité, dans lequel plusieurs grands hommes d'Angleterre étoient tombés avant leur mort. Il en avait un exemple contemporain dans la

ford en 1564. mort en 1616. âgé de 55. ans. Il fut chéri & récompensé, & on a érigé plusieurs superbes monumens à sa mémoire.

personne du duc de Malborough, & dans celle du milord Somers. A ce triste souvenir, un sombre nuage se répandoit tout à coup sur son front, inquiet & chagrin de voir dans ces illustres malheureux l'image de ses propres malheurs. Le docteur Swift a fait en mourant un legs particulier de 24000 liv. & il a laissé le reste de son bien pour la fondation d'un hôpital de fous de toute espece. Fondation charitable & d'un très-grand avantage pour les trois royaumes, où les maladies du cerveau sont si fréquentes, qu'ils ne fourniront que trop de malheureux pour remplir toutes les loges qu'on leur a bâties.

Je crois qu'on ne doit attribuer la folie qu'à une imagination dépravée : elle tire son origine d'une mauvaise constitution du corps, qui influe sur l'esprit. Nous

avons tous les jours devant nos yeux des exemples, où dans les accès de fievre un violent délire renverse tout à coup notre jugement : le transport augmente & cesse à différentes reprises ; mais il ne devient pour l'ordinaire incurable, que quand il augmente par degrés, & il dure souvent jusqu'à la mort. Rien ne dispose plus fortement l'esprit, à cet état dépravé, qu'une attention trop assiduë, & trop réflechie sur le même objet. (1) Loke, si je m'en souviens, définit la folie, *une idée fixe, ou un cahos d'idée qui fait un si grand embarras dans l'esprit, qu'il empêche le développement des autres.*

La folie est gaye ou triste, tran-

(1) Loke, philosophe Anglais, né à trois petite lieuës de Bristol en 1632. mort à Dates, à 10. lieuës de Londres, en 1704. âgé de 73. ans.

quille ou emportée, selon que les objets se présentent différemment à l'esprit. Il est donc certain que nous devons employer la force de notre esprit même dans la recherche des connoissances avec beaucoup de ménagement, & seulement pour varier nos idées par un exercice qui nous amuse; c'est le moyen de nous mettre à l'abri des puissans effets que les passions peuvent faire sur nous par la longue habitude qu'elles ont à nous dominer. Les passions sont semblables à des vents légers, que nous devons appaiser dans leur naissance, de peur qu'ils ne s'élevent ensuite comme une tempête.

L'amour malgré son charmant cortége, a besoin qu'on lui impose de sévéres loix, autrement il tourmenteroit notre cœur; toujours sensible à ses tendres

plaintes. L'amour fait naître dans l'esprit un germe de folie, qui va quelquefois jusqu'à la fureur.

La religion qui seule peut nous faire goûter les douceurs d'une félicité parfaite & durable, est notre plus sûre défense contre nos passions : mais quand nous portons l'audace jusqu'à vouloir approfondir ses mysteres, & percer ses voiles impénétrables à nos faibles regards, notre esprit succombe, la raison s'égare, & elle nous précipite dans ces demeures sombres, où tant de malheureux en proie à leur fureur, maudissent la lumiere céleste, & empoisonnent le peu de jours qui leur restent.

L'avare toujours envié, méprisé, haï, est une sorte d'insensé qui entasse l'or avec le chagrin : ses regards criminels rallument sans cesse la cupidité qui le brûle, & il est lui-même l'artisan de son

malheur au milieu d'une inutile opulence. Il redoute les tristes approches de l'éfrayante pauvreté, il se refuse tous les besoins de la vie, & meurt indigent sans en avoir connu les douceurs.

Dans une autre classe de folie, les hommes sont réellement plus heureux que dans leur bon sens. Vous vous rappellez sans doute l'avanture du citoyen d'Argos, qui après avoir pris une dose d'hellébore(1) s'écria: *je jure par Jupiter, que bien loin de me rendre la vie vous m'avez donné la mort en m'arrachant aux plaisirs que je goûtois, en me faisant sortir d'une erreur qui faisait mes délices.* (2) Voilà à peu près l'image des fous

(1) Plante médicinale qu'on employoit autrefois pour guérir de la folie.

(2) Pol *me occidistis, amici, non servastis ait, cui sic extorta voluptas & demptus per vim mentis gratissimus error.* Horat.

agréables, qui au milieu de leur ténébreux séjour, & contens de leurs haillons, s'admirent avec complaisance. Quand ils peuvent se montrer à la fenêtre, ils croient captiver tous les cœurs. Un tel homme n'est-il pas plus heureux dans sa folie, que dans son bon sens?

Il seroit presque impossible de détailler toutes les différentes espèces de folie qui sont infinies; & l'on peut dire que c'est un rare bonheur d'avoir l'esprit sain, quand le corps est malade.

Plusieurs personnes doivent leur réputation à quelque grain de folie, & d'autres par une trop grande élévation du génie, ont été placées au rang des insensés. *Hypocrate* que vous devez compter parmi les bons auteurs Grecs, aussi bien que parmi les grands médecins, en donne un exemple

remarquable dans une de ses lettres; le peuple de Thrace l'envoya chercher un jour pour guérir *Democrite* de sa prétenduë folie; mais à son grand étonnement il le trouva le plus sage de son siecle. Sa façon de vivre & de raisonner, firent penser à *Hipocrate*, qu'à l'exception de *Democrite*, tout le reste du monde étoit fou. Il est très-sûr que cette folie est aussi ancienne que l'homme.

Il y en a eu plusieurs exemples chez les Grecs & chez les Romains. Parmi les Juifs on raconte l'enthousiasme de Saul, & le délire de Nabucodonosor: je crois que cette folie a attaqué tout le monde; elle a été long-tems regardée comme une inspiration divine: les Sibiles furent obligées de prendre le ton, les airs de la folie, pour masquer leurs prophé-

ties ſous les dehors impoſans d'un ſacré délire. Le peuple ignorant & crédule, tire toujours des conſéquences avantageuſes de ces faux prodiges ; & il regarde les prétendus inſpirés comme les meſſagers des Dieu envoyés ſur la terre pour annoncer leurs volontés ſuprêmes ; auſſi bien loin qu'ils attirent les malédictions du peuple, ils en reçoivent l'hommage & l'encens qui ne ſont dûs qu'à Dieu. N'a-t-on pas vû de tout tems avec douleur les miniſtres des autels deſtinés pour prêcher l'évangile, abuſer de la crédulité aveugle du peuple par de vaines ſubtilités & des ſermens fallacieux pour ſatisfaire leur ambition immodérée, & innonder la terre par un débordement effroyable de crimes atroces.

Les lunatiques ſont ainſi appellés à cauſe de l'influence que

la lune semble avoir sur les corps ; quand son pouvoir attractif est dans toute sa force, la pression de l'athmosphere étant diminuée, par ce moyen les humeurs du corps sont plus rarefiées, & produisent une grande plénitude dans les vaisseaux du cerveau.

Le sçavant M. Mead dans son traité *de insania* (1), dit que le sang des personnes qui ont été sujettes à cette maladie, est épais & blanc, il ajoûte qu'en disséquant leur cerveau, il paroissoit toujours sec, & leurs vaisseaux pleins d'un sang noir qui couloit lentement. De-là nous pouvons en quelque façon connoître la principale source de la folie du Docteur Swift. Elle provenoit probablement de son air sombre, noir, & de son hu-

[1] Il fait partie de l'ouvrage intitulé, *Monita & præcepta Medica.*

meur bilieuse. Aussi avait-il quelquefois pendant un long espace de tems les yeux fixés & comme immobiles.

Horace attribue la fureur d'Oreste à des causes phisiques, lorsqu'il dit, *que ce qu'il appelle furie, n'est autre chose que la bile qui l'agite.* (1) Les maladies originaires du cerveau troublent & affectent souvent le corps par degrés, surtout dans ceux qui ont du penchant à cette maladie. Mais pourquoi est-elle si contagieuse dans les trois royaumes? Je crois qu'elle peut venir de la grossiereté de notre climat, ou de l'usage immoderé des liqueurs spiritueuses. Notre climat est si varié & si changeant, notre athmosphere est si chargé de vapeurs sulfureuses & de brouillards, que

[1] *Vocando hanc furiam, hunc aliud jussit quod splendida bilis.*

ces cauſes ſont néceſſairement un grand effet ſur l'impatience naturelle & l'inconſtance des habitans. Nous ſommes naturellement portés à écouter les paſſions qui nous agitent & qui ébranlent notre ame, & elles font de ſi vives impreſſions ſur l'eſprit, qu'elles ne s'effacent jamais. Notre plus grand bonheur, qui vient de la liberté de nos loix, contribue en quelque ſorte à ces mouvemens de folie, qui finiſſent ſouvent par les meurtres les plus affreux, tels que le parricide & le ſuicide.

Ces malheureux criminels peuvent être mis au rang des inſenſés les plus dangereux, puiſqu'ils ſont capables d'offenſer l'Etre ſuprême en s'arrachant la vie, que lui ſeul a droit de nous ôter, parce que lui ſeul a droit de nous la donner. Perſonne ne peut de ſang froid préferer la mort à la vie; les de-

ſirs qui nous ſont aimer notre exiſtence ſont trop forts & trop naturels ; nos idées ſur l'avenir ne ſont pas aſſez claires pour nous faire précipiter ainſi dans une éternité obſcure qui nous eſt incompréhenſible. La nature humaine craint & abhorre ſon anéantiſſement ; le philoſophe attend la mort ſans la craindre, & il la regarde comme un accident néceſſaire. Cependant il met tout en œuvre pour prolonger ſes jours, & pour éviter tout ce qui pourrait lui donner la mort avant ce tems. Le guerrier va au devant d'elle, plus par les vains preſtiges de la gloire, que par les invitations de la nature, ſa réputation, ſa fortune, tout ce qui peut lui être cher, lui fait braver la mort ; il s'expoſe hardiment au danger, parce que le moindre pas qu'il ferait pour ſauver ſa vie, le ferait

méprifer & traiter de lâche. Mais quel eft l'homme affez téméraire pour ofer fe donner la mort, à moins qu'il n'y foit excité par une rage & une folie extraordinaire ?

Dans le pays, où le pouvoir defpotique eft établi, les fujets vivent dans une crainte continuelle, & dans un dur efclavage ; toutes leurs paffions y font affujetties. De forte qu'il eft arrivé moins d'exemples de fuicide dans les gouvernemens defpotiques, que dans les pays libres, où les paffions font plus à leur aife.

L'air, les alimens & la conftitution politique d'un pays, font les différens caracteres de la nation. Mais comme les marques caracteriftiques changent avec le tems, les habitans fouffrent auffi cette métamorphofe. Combien

ſont différens les Italiens modernes, des anciens Romains! Si Brutus vivait à préſent, il ſerait probablement décoré du chapeau de Cardinal, & la thiare ſerait donnée unanimement à Céſar.

L'état mélancolique du Doctetur Swift, m'a jetté dans une longue digreſſion; lorſque je vous écris, mon fils, je donne un libre cours à mes penſées, & je ſors inſenſiblement de ma ſphere. Je travaille à vous mettre ſous les yeux toutes les obſervations, qui me paraiſſent propres à vous être utiles dans le cours de la vie. Mais à quoi bon vous parler encore des triſtes effets de la folie? C'eſt ſeulement pour vous faire connaître en général, que la tempérance, l'exercice, la Philoſophie, & la religion ſont les plus sûrs moyens pour rendre l'homme vraiment heureux, & pour

le préſerver d'une maladie contagieuſe, à laquelle les habitans de ce Royaume ne ſont malheureuſement que trop ſujets.

L'état d'imbécillité eſt moins déplorable & moins chagrinant, que celui de la folie. Les imbécilles ne ſont pas agités par de violentes paſſions. Leur innocence excite la pitié, & nous fait craindre cet état. Le proverbe dit qu'*ils ſont les enfans gâtés de la fortune*. Mais je ſuppoſe qu'il fait ſeulement alluſion à ces fous, qui ont aſſez de préſence d'eſprit pour compter juſqu'à vingt. Ceux-là ne ſont pas même imbécilles aux yeux de la loi. Les fous reconnus pour tels doivent leur maladie à une mauvaiſe conſtitution du cerveau, à des accidens de naiſſance, ou à un reſte de fievre, & à d'autres maladies violentes. Le dernier de

ces cas était celui du Docteur, selon ce que m'en ont écrit deux de ses parens, M. Withuay, & M. Swift. Mais ni l'un ni l'autre ne m'ont parlé d'une incommodité qu'il avait à l'ouïe, & qui le faisait de tems en tems bien souffrir. Il s'en plaint dans plusieurs endroits de ses ouvrages, & sur-tout dans les lettres à Sheridan. Peut-être le mal avait-il gagné le nerf auditif, & s'était-il augmenté par dégré, au point d'altérer la source des idées.

Je viens de vous faire connaître les avantages, que l'on trouve dans l'état d'imbécillité. Mais je ne dois pas oublier les honneurs qu'on rendait anciennement aux imbécilles. Les Cours de France & d'Angleterre auraient cru manquer de quelque ornement, si elles n'avaient pas eu à leur suite un imbécille, aimé

mé du Prince, décoré du titre de *Bouffon du Roi*, & distingué par un bonnet garni de sonnettes, comme son maître l'était par son manteau Royal. Cet homme, semblable à Brutus, prenait souvent la figure d'un fou, pour mettre à profit ses extravagances, & pour dire impunément des vérités qui, dans la bouche d'un homme sensé, lui auraient été préjudiciables. Si cet imbécille n'avait pas la gloire de sauver son pays comme Brutus, il avait au moins assez de bon sens pour faire sa fortune. Ses bons mots, ses plaisanteries étaient souvent très-satiriques; & on les a recueillies avec soin. Telle fut la fameuse repartie d'*Archy*, qui dit un jour au Roi Jacques: *Sire, Votre Majesté avec toute sa prudence, a fait la folie d'envoyer son fils unique en Espagne.* Les

fous d'à-présent ne regnent pas long-tems dans ces Cours; ou s'il en est encore, ils n'ont plus de bonnet à sonnettes.

Je suis, mon très-cher fils, &c. Orreri.



LETTRE XXII.

LE traité intitulé, *Avis aux Domestiques*, est la derniere piéce que Swift n'ait pas eu le tems d'achever avant sa mort. Il devait y ajouter une préface & une épître dédicatoire. Je crois que ce petit ouvrage est posthume, c'est-à-dire, qu'il n'a vu le jour qu'après la mort de son Auteur. Mais je me souviens de l'avoir lu manuscrit du vivant même du Doyen, & il me fit beaucoup de plaisir. Dès qu'il parut, il fut généralement applaudi; & à vous parler franchement, je trouve que les Avis aux Domestiques sont écrits avec beaucoup de legéreté & d'enjouement. Toutes les fois que je fais attention aux fautes, ou que j'épluche scru-

puleuſement les diverſes ruſes & les fourberies des domeſtiques, ſur leſquelles il s'étend dans cet ouvrage, j'ai de la peine à croire qu'il ait employé beaucoup de tems à un écrit, qui, malgré la précipitation, fourmille cependant de très-belles penſées, telles qu'il en a employées pluſieurs fois ſur des ſujets auſſi communs. On doit regarder cet écrit comme un ouvrage, où il a fallu toute la force d'un eſprit ſupérieur, pour l'exécuter avec autant de ſuccès. Un homme d'un génie auſſi rare & auſſi ſublime que celui du Docteur, aurait dû porter ſes vues dans des régions plus élevées, & plus dignes de lui. Un auſſi grand maître aurait dû regarder d'un œil de complaiſance ces hommes d'un talent médiocre, & prêter une main ſecourable à ces jeunes nourriſ-

ſons, que la nature ſemblait lui mettre entre les mains pour les inſtruire, les encourager & les perfectionner. Les grands talens ſont des préſens du ciel; ceux qui les ont reçus, ſont comptables à Dieu & aux hommes de ces dons précieux. Le Docteur plaiſante quelquefois gravement, ou traite ironiquement des ſujets ſérieux; mais ne ſuivons pas ſon exemple, & laiſſons du moins à ces victimes malheureuſes des caprices & d'une aveugle fortune, l'affligeante liberté de ſoulager leurs peines par des plaiſirs innocens. Swift paraiſſait contredire cette noble façon de penſer; eſclaves de ſes paſſions, elles lui émouſſerent de bonne heure le ſentiment, & lui firent ſouvent préférer les plaiſirs à la vertu. Cet égarement ne doit pas vous ſurprendre; par-tout les paſſions

ſont nos tyrans : morale, politique, religion, elles entrent partout, & précipitent l'homme dans un tourbillon d'erreurs ; toujours attentives à nous séduire par leurs amorces attrayantes, elles étendent inſenſiblement ſur nous leur empire, & bientôt nous n'agiſſons plus que par elles. C'eſt ainſi que le Doyen, lorſqu'il eut une fois introduit la mode d'écrire des bagatelles, réſolut de continuer à tout haſard dans ce genre. Je voudrais de tout mon cœur, pour ſa gloire, qu'il eût tourné ſes penſées d'un autre côté.

Les actions ordinaires des hommes ſe perdent aux yeux de la poſtérité ; mais leurs actions mémorables, dès qu'elles ſont expoſées au grand jour, excitent l'envie, & la ſageſſe exige d'eux qu'ils ſe dérobent aux yeux du

public. Le Docteur aurait dû se regarder comme élevé au-dessus des autres hommes, comme un prêtre d'Apollon; & ne jamais oublier que les rois & les ministres des autels sont exposés à la censure.

Vous apprendrez avec surprise comment cet homme vénérable a pu tomber dans un état que ses écrits ont avili, avant qu'il eût perdu l'usage de la raison. Il faut lui pardonner cette faute, mon cher Hamilton; & oublier même certaines débauches d'esprit, ausquelles il s'est livré quelquefois pour amuser & pour plaire.

Les avis aux domestiques sont suivis de trois traités relatifs à l'Irlande. Le premier a pour titre: *Humbles Remontrances faites au Parlement d'Irlande, pour révoquer le texte sacramental en faveur des Catholiques.* Le se-

cond renferme des moyens contre l'acte qui établit la dixme sur le chanvre, le lin, &c. pour un tems limité. Le troisiéme traité contient encore d'autres moyens contre le même acte. L'objet de ces traités ne mérite pas de fixer toute votre attention : mais en récompense la beauté du stile vous dédommagera de l'ennui, que pourrait vous causer la matiere. Ces trois traités sont entierement déplacés ; & si on faisait bien, dans une nouvelle édition des ouvrages de Swift, on les mettrait à la suite de ceux qu'il a composés contre les Présbitériens. Le premier parut sous le nom d'un Catholique ; & par cette feinte l'Auteur attaque ses adversaires avec beaucoup d'avantage. Il déclare librement plusieurs crimes atroces des Papistes ; mais en même tems il les

pallie si adroitement, qu'à la faveur de ce personnage, il frappe les plus grands coups sur les Présbitériens.

Un paragraphe tiré de cet écrit, vous découvrira mieux mes intentions. « Nous avouons, dit-» il, que les Catholiques sont les » freres des Presbïtériens. Quel-» ques peuples, que nous n'ap-» prouvons pas à la vérité, vou-» draient que nous les regardas-» sions comme nos freres, par-» ceque nous différons tous les » deux de l'Eglise réformée, & » que nous nous unissons tous les » deux pour abolir l'acte sacra-» mental. Par-là nous nous som-» mes rendus incapables de rem-» plir les emplois civils & mi-» litaires. Quoiqu'il en soit, nous » ne devons pas paraître étonnés » de la familiarité hardie de ces » schismatiques, qui donnent le

» nom de freres aux membres de
» l'Eglise réformée. Il est vrai
» que dans toutes les sectes, ex-
» cepté dans la Catholique & par-
» mi les Kakers peu soumis, on
» se regarde à peu près comme
» freres ». Vous aurez de la pei-
ne à croire comment les Non-
conformistes osent se dire freres
des Protestans. Car lorsque tou-
tes les sectes s'unirent contre
l'Eglise, le Roi & la Noblesse
travaillerent de concert pendant
vingt-années à balotter l'Eglise. Il
est vrai que, suivant l'expression
de l'Ecriture, nous sommes tous
freres; mais tandis que dans les
trois Royaumes on était acharné
à renverser les temples sacrés, &
à mettre en cendres les palais des
Rois, alors, bien loin que les
vainqueurs comptassent les vain-
cus au nombre de leurs freres,
ils porterent sans pitié le fer &

le feu sur le triste reste échappé à leur barbarie, & chargerent de chaînes leurs malheureux adversaires restés sans défense. Le Docteur Swift a répandu dans cet ouvrage les traits les plus fins & les plus satiriques; il le finit avec précipitation, en bravant hardiment toutes les critiques.

Les deux autres écrits touchant les droits sur le lin, &c. sont directement contre le Clergé d'Irlande. Mais, je vous le répete, ces trois traités sont d'un stile mâle & vigoureux, & respirent la même liberté qui régne dans ses ouvrages politiques.

Le reste de ce volume est semblable à un jardin couvert d'ozeille & de chardons, parmi lesquels on découvre par hasard quelques roses fleuries. Le tems où la main habile d'un Editeur arrachera ces ronces & ces épi-

nes ; mais l'éclat & la beauté des roses brilleront toujours dans ses discours moraux, qui par bien des raisons n'auraient pas convenu ailleurs. Le stile en est vif & négligé. Ce sont des enfans échappés au génie plutôt qu'au goût.

Swift faisait si peu de cas de ses ouvrages, que, quelques années avant sa mort, il en donna la collection à Sheridan avec beaucoup d'indifférence. *Voici*, lui dit-il, *un ramas de mes vieux sermons ; je vous les donne, si vous les voulez ; ils pourront peut-être un jour vous être plus utiles qu'à moi.* Ce recueil contenait environ 35 sermons ou discours moraux, dont trois ou quatre ont seulement vu le jour.

Le premier roule sur la dépendance mutuelle, & sur le devoir reciproque des hommes. Le stile de ce discours est d'une grande

clarté, & bien digne de la chaire. Chaque paragraphe est simple, sentencieux & clair ; tout y est bien lié, & conforme aux régles de l'art. Mais dans les endroits, où le Docteur a pu trouver la moindre occasion de placer des maximes de politique, & de lancer des traits sur la conduite des Princes, il n'a jamais manqué de s'exprimer librement sur ces sortes de sujets. Vous en jugerez vous-même par les traits suivans:

« Tout sage, dit Swift, qui re- » fuse ses conseils ; tout grand » qui ne protége point les arts & » les talens, tout riche qui n'est » pas charitable & libéral, tout » pauvre qui fuit le travail, sont » des membres inutiles & dange- » reux à la société.

» Dieu voit du même œil le » grand & le petit, & il compte » pour rien la fastueuse appa-

» rence des riches. Car cet Etre
» suprême s'est proposé de ren-
» dre tous les hommes heureux.
» Pour cet effet, il les a placés
» dans des états différens, afin
» qu'ils pussent tous concourir à
» leur bonheur. Les Princes qu'en-
» cense le vulgaire, sont hommes
» comme nous ; & souvent une
» molle éducation les rend plus
» vils & plus vicieux que le der-
» nier de leurs sujets. Le devoir
» d'un Roi, selon les sages, est
» d'être, non le pere, l'ami, &
» le défenseur de son peuple en
» général, mais le bienfaiteur de
» chaque sujet en particulier.

Le passage qui m'a paru le mieux ménagé, est celui dans lequel il couvre d'un voile ingénieux la satire qu'il fait du haut Clergé. Il s'exprime à peu près ainsi. « Les biens de cette vie
» ne sont pas distribués avec une

» égale proportion : l'Eternel, le
» Roi des Rois, n'eſt pas mieux
» ſervi que ces Dieux de la terre,
» dont les intentions ſont pures,
» mais ſouvent mal ſecondées par
» des Miniſtres infidéles, qui
» abuſent ſans ſcrupule du pou-
» voir qui leur eſt confié ». Ce
paſſage, tout obſcur qu'il puiſſe
vous paraître, n'a pas beſoin d'autre explication. Les bons Ecrivains répandent avec facilité leurs lumieres, & le Philoſophe l'emporte toujours ſur le ſombre Théologien. Si les conſeils d'un tel homme étaient capables de nous faire abandonner la chaire pour le barreau, quelle réputation Swift ne ſe ſerait-il pas acquis à Rome & à Athènes !

L'eſſai moral qui ſuit immédiatement, eſt ſur la liberté de conſcience. Swift y fait entrer des réflexions hardies & très-

vraies, ſur les fauſſes idées d'honneur qui dominent aujourd'hui dans le monde. Je ſuis perſuadé que ce paſſage, bien loin de vous ennuyer, vous amuſera beaucoup.

« Au lieu de la route connue » qui conduit à la vertu, quelques » hommes ſuivent un faux principe qu'ils appellent honneur. » Ce fantome inviſible, & toujours nommé *l'arbitre des différends*, leur ſert de prétexte » pour toute ſorte d'action. Le » vulgaire penſe qu'un homme » qui ſe pare du nom d'honneur, » ne commet jamais aucune action baſſe. Il eſt ſans ceſſe dans » la bouche du militaire, & ſurtout dans celle des perſonnes » follement étourdies de leur » naiſſance. En effet ce ſpectre » ambulant qu'on appelle *honneur*, a été regardé par nos

» peres comme la récompense de
» la vertu. Mais si ce qu'on en-
» tend de nos jours par honneur,
» empêche de commettre des ac-
» tions basses, on doit avouer
» qu'il y a très-peu d'hommes ca-
» pables de pareilles bassesses.
» Tous ceux qui en sont infa-
» tués se croient-ils obligés d'être
» chastes, modérés, de payer leurs
» dettes, d'être utiles à leur pa-
» trie, & affables à tout le mon-
» de, de travailler à s'instruire,
» de regarder leur parole & leur
» serment comme une loi invio-
» lable? Si ces hommes ont par
» hasard quelques-unes des ces
» aimables qualités, ce n'est pas
» par les principes de l'honneur
» qu'il les conservent. Car dans
» le vrai sens du mot, l'honneur
» ne consiste qu'en deux précep-
» tes bien différens de ceux d'au-
» jourd'hui, qui sont de payer

» exactement les dettes contra-
» ctées au jeu, & l'art abomina-
» ble de laver dans le ſang de
» ſon ennemi l'affront qu'on croit
» avoir reçu.

Le troiſiéme diſcours ſur le miſtere de la Trinité, eſt un des meilleurs dans ce genre. Il ſemble que le Docteur Swift n'a pas traité un ſi beau ſujet ſans le ſecours d'une main étrangere, & qu'il a été aidé ſoit dans le choix des matériaux, ſoit dans la conſtruction de l'édifice. On voit cependant qu'il y a mis la derniere main. Les matieres répondent dignement au ſujet, & la réputation de l'architecte ira à la poſtérité la plus reculée. Les miſteres de notre religion ſont propres à faire de terribles effets ſur les eſprits faibles qui veulent les approfondir. En général les commentaires qu'on fait ſur les ſaintes

Ecritures & les sermons les plus savans, sont toujours enveloppés dans un stile obscur. La damnation éternelle, cet horrible châtiment, nous effraie & nous jette dans de terribles allarmes. Nos esprits, nourris dans la crainte d'un supplice éternel, tremblent de déchirer le bandeau qui leur couvre ce grand mistere. *Swift*, après avoir posé les principes les plus sûrs & les plus convenables pour l'exposition de nos misteres, avance ensuite les propositions les plus hardies que l'on puisse faire, sur un sujet aussi incompréhensible. Il nous affermit dans la foi; il soutient notre doctrine, & il approfondit les misteres autant qu'il est possible aux lumières des hommes. Tout ce qu'il dit là-dessus, part d'un homme éclairé & profond, sur-tout dans l'endroit où il s'explique

ainſi : « Il eſt très-certain que
» s'il plaiſait à Dieu de nous ré-
» véler le grand miſtere de la
» Trinité, nous ne ſerions pas
» capables de le comprendre ; à
» moins qu'il ne plût à ſa bonté
» divine de répandre ſur nous
» quelques rayons de ſa lumiere,
» réſervés ſans doute pour le
» grand jour du jugement.

Je crains à la fin de vous fatiguer par tant de citations. La plupart ſont néanmoins ſouvent les explications les plus claires, qui puiſſent utilement nous inſtruire & nous faire entrer dans les vues de l'Auteur. Je veux dire par-là que l'eſprit original eſt quelquefois ſi délié, qu'il ne peut ſouffrir aucune transfuſion. Dans les compoſitions des hommes ordinaires, l'eſprit qui y eſt répandu peut être extrait, & les parties les plus ſubtiles peuvent

être diſtillées. Mais les diſcours moraux de Swift ſemblent être paſſés au creuſet & d'une nature ſi ſubtile, que j'avais réſolu de vous envoyer autant d'eſprit éterré, que la poſte pouvait vous en porter ſurement.

Je ne ferai point de remarques ſur le quatriéme diſcours, parcequ'il eſt très-évident qu'il n'eſt pas de la main de Swift. Mais je paſſais ſous ſilence deux poëmes d'une grande beauté & pleins de feu, qui ſont avant ce diſcours. Dans le premier publié furtivement, & peu conforme aux régles de la poëſie, l'Auteur a franchi les bornes ordinaires. Il ſe promettait par-là qu'on ne regarderait point ce poëme comme venant de lui, mais comme une imitation du ſien; & il s'applaudiſſait ainſi d'induire le public en erreur: ſes eſpérances en

effet n'ont point été vaines.

Une des régles de la poësie qu'il observait scrupuleusement, était d'éviter les *Triples*. Il est assez difficile de connaître ce qui peut avoir fait naître ce genre. Il me paraît ne provenir que d'une façon de penser singuliere. Suivant les raisons qu'il en apporte, les Triples ne doivent être attribués qu'à la licence que se donnent les Poëtes d'écrire de cette façon; usage introduit par la paresse, suivi par l'ignorance, & adopté par le mauvais goût. Mais, n'en déplaise à la critique toujours attentive à relever les fautes, cette maniere a quelquefois réussi, & a fait même de grands progrès. Dryden abonde en Triples; & dans plusieurs de ses meilleures poësies, le troisiéme vers qui renferme la pensée, fait le plus joli effet de toute la

piéce. Waller, le pere de tous les bons Poëtes, a toujours réservé la pointe pour le troisiéme vers. Appuyés de l'expérience, examinons si ces Triples, tout inépuisables qu'ils paraissent, ne produisent pas plus de beautés dans les vers, que lorsqu'ils sont gênés par la difficulté de la rime, l'une des plus grandes de la poëfie Anglaise.

Le plus beau poëme que nous ayons en nore langue, & celui qui peut être mis en parallele avec l'Iliade, écrit en vers libres, semble être dégagé de ses fers. Puisqu'il est de notre destinée de porter de ces chaînes, tâchons de les rendre legeres.

Le second poëme, intitulé, *Vers sur la mort de Swift*, & qui a été occasionné par la lecture d'une maxime de la Rochefoucaut, est la plus mordante satire

qui se soit jamais faite, & un des plus ingénieux ouvrages du Docteur Swift. Il contient un adieu aux muses, dicté par la rage & par la colere. Les deux derniers vers pèchent contre les régles de la grammaire; mais comme ils n'étaient pas dans la premiere édition de Londres, je ne puis vous dire comment ils se sont glissés dans le poëme, qui d'ailleurs est un des plus brillans morceaux du Doyen.

Les autres piéces de ce volume sont indignes de la plume de son Auteur & de votre attention. Quelques-unes sont obscènes, sans goût, & déplaisent généralement aux connaisseurs. Elles me font souvenir de cette grande machine faite par M. Winstanley, qui fournissait tout à la fois du thé, du caffé, du chocolat, du vin de Champagne & de la biere.

LETTRE

LETTRE XXIII.

NOus avons enfin parcouru, mon fils, les œuvres de Swift, imprimées chez Faulkner : il reste encore à vous parler de trois piéces fort singulieres. La premiere intitulée, *le conte du tonneau*; la seconde, *la guerre de la bibliotheque de S. James*, & la troisieme, *le fragment*, quoique le Doyen les ait désavouées, *aut erasmi sunt, aut diaboli*. Le conte du tonneau a fait du bruit dans le monde. C'est une des premieres productions du Docteur, & elle est telle, qu'elle n'a jamais été surpassée par aucune plume étrangere, ni par celle de son auteur. Peu de tems après il parut des critiques sans nombre sur cette piece. Les mieux faites atta-

quaient vivement & indécemment le caractere respectable de ce sage ecclésiastique ; certains esprits chagrins, par une pieté mal entenduë, se sont abandonnés de tout tems à l'abominable métier de médire. Est-il donc étonnant qu'un livre qui joint à la force d'un esprit mâle & vigoureux les graces de l'enjouement, qui tourne en ridicule les ministres imposteurs des saints autels, tirans des ames crédules & faibles, & qui terrasse la noire hypocrisie ; est-il, dis-je, étonnant qu'un pareil livre ait été malignement interprété & déchiré par quelques zoïles envieux qui l'ont toujours regardé comme une satire mordante contre eux.

L'humeur revéche du Docteur & sa causticité naturelle, l'ont exposé à des écarts surprenans ; cependant je regarderai toute ma

vie *le conte du tonneau* comme un ouvrage nullement injurieux au christianisme , mais comme une satire contre la cour de Rome , sur la réforme lente, imbécille & imparfaite du Luthéranisme, & sur le faux zéle des Presbitériens. Le portrait de *Pierre* nous représente le pape assis sur son trône comme Jupiter parmi les Dieux; celui de *Martin* représente Luther & les premiers réformés , & celui de *Jacques* , Jean Calvin & ses disciples.

Dans le portrait de Pierre, on voit un ambitieux ennivré d'orgueil, un tiran audacieux , aguerri dans le vice & nourri de fausses maximes. Ses passions sont peintes avec les plus noires couleurs , & nous font bien connaître les vûes politiques , les menées & les sourdes intrigues de la cour de Rome, telles que les pardons & indulgen-

ces vendus à vil prix & ces monstres épouvantables nés dans le sanctuaire de la religion, appellés vulgairement bulles (1) pontificales, qui selon notre ingénieux auteur tirent leur origine des Sphins de Colchos décrits par Ovide; (2) leur face hideuse inspirait la terreur, elles avaient les cornes enchassées dans le fer, elles frapaient la terre avec leurs pieds & faisaient retentir le lieu de leur mugissement, & le remplissaient d'une épaisse fumée. Le tems qui détruit tout en éclairant les hommes, a rendu moins redoutables les bulles émanées du Vatican, maintenant sans force, & quoi-

(1 (Bulle en Anglais signifie taureau.

(2) *Terribilis vultus præfixaque cornua ferro;*
Pulvereumque solum pede pulsavere bisulco,
Fumificisque locum mugitibus implevere.
Ovid, Métamorph. l. 7.

que ces pontifes ayent conservés soigneusement la fiere liberté de lancer leurs foudres impuissans dont le bruit n'effraye plus même les ames timides. Ces passages & plusieurs autres ont été mal interprétés & regardés comme insultans à la cour de Rome, lorsque dans une satire mordante on attaque sans ménagement un premier ministre & ses favoris; ces coups envenimés excitent la jalousie & animent les courtisans à rendre la chose plus atroce aux yeux du prince en lui faisant voir son portrait.

Le peuple chez qui les choses hors de sa portée sont toujours regardées avec mépris; s'allarma au portrait de Jacques, quelque différence qu'il y ait du portrait de Pierre à celui de Jacques. On répandit contre l'auteur qui gardoit *l'incognito*, les plus noires

calomnies, & l'on ſe ſervit des voyes les plus baſſes pour eſſayer de le perdre; tantôt c'étoit l'ouvrage de *Swift*, tantôt celui de ſon neveu ou de ſes amis, & quelquefois l'ouvrage d'un inconnu. Mais le triomphe de ſes ennemis ne fut pas long, le tems découvrit la vérité aux yeux du public, & renverſa ſes adverſaires jaloux de ſa gloire.

Les critiques des Martiniſtes, membres ſuppoſés de l'égliſe Anglicane, étoient plus ſincéres; car Martin eſt traité avec moins d'aigreur que les deux autres fréres, & tout ce qui le regarde eſt ſi court que je peux le tranſcrire ici. » Luther & Calvin furent unanimement les fauteurs de la réformation. Martin commença le » premier l'ouvrage; il fit beaucoup » de changemens à ſa premiere

» opération, & se reposa ensuite
» quelque tems.

» Il savoit très-bien qu'il res-
» tait encore bien des choses à
» faire ; & malgré son goût pour
» la réforme, il l'acheva avec
» beaucoup de modération, par-
» ce qu'il avait déja essuyé de
» cruelles & de vives secousses
» de la part de ses sectaires in-
» violablement attachés à leurs
» dogmes. Aussi pour empêcher
» qu'ils ne tombassent dans des
» écarts, il se conforma de son
» mieux à tous leurs principes ;
» il eut recours à des hiéroglifes,
» & à la superstition, manœuvre
» toute contraire aux loix du fon-
» dateur, mais qui ne subsista pas
» longtems par l'incertitude où il
» étoit, s'il feroit des régles en-
» core plus austéres, ou s'il les lais-
» serait telles qu'elles étaient,
» afin de se mieux conformer à

„ l'objet de leur inſtitution.

Au reſte, toutes les intrigues de Luther ne furent pas capables de porter le trouble dans l'égliſe réformée d'Angleterre; les régles que nous ſuivons à préſent ſont plus conformes aux intentions du légiſlateur. La meilleure apologie que nous en ayons, eſt celle qui fut faite par le Docteur même en Juin 1709. Cette apologie parut depuis imprimée en forme de préface à la tête de ſes ouvrages; & Swift avoue franchement qu'il y a ſemé quelques traits vifs & piquans, que bien des perſonnes ſages & ſenſées ont trouvé répréhenſibles. Mais il ajoute en même tems qu'il conſent à perdre la vie, ſi on trouve dans ſes écrits des maximes dangereuſes à la religion & aux mœurs.

L'*Epître* à la poſtérité vous amuſera agréablement; elle eſt pleine

de plaiſanteries fines, qui tombent ſur les mauvais critiques, ſur les peſans commentateurs, & ſur toute leur miſérable ſéquelle. Le commencement de cette piéce petille d'eſprit & de vivacité; le Docteur n'a pas perdu la moindre occaſion de percer de traits les plus ſatiriques le fécond *Dryden*, & de tourner en ridicule les meilleurs poëtes Anglais.

Il y a grande apparence que Dryden avait offenſé le Doyen en pluſieurs occaſions; autrement il eût excuſé les fautes d'un homme perſécuté, accablé de miſere, & entraîné par l'eſprit de parti & de religion.

Notre ſatirique qui a peint quelquefois les défauts de certaines perſonnes avec des couleurs peu dignes d'un eccléſiaſtique, s'eſt plû dans cet ouvrage à jouer le pedantiſme, &

à ridiculiser l'affectation.

La guerre des livres dut sa naissance à une dispute qui s'éleva vers la fin du dernier siécle, entre le chevalier Temple & M. Wootton, & qui exerça la plume d'un grand nombre d'écrivains.

Cet ouvrage ingénieux est écrit dans un stile héroïcomique, le Docteur Swift y donne la palme au premier. Le plan en général en est excellent, mais irrégulier en quelques endroits; il y a des vuides qui interrompent souvent la narration; certains portraits sont trop serrés, & auraient dû être plus étendus; d'autres trop étendus au contraire, auraient dû être plus serrés.

A peine y parle-t-on d'Horace; il semble qu'on n'ait introduit Virgile que pour avoir occasion de faire les railleries les plus sanglantes de Dryden. Cependant

les auteurs qui ont fait éclater leur haine & leur mépris pour Dryden, n'ont pas connu le mérite de cet aimable Poëte. La plûpart de ses épîtres & de ses préfaces sont des compositions aussi fines & aussi parfaites que nous en ayons en notre langue. Sa traduction de Virgile fut l'ouvrage pressé d'un indigent; il était capable d'une telle entreprise, mais il était pauvre, & il voulut être auteur.

Puisque j'ai fait mention de Virgile, je veux essayer de le justifier du reproche mal fondé qu'on lui fait. On l'accuse d'avoir négligé de parler d'Horace son ami, tandis qu'Horace au contraire exprime en plusieurs occasions son goût & son amitié pour Virgile. Pour moi je crois que le silence de Virgile ne provient que de la perte qu'on a faite de quelques écrits de

ce Poëte ; car j'ai peine à me persuader que l'auteur de l'Enéide eût vécu si agréablement avec le premier Lyrique de Rome, sans lui donner quelque part dans ses ouvrages.

Les écrits des Grecs & des Romains, sont remplis d'expressions caractéristiques, qui sont comme le coin de leur siécle, & la marque à laquelle on reconnoît leur génie ; mais par la succession des tems, ces expressions sont devenues obscures & presque intelligibles pour nous, semblables au Glicon qui a été long-tems regardé comme un gladiateur, jusqu'à ce qu'on ait découvert l'inscription de la statue d'Hercule Farnese, qui porte le nom de ce fameux sculpteur. Ainsi plusieurs endroits des ouvrages de Pope, qu'on entend sans peine à présent, ne seront plus entendus un

jour, & l'on ignorera peut-être si ce grand homme a vécu à Tvitnan, ou s'il a été l'aigle de l'Angleterre.

Virgile a célébré dans ses éclogues, Pollion, Varron & Gallus: il a dédié ses Géorgiques à Mecéne; mais dans son Enéïde il a gardé un profond silence sur ses contemporains, & s'il en a fait mention, ce n'a été que sous des noms fabuleux, noms peut-être qui lui ont servi d'occasions pour nous faire des riantes peintures; c'est pour cela que tant de commentateurs se sont épuisés en cherchant à nous démasquer les divers personnages de l'Enéïde. Mais tout ce qu'ils ont écrit sur cela ne nous apprend rien.

Le savant prélat *Atterburi*, Ecrivain aussi clair & aussi délicat que critique habile, a très-bien expliqué le passage qui re-

garde *Iapis*, en lui appliquant le caractere d'*Antoine Musa*, célébre Médecin de Rome, qui était aussi savant que poli, & le *Barri* de nos jours.

Encouragé par son exemple, j'ai cru démêler les traits d'Horace dans ce portrait du neuviéme livre de l'Enéide : *Et Creteus, l'ami des Muses, Créteus le compagnon des neuf Cœurs; dont le plus doux plaisir était de faire des vers, & de toucher la lyre. Toujours il chantait les combats, &c.* (1)..

Horace fait mention de Tiridate dans une de ses Odes, qui me paraît avoir été faite du tems

(1) . . . *Et amicum Cretea Musis.*
Cretea Musarum comitem, cui carmina semper,
Et citharæ cordi, numerosque intendere nervis :
Semper equos, atque arma virûm, pugnasque canebat.

du ſeptiéme livre de l'Enéïde, & qui a un rapport frappant avec l'endroit de l'Enéïde : *Je ſuis trop ami des Muſes pour me livrer à la triſteſſe, & pour ſuccomber à la crainte. Puiſſent l'une & l'autre au gré des vents, être enſévelies dans la mer de Créte* (1).

Ces mots, *Muſis amicus*, étaient, ſelon les apparences, la deviſe d'Horace. Un ſi beau nom pouvait bien lui avoir inſpiré cette noble majeſté qui éclate dans ſes Odes, & l'avoir aguerri contre les noirs chagrins, qu'il noyait dans la mer de Créte avant de prendre ſa lyre. Tibule & Anacréon ont à peu près la même penſée ; mais Horace a toujours

(1) *Muſis amicus, triſtitiam & metus*
Tradam protervis in mare Creticum
Portare ventis.

Od. 26. l. 1.

choiſi expreſſément la mer de Créte pour enſévelir ſes chagrins. Or cette circonſtance peut l'avoir fait appeller par Virgile *Créteus*, ou le *Crétois*; & ce nom eſt répété par ce Poëte avec trop de complaiſance, pour avoir été mis au haſard.

Les talens lyriques d'Horace ſont aſſez clairement déſignés par ce vers :

Et citharæ cordi, numeroſque intendere nervis.

Monſieur Dacier, dans ſa longue préface ſur Horace; donne l'hiſtoire des progrès & de la décadence de la poëſie lyrique. Il dit que, depuis la fondation de Rome juſqu'au régne d'Auguſte, eſpace d'environ 700 ans, on n'avait vu paraître aucun Poëte lyrique. Horace fut le premier Romain qui, avec un génie ſupérieur & un goût naturel pour

l'harmonie, après s'être formé sur les Grecs, devint le meilleur Poëte du siécle d'Auguste.

Il ne me reste plus qu'à justifier l'application du dernier vers, qui semble d'abord ne pas trop convenir à Horace :

Semper equos; atque arma virûm, pugnasque canebat.

Horace, dans plusieurs de ses Odes, exerce sa verve sur la guerre : c'est sur ce sujet que roule l'Ode faite après la bataille d'Actium (1); tems mémorable, où le Sénat de Rome fit chanter publiquement des himnes en l'honneur de l'Empereur.

Les victoires remportées sur les Bretons & les Médes, font la matiere de l'Ode terrible & sublime, qui commence ainsi :

(1) Od. XXXVII. l. I.

Cœlo tonantem credidimus Jovem
Regnare, &c. (1)

Celle qui est adressée à Asinius Pollion, respire aussi la guerre & le carnage (2).

On entend déja le son perçant des trompettes, & le bruit des clairons. Déja l'éclat des armes, dont les chevaux sont effrayés & les soldats éblouis, les met en fuite (3).

Le Pere Sanadon a dit avec raison que cette Stance & les suivantes sont écrites avec toute la force, dont la Poësie lyrique peut être capable, & qu'elle ne va point au-delà.

(1) Od. v. l. 3.
(2) Od. 1. l. 2.
(3) *Jam nunc minaci murmure cornuum*
Perstringis aures: jam litui strepunt:
Jam fulgor armorum fugaces
Terret equos, equitumque vultus.
Od. 1. l. 2.

Il eſt certain qu'Horace eſt un grand maître pour emboucher la trompette, & pour faire éclater le ſon aigû des clairons : on retrouve aiſément dans ſes Odes le hanniſſement des chevaux, le bruit des armes, les héros & les combats :

Equos, atque arma virûm, pugnaſque.

Malgré cette grande diſpoſition pour le ſtile héroïque, il aima mieux faire de longs Poëmes que des Odes. A la tête de celle que je viens de citer, il conſeille à Aſinius Pollion d'abandonner le tragique ; & plus bas il le preſſe de faire un Poëme ſur les guerres civiles entre Antoine & Octave. Enſuite il lui fait voir le danger que l'on court à traiter un pareil ſujet. *Vous entreprenez*, dit-il, *un ouvrage qui vous offre des difficultés à vaincre, &*

vous marchez sur un feu que cache une cendre trompeuse (1).

Ainsi pendant qu'il faisait appercevoir la difficulté de réussir dans ce genre, il laisse entendre qu'il est supérieur à ce travail.

Horace, qui était un des favoris d'Auguste, ne parle pas avantageusement de son maître, au sujet d'une guerre qui n'avait pas été heureuse à cet Empereur, & dans laquelle sa valeur n'avait pas beaucoup éclaté. Qui pourrait croire que ce Poëte eût été capable de tant de hardiesse ? Je présume qu'on peut en voir la raison dans ces vers adressés à Mécène : *Vous, Mécène, qui avez suivi César dans les combats, vous saurez mieux nous*

(1) *Periculosæ plenum opus aleæ,*
Tractas, & incedis per ignes
Suppositos cineri doloso.

Ibid.

les raconter (1).

Dans un autre endroit le même Poëte dit avec plus de modestie que de justice : *Je voudrais bien chanter les combats ; mais les forces me manquent : car il n'est pas donné à tout le monde de décrire les armées hérissées de piques, un champ de bataille couvert des débris sanglans, soit des Gaulois, soit des Parthes* (2).

Ces vers sont si harmonieux, qu'ils prouvent le talent dont Horace semble se défendre. Il

(1) . . . *Tuque pedes tribus*
Dices historiis prœlia Cœsaris,
Mœcenas, melius.
Od. XII. l. 2.

(2) . . . *Cupidum, pater optime, vires*
Deficiunt ; neque enim quivis horrentia pilis
Agmina, neque fracta pereuntes cuspide Gallos,
Aut labentis equo describat vulnera Parthi.
Sat. I. l. 2.

eſt certain que pendant pluſieurs années Virgile ne mit ſes productions au jour, que pour exciter Horace à entrependre quelque Poëme pareil au ſien. Au reſte l'Auteur de l'Enéide peut avoir peint Horace ſous le nom de Créteus, non à cauſe des Odes qu'il avait déja faites, mais par des vues particulieres que nous ignorerons long-tems.

Je ſoumets à votre jugement toutes mes penſées; ſi elles ne ſont pas juſtes, elles ſont au moins priſes dans le vrai. Je laiſſe à de meilleurs critiques le ſoin d'éclaircir tous ces doutes; & j'abandonne les guerres civiles d'Italie, pour revenir à celle de la bibliotheque de S. James.

Les deux héros modernes, peints par Swift avec les plus noires couleurs, ſont MM. Wootton & Bentley. Le premier était

un homme plein d'aigreur & d'un esprit lourd : le second était d'une hauteur insupportable, & libéral sans bien. Je ne veux pas vous en dire davantage, pour ne pas diminuer le plaisir que vous aurez à la lecture de ce petit ouvrage ; vous le desirerez sans doute un peu plus long & mieux travaillé.

La dispute qui s'éleva sur les anciens avec beaucoup de chaleur & très-peu de fruit, sans avoir jamais été décidée, finit en terrassant Bentley & son ami Wootton. Le dernier mourut de la main de votre grand-pere ; & Boyle dit que *couvert d'une cotte d'arme, qui était un présent des Dieux, il s'avança sur l'ennemi, qui, tremblant de peur, prit la fuite.* Je ne m'arrêterai pas à l'armure ; mais jusqu'ici les Dieux ne l'ont donnée qu'aux héros,

dont le courage & la valeur guerriere les avait distingués du reste des hommes. Tout jeune qu'était alors votre grand-pere, il servait aussi bien Mars que Minerve; & il a conservé toute la dignité de son caractere jusqu'au dernier instant de sa vie. Dans plusieurs occasions il déploya ses talens d'une façon si noble & si aisée, qu'il fit bien connaître qu'il savait combattre sans l'armure & sans aucun secours étranger. De tels ornemens étaient inutiles à sa valeur, & ses grandes actions seront à jamais gravées au temple de mémoire.

Avant que de quitter ce sujet, je dois vous faire un aveu. Je devins, sans le mériter, l'objet du courroux de mon pere. Le caprice le fit naître, la passion l'enflamma; & je me rappelle encore

core les impressions que ce changement fit en moi. Mais bientôt il me rendit sa tendresse; & ce retour qui fut sincere, arracha le trait qui déchirait mon cœur. Il fit plus, il m'arrosa de ses larmes; je ne sais pas même si ses sanglots en étouffant sa voix, n'abrégerent pas ses jours. Mais tout à coup la mort le surprit; & dans ce fatal moment, je n'éprouvai que les premiers effets de sa tendresse. Je ne voulais plus survivre à cette perte; mes regrets étaient continuels; mes plaintes éclataient par-tout; j'irritai le destin par mes murmures: mais la voix de l'Eternel se fit entendre: je me tus; & mon silence plut au ciel. O manes chéries, manes sacrées que je révere, pouvais-je vous offrir un hommage plus digne de vous, que le souvenir de vos vertus!

O, mon fils, combien de fois ai-je envié le bonheur d'Enée, lorſqu'il entendit Anchiſe s'écrier: *C'eſt ainſi que je le penſais; & en calculant les ſiécles, j'étais comme aſſuré que cela arriverait; & mon eſpérance n'eſt pas trompée* (1). La nature, mes ſentimens, mon devoir & votre amitié pour moi, mon fils, tout m'excite à rendre à ſa mémoire l'hommage éternel de ma vive reconnaiſſance.

Le traité *ſur les opérations méchaniques de l'eſprit*, eſt une ſatire contre l'entouſiaſme & les écarts de l'imagination. L'Auteur a répandu dans cet écrit des traits trop piquans. La plupart

(1) *Sic equidem ducebam animo, rebarque futurum,*
Tempora dinumerans; nec me mea cura fefellit.

Æneïd. l. 6.

de ces principes ſont contraires aux bonnes mœurs, & reſpirent le libertinage. Cette piéce n'approche pas du Conte du Tonneau, ni de la guerre des livres. En genéral je n'approuve point tous les endroits de ſes ouvrages, où il eſſaie de nous rendre atrabilaires, incommodes à nous-mêmes, & mécontens de notre être.

Orreri.

LETTRE XXIV.

PArmi les manuſcrits que Swift nous a laiſſés, il ne s'en eſt trouvé qu'un intéreſſant ſur la paix d'Utrecht; il a pour titre : *Hiſtoire des quatre dernieres années de la Reine Anne.* Le nom d'Hiſtoire eſt

un titre trop pompeux pour un tel ouvrage ; dont le ſtile n'a pas aſſez de nobleſſe, de dignité & de clarté. Mais en le regardant comme une piéce fugitive, c'eſt ſans contredit la meilleure défenſe du Comte d'Oxford, & le detail le plus curieux qui ait paru de nos jours.

Le Docteur, bon menager de ſon tems, conſacrait ſon loiſir à écrire l'hiſtoire d'Angleterre ; il avait commencé cet ouvrage à Guillaume le conquerant, & il en avait fait déja deux ou trois regnes, lorſqu'il ceſſa tout-à-coup par le mépris que lui inſpira le gouvernement de nos anciens Rois. En effet, dans le cours de vos lectures, vous trouverez très-peu de Princes que la vertu & la valeur ayent appellé au Trône, ou qui ayent merité de porter la Couronne. Vous verrez qu'ils

manquerent d'habileté & de forces pour nous soumetrre au gouvernement monarchique, & que la nation s'y est toujours opposée, même sous le meilleur de nos Rois.

Si nous considérons à présent avec équité notre Reine Elisabeth, qu'on nous vante tant, nous verrons qu'en bien des occasions elle tirannisa le peuple; mais avec une grandeur mêlée d'adresse. Elle connut le véritable intérêt de la nation : mais elle le soûtint d'une maniere trop arbitraire.

Le peu de merite de son successeur rehaussa sa gloire : mais sa mauvaise conduite entraîna ce torrent de calamités qui détrôna son fils, & qui accabla de maux les trois Royaumes. Si vous me demandez quels furent les fruits de la paix : de nouveaux

désordres remplacerent les premiers. La jalousie sema la discorde entre le Général Monmoult, le Duc de York & tous les Ministres de l'Etat. Dans cette triste position on immola sans remords une victime inocente. Un Souverain legitime fit une basse soumission à un Royaume voisin, qu'on vit trembler peu de tems après au moindre mouvement d'un usurpateur. A ces tems malheureux succederent les pieuses imbécilités & les foibles entreprises de Jacques II. source funeste de la revolution. Je n'ose vous en dire davantage, détournons nos yeux des maux de la patrie, & examinons en passant la conduite des autres nations. Si nous portons nos regards vers l'ancienne Rome, & vers le tems des sept premiers Souverains, combien

ne trouverons-nous pas de mechanceté dans leur caractere ; tems malheureux où le nom de Souverain fut changé en celui d'Empereur. La dure tyrannie des Cesars doit effrayer à jamais la posterité. Ces monstres ont cependant regné sur l'univers. Si nous ouvrons les livres Saints, & si nous remontons jusqu'aux regnes des Rois de Juda, nous compterons parmi eux des Princes orgueilleux & méchans. Heureusement la constitution de l'Angleterre nous met à l'abri des Tyrans.

Le systême de notre gouvernement peut néanmoins être facilement renversé ; mais tant qu'on travaillera à le perfectionner & à l'affermir : il sera, selon moi, le meilleur de tous. Au reste nos Rois ont été souvent bien moins blâmables que leurs

fujets : & vous vous fouvenez fans doute de l'exclamation d'un Ecoffais en voyant les idolâtries que le peuple faifait à l'avenement de Jacques I. *Eh jufte ciel*, dit-il, *je crois que ces imbeciles gateront notre bon Roi !* L'Ecoffais avait raifon de s'écrier ainfi ; mais nous avons malheureufement continué d'avoir ces faibleffes pour Jacques & pour fes fucceffeurs. Nos flateries font toujours dangereufes, parce que nous ne favons pas y mettre des bornes. Il faudrait que l'idole que nous encenfons fût une divinité, pour n'être pas quelquefois aveuglée par l'excès de nos louanges.

Au commencement d'un regne tout refpire la paix & le plaifir. Mais rarement le foleil luit fans nuages : les vapeurs de la jaloufie s'élevent de toutes parts, & bientôt la region de la cour en

ſt entierement obſcurcie. La
haine allume dans tous les cœurs
le flambeau de la diſcorde, l'envie
inquiete & farouche, l'ambition
altiere & furieuſe agitent
les Miniſtres, déja prêts à tourmenter
leur Maître ſur le Trône.
Delirant Achivi, plectuntur Reges.
Les Rois ſont punis des fautes
des Grecs. Voilà les ſuites neceſſaires
de la ſoif inſatiable de
la liberté : un peuple né libre
eſt jaloux de ſes droits : ainſi il
eſt du devoir d'un Roi ſage de
les lui conſerver, par cette conduite
il affermira les ſiens ; mais
par malheur nos premiers Princes
n'ont penſé qu'à rendre leurs
noms celebres, & n'ont jamais
rempli les vrais devoirs d'un Souverain.
Un Prince qui eſt aſſez
malheureux pour deshonorer ainſi
ſon Etat, eſt indigne de porter
le nom d'homme. 'Ces ames

communes incapables de regner tombent du Trône en avilissant leur mémoire : & c'est le cas où il faut se donner un maître. Nos historiens ne nous fournissent que trop d'exemples de cas pareils. Je vis éloigné du monde & des cours, & il y a une si grande distance de leur sphere à la mienne que je ne sai presque rien des affaires présentes : c'est pourquoi je compte seulement vous instruire par mes lectures & non par mon experience.

Si la fortune vous appelle auprès du Trône, & si vous avez part au ministere, faites-vous un devoir sacré de votre emploi, soyez fidéle à Dieu, à l'Etat & au Roi. Commencez par dompter vos passions, devenez philosophe, appliquez-vous à corriger les défauts de votre maître ; inspirez-lui de la vertu par votre exemple ; con-

ervez la paix entre le Roi & le Parlement : mais respectez tous les droits, devenez le protecteur de l'Angleterre, cooperez avec le Souverain à faire le bonheur de son peuple : sur-tout faites lui craindre les écueils dangereux de la basse flaterie; faites en sorte que le Roi emploie son loisir à des exercices dignes de lui, de crainte que les beautés de la Cour ne le seduisent & ne l'énervent. Oubliez vos parens & vos amis pour les intérêts du Roi & de l'Etat : méprisez les vains titres que donne l'adulation, que votre conscience soit votre juge, & ne faites rien qui ne tende au bien public. Souvenez-vous que la Grande Bretagne est une île fortunée, & que la nature en la séparant du continent l'a rendue fertile & redoutable. Conservez sur-tout la marine, & opposez-

vous au grand nombre de troupes de terre, qui ne ſont que pour figurer & non pour combattre.

Un Roi qui jouit du bonheur ineſtimable d'être aimé de ſes peuples aura toujours aſſez de ſoldats pour le défendre ; il ne craindra ni les guerres inteſtines, ni les efforts des Puiſſances étrangeres. Sa politique habile pénétrera dans le ſecret des Cours ; pour maintenir l'équilibre & la paix, il s'appliquera à diſcerner parmi les Princes ſes vrais amis d'avec ſes ennemis. Il peuplera les Colonies Occidentales & il étendra les differentes branches du commerce qui doit être le principal objet de ſes ſoins, & qu'il faut encourager dans les trois Royaumes.

Vous voyez, mon cher Hamilton, que je vous ſuppoſe un

genie ſuperieur & docile. Je ne ſouhaite pas que vous ſoyez jamais le conſeiller d'un homme qui voudroit être à la fois, Amiral, Général, Chancelier, Archevêque, Treſorier & Légiſlateur ; car un tel homme ſerait un monſtre pour la conſtitution Anglicane.

Si vous ſeparez des deux Chambres du Parlement le Roi qui doit en être le chef ; le Gouvernement reſtera dans la forme republicaine, où chaque particulier a ſa voix, & contribue au bien de l'Etat. Qu'eſt-ce qu'un Roi ? c'eſt le chef des Magiſtrats, qui par les dignités, & les honneurs attachés au Trône, a droit d'agir en maître dans toutes ſes actions, & de commander à ſes ſujets. Mais il émane du Trône des priviléges bien plus précieux: tels ſont la clemence & le pou-

voir de pardonner les crimes & de recompenſer les belles actions.

Le Roi laiſſe à des ſujets intégres le pouvoir affligeant & penible de punir les coupables. C'eſt par-là que les Rois ſe ſont cru l'image de la Divinité : mais plût à Dieu qu'ils fuſſent toujours les peres du peuple. Vous comprenez quelles ſeraient les ſuites dangereuſes de l'élevation d'un homme qui partagerait la puiſſance du Roi & celle du Peuple, & combien la ſplendeur du Trône, la gloire de ſon Maître & le bonheur de l'Etat ſeraient en danger. Sa place les forcerait bientôt à agir deſpotiquement ; & alors il tranſgreſſerait les Loix.

Mais je devrais m'appercevoir que j'ai franchi les bornes d'une lettre, & que j'ai achevé mes obſervations ſur la vie & les ouvrages de Swift. Peu d'hommes

ont eu un caractere plus mêlé de défauts & de beautés ; peu d'hommes aussi ont été plus connus, plus admirés, plus enviés & plus censurés que le Docteur Swift. La nature lui fit part de ses dons, & l'humanité de ses défauts. Je l'ai toujours regardé comme l'abrégé de tout ce qui s'est passé dans le monde. Personne ne connut mieux que lui toutes les vissicitudes de la fortune, & de la nature humaine. Il eut pour ami les plus grands hommes de son siécle. La lecture des sages de l'antiquité faisaient ses délices : & quoiqu'il ait affecté de ne pas paraître savant, & qu'en général il n'ait traité que des sujets tirés de son propre fonds, on voit cependant par la force de ses écrits & par la pureté de son stile qu'il possedait les Anciens.

Vous pouvez bien vous imaginer, mon fils, que mon dessein n'a pas été d'écrire seulement des mémoires, & que j'ai eu d'autres intentions; le principal objet de mon travail a été de vous former le cœur & l'esprit, & voilà où tendent toutes mes vues & tous mes soins; heureux si vous me rendez un jour le témoignage qu'Horace rendait à son pere. *Mon pere m'accoûtuma*, dit-il, *par ses exemples à fuir les vices qu'il me faisait remarquer.* (1) Ce sont là tous les vœux de votre pere.

ORRERI.

A Leicester le 28. Août 1752.

(1) — *Insuevit pater optimus hoc me,*
Ut fugerem, exemplis vitiorum quæque notando.
Sat. IV. L. I.

FIN.



